FLORE ET FAUNE

DE

VIRGILE.

IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD
(NÉE VALLAT LA CHAPELLE).


TIRÉ DE L'ANTIQUE.

FLORE ET FAUNE

DE

VIRGILE,

OU

HISTOIRE NATURELLE DES PLANTES ET DES ANIMAUX (REPTILES, INSECTES) LES PLUS INTÉRESSANS A CONNAÎTRE, ET DONT CE POETE A FAIT MENTION.

Le vrai, le vrai, le vrai seul est aimable.
BOILEAU.

A PARIS,

CHEZ MADAME HUZARD, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉPERON, N°. 7.

1824.

A

Monsieur le Marquis De Bonnay,

Pair de France, Ministre d'Etat, Lieutenant-général des armées du Roi, et Gouverneur du Château royal de Fontainebleau.

Monsieur le Marquis,

Vous aimez, vous cultivez, vous protégez les Sciences. La Botanique, entre autres, se glorifie de vous avoir pour adepte; et, plus d'une fois, les rares connaissances que vous y avez acquises sont venues utilement au secours des miennes. Les Botanistes du premier rang, d'Allemagne, ont donné votre nom à un nouveau genre de plante (Bonnaya brachiata). Permettez qu'à mon tour je le place à la tête de cet Essai

sur quelques plantes, reptiles, et insectes dont Virgile a parlé, qui m'ont paru avoir besoin d'un éclaircissement. Les bontés particulières dont vous m'honorez, Monsieur le Marquis, me font un devoir d'oser vous offrir un hommage public de ma reconnaissance, et celui que l'on doit au savoir décoré des plus belles qualités.

Daignez agréer les sentimens de la considération la plus haute et la plus distinguée, avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Marquis,

Votre très-humble et très-obéissant
Serviteur,

Paulet.

INTRODUCTION.

Qui nomme Virgile dit un poëte par excellence, le peintre de la nature et le père du goût; qui, dans les genres qu'il a traités, a excellé, s'est montré presque l'égal d'Homère dans l'*Æneide*, a surpassé Théocrite dans ses *Églogues*, Hésiode et Columelle dans ses *Géorgiques*. Joignez à cette supériorité de talens une philosophie douce et aimable, plus pure que celle d'Horace, et dont le charme consiste dans le rapprochement et l'étude de la nature, et dans l'amour de la vérité; cette philosophie qui faisait dire à Horace au milieu des grandeurs : *Beatus ille qui procul negotiis paterna rura colit*, et à Virgile : *Oh! ubi campi!* mais dont l'expression bien plus touchante excite une émotion presque semblable à celle que font éprouver la présence et les paroles d'un objet aimé et qui nous aime; en un mot, qu'il est possible d'être véritablement amoureux des chants de Virgile; effet qu'aucun autre poëte n'a jamais produit.

Virgile est donc, sous plusieurs rapports, un auteur qu'on aime. Il y en a d'autres encore qui

le font admirer et chérir. S'agit-il de peindre la nature et jusqu'aux moindres mouvemens, quand il n'y aurait que les passages suivans pour le prouver, ils seraient plus que suffisans. Faut-il peindre, par exemple, une danse où l'on saute, en coulant comme un pas de menuet, il dit : *Saltantes satyros imitabitur Alphesibœus, etc.* Faut-il peindre le galop du cheval? *Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum :* il semble qu'on le voit et qu'on l'entend galoper. Faut-il peindre le bruit, le son que fait un arbre qu'on abat ou qu'on frappe, comme celui que ferait la hache portée sur un bois dur tel que l'yeuse: *Procumbunt piceæ, sonat icta securibus ilex*, il semble qu'on entend frapper l'yeuse; c'est une vraie peinture imitative. S'agit-il d'un trait d'humanité; de peindre une belle âme, il met ces paroles divines dans la bouche de Didon : *Non ignara mali, miseris succurrere disco.*

S'il chante un héros, c'est un héros parfait, pieux, plein de courage et de vertus; un modèle de piété filiale, d'amour conjugal et paternel, et dont il remplit religieusement tous les devoirs, et jusqu'à sa nourrice qui le suivait, à laquelle il fait dresser un tombeau après sa mort. Enfin on ne connaît pas d'ouvrage plus propre à former le goût, l'esprit et le cœur, que les écrits de Virgile, qu'il faudrait mettre entre les mains de

toute la jeunesse, pour lui inspirer le goût des beautés de la poésie, de la décence, des vertus, des devoirs à remplir; et ce n'est pas sans raison qu'on a dit de cet homme admirable qu'il était un écrivain sans défaut, L'HONNEUR DU GENRE HUMAIN.

Mais comme il n'y a pas d'occupation plus délicieuse sur la terre pour l'homme, ni plus capable de satisfaire l'ami de la nature, que l'étude réfléchie de ses œuvres, de ses productions, jointe au désir de la connaître et d'être utile à ses semblables, c'est sur-tout dans le poëme sur l'agriculture, ou les *Géorgiques*, que Virgile a manifesté son goût, son penchant naturel d'être avec la nature; poëme qu'il a su embellir d'épisodes charmans, sur-tout de celui du *Pastor Aristæus fugiens Peneia Tempe*. Or, un pareil homme mérite d'être étudié, et c'est principalement dans ce poëme, qui était son ouvrage favori, que Virgile trace ses préceptes sur l'agriculture, et que tout devient intéressant à connaître quand on le lit, soit les plantes utiles ou nuisibles à l'homme, aux bestiaux, aux abeilles précieuses; soit celles d'agrément; soit les animaux les plus dangereux qu'il y ait pour l'homme, les bestiaux, et pour ces mêmes abeilles, tels que l'*hydre* qui causa la mort d'Eurydice; le *stellion*, le *chelydrus*, la *mouche-asile* ou l'*œstre des bœufs*,

les *teignes blanches*, le *clairon bleu*, etc., qui sont les plus grands ennemis de l'homme, des bestiaux et des abeilles; tous objets qui avaient besoin de quelque éclaircissement. Il en est de même des plantes dont ce poëte a fait mention, sur-tout celles que les abeilles aiment beaucoup, telles que le *Casia*, le thym, le *Cerintha*, l'*Amellus*, ou *Amello* des Italiens; le *Saliunca*, le *Caltha*, l'*Ulva*, les deux *Acanthes*, sur-tout celle qui était brodée sur le voile d'Hélène; le véritable *Æsculus*, chêne majestueux d'Orient, dont le poëte a fait une si belle description dans ses *Géorgiques*, disant qu'il a sa tête dans les cieux, ses pieds dans les enfers; arbre si intéressant, méconnu dans la dernière *Flore de Virgile*; ses *Mala aurea*, ou Pommes d'or du jardin des Hespérides; le *Baccar* ou *Nard rustique*, d'odeur si agréable, et le *Myrica*, si mal interprétés; le *Dictame* de Crète, cueilli par Vénus sur le mont Ida pour guérir Énée; la véritable Ambrosie, la Panacée, que la même Vénus employa pour guérir sa plaie; l'*Amaracus*, sur lequel elle coucha le petit Ascagne dans le bois d'Idalie; l'*ulva*, dans lequel se cacha Sinon, dans la nuit; le *Carbasus*, dont on formait à Rome ces belles toiles couleur bleu de ciel, qui ombrageaient les voies, du temps des triomphes de César et de Pompée; le vrai *Cytise*, et tant d'autres

plantes qu'il suffit que Virgile ait signalées, pour mériter d'être bien connues; toutes ayant besoin d'être classées convenablement en botanique, avec le vrai nom qu'on leur donne; les traducteurs, les Commentateurs de Virgile, même les plus modernes, ayant manqué de connaissances suffisantes en histoire naturelle, et sur-tout en botanique, pour les distinguer.

Pour mettre quelque ordre dans cet écrit, on l'a mis en deux parties, dont la première est celle des plantes par ordre alphabétique, sous le nom de Flore de Virgile, et la deuxième, sous celui de Faune, pour les animaux, reptiles ou insectes ordinaires les plus utiles, ou les plus nuisibles à l'homme, aux bestiaux.

On doit être persuadé que si les traductions, commentaires ou gloses sur les plantes signalées par Virgile, ne fourmillaient de méprises et de fautes; si on ne lui eût pas fait faire des contresens contre le bon goût et la raison; si l'on n'eût pas mis sur son compte des plantes dont il n'a jamais parlé, telles que celles qu'on a tirées des misérables petits poëmes intitulés: *Culex, Copa, Moretum, Ceiris*, qu'il est assez prouvé n'être pas de Virgile, et qu'on n'eût pas introduit dans une *Flore* moderne des noms de plantes qu'on y chercherait en vain, telles que *malva, nasturtium, rumex, ruta, sabina, eruca, cucurbita,*

beta, styrax, siser, esculus, coriandrum, bocchus, rododaphne, buphthalmum, chrysanthus, etc., on n'aurait jamais cherché à publier un travail déjà fait avant cette *Flore*, et sous le même titre. Mais comme cette dernière publiée, qui renferme tant de choses étrangères à Virgile, ne contient pas même les plantes les plus intéressantes dont ce poëte a fait mention, telles que l'*Æsculus*, le *Robur*, sur-tout cet *Æsculus* dont le poëte a fait une si belle peinture; pas un mot du *Robur*, cet *Aria* de Théophraste, dont le bois est si dur qu'on est obligé de le laisser macérer dans l'eau pour pouvoir le travailler : alors on s'est décidé à publier Virgile tel qu'il est, et vengé de tout le tort que lui ont fait les traducteurs.

On n'a pas négligé l'examen des plantes les plus ordinaires, ou d'agrément, telles que celles qui entrent dans la composition du bouquet que fait offrir le poëte à Alexis par la jeune et naïve Naïs; et on l'a trouvé assez intéressant pour en faire une planche, qui est la première.

Quant aux plantes qui ont paru les moins connues et les plus difficiles à découvrir, on en a représenté trois dans une deuxième planche, qui sont le *Cerintha*, l'*Amellus*, et le *Saliunca* de Virgile.

On en a destiné une troisième pour les reptiles ou insectes les moins connus, utiles ou nuisi-

bles à l'homme, aux bestiaux et sur-tout aux abeilles.

A voir la manière leste et tranchante avec laquelle presque tous les interprètes ou commentateurs de Virgile ont porté leurs décisions sur la plupart des plantes dont ce poëte a fait mention, et les font accorder avec les genres ou l'espèce de la botanique moderne, on serait tenté de croire à leur infaillibilité. Telles sont les décisions tranchantes de Sprengel et de ses sectateurs; auteur qui, à travers une immense érudition, sur cent plantes à débrouiller n'en devine pas trente, comme on l'a déjà fait voir dans l'examen de son *Histoire Pragmatique de la médecine*. J. Martyn, auteur anglais, nous a paru bien plus heureux dans ses *Bucoliques* et *Géorgiques* de Virgile, et on lui doit cet hommage d'avoir déterminé bien positivement, c'est-à-dire conformément à la vérité, que l'*Acanthus* de Virgile, ou l'*Acanthos* des Grecs, dont les feuilles et les fleurs étaient brodées sur le voile d'Hélène lorsqu'elle partit pour son second hyménée, est le *Mimosa nilotica* de Linné; plante dont le feuillage, paré de ses fleurs, est plein d'agrément et donne l'idée du dessin le plus élégant possible. Cette découverte de la vérité au milieu du vague et des erreurs dont on est inondé, est d'un prix infini, ce me semble, dans les choses

même de pur agrément, dans les écrits d'un auteur aussi distingué que Virgile, et complète le plaisir qu'on peut goûter à leur lecture. Ce plaisir est double lorsqu'il s'agit de plantes d'une utilité réelle.

Je crois qne pour parvenir à les découvrir, ce n'est ni par des tâtonnemens, ni par hasard, joints à une trop grande ignorance de la botanique, qu'on peut réussir; mais que dans les choses obscures, difficiles ou douteuses, le plus haut degré de vraisemblance, à la faveur de la réunion de tous les traits qui ont rapport à l'objet qu'on cherche, à celle de l'étymologie du nom, de la réflexion, de la discussion et du raisonnement, équivaut presque à la démonstration.

Telle est la marche que nous a paru suivre Hill, dans le même genre, dans sa traduction du *Traité des pierres* de Théophraste; chaos qu'il a si heureusement débrouillé. C'est à son exemple, fait pour servir de modèle, qu'on va essayer d'éclaircir, avant d'entrer en matière, un ou deux passages de Virgile sur les plantes d'agrément, en commençant par le *Saliunca :*

PUNICEIS HUMILIS QUANTUM SALIUNCA ROSETIS;
EGLOG. V, 17.

seul passage de Virgile, où il soit question du *Saliunca*, que le poëte met en comparaison et en

opposition avec les rosiers, comme il vient de mettre le saule avec l'olivier; plante que l'épithète *humilis* annonce être plus basse que les rosiers; que Pline dit ne pouvoir être liée ni attachée à l'habit, qui ressemble plutôt à un petit gazon qu'à une fleur en bouquet, qui est d'odeur très-agréable, et ailleurs, qu'elle peut être contenue dans la main; plante que les uns ont prise pour le nard celtique, *Valeriana celtica* Lin., qui est des montagnes des Alpes, de Suisse, à tige un peu élevée et formant le bouquet, non le gazon; d'autres, pour une lavande d'odeur agréable, ce qui se rapproche un peu plus de la vérité; enfin d'autres, pour une espèce de valériane des montagnes de la Carniole, qui est le *Valeriana saliunca* de Scopoli; ce qui a formé la dernière opinion sur cette plante. Mais on peut objecter que cette dernière plante, particulière à la Carniole, n'est point une plante vulgaire en Italie, ou cultivée, comme le passage de Virgile la suppose connue, ou cultivée, à côté des rosiers, et qui n'a pas besoin d'être décrite. D'où il suit qu'on est toujours dans le doute. Mais si l'on a égard à l'étymologie de son nom, qui peut avoir été syncopé ou abrégé, comme le sont tous ceux de trois ou quatre syllabes, tels que *saliunca*, il est possible que primitivement ce nom ait été *salix uncata*, comme pour dire saule à crochet, dont on

a fait, par abréviation, *saliumca*, ce qui arrive à tous les mots de plusieurs syllabes avec le temps. En supposant que *saliunca* soit l'abrégé de *salix uncata*, reste à savoir quelle est cette plante à crochets, et s'il s'en trouve une petite en forme de gazon, dont les feuilles florales, au-dessus d'un épi, sont en forme de crochet; que cette plante soit d'odeur agréable, que les feuilles qui forment le petit gazon, étroites et longues, ressemblent à celles d'un saule ou d'un osier, on aura une présomption très-forte en faveur de cette plante, qui est le *Saliungha* ou le *Spica nard* des Italiens, c.-à-d. le *Lavandula stœchas* Lin.; petite plante à feuilles étroites, réunies, et à fleurs pourpres en épi, surmontées de feuilles florales en crochet, qu'on trouve en Italie, et en France, aux îles d'Hières; plante très-intéressante, d'odeur aromatique, qu'on appelle fort improprement le *Stœchas arabique*. (*V*. pl. 3.)

Il y a apparence que c'est en suivant cette marche ou cette méthode, que J. Martyn, auteur anglais, qui nous a donné les plantes des *Églogues* et des *Géorgiques*, est parvenu à découvrir que la belle acanthe dont parle Virgile, est l'acacia des modernes, ou *Mimosa nilotica* de Linné, dont le feuillage toujours vert, composé de feuilles très-fines et d'un beau vert, ailées avec impaire, entremêlées de fleurs en boules, ou bou-

tons couleur de safran ou d'un beau jaune d'or foncé, fait le plus bel effet malgré ses épines.

D'ailleurs, on ne voit pas que pour beaucoup d'autres plantes telles que le *casia*, qu'il prend sans réflexion pour le *Cneoron* des Grecs, ni pour le *Vaccinium* de Virgile, Martyn ait été aussi heureux, que pour la belle Acanthe d'Égypte, ni qu'il ait mis le même soin pour les découvrir. Cela n'empêche pas que la plupart de ses fautes ou méprises, ou du moins qu'on croit telles, n'aient été répétées ou copiées servilement par les auteurs postérieurs, tels que Sprengel et l'auteur de la *Flore de Virgile*, tant ils ont fait l'un et l'autre si peu d'attention à la recherche des plantes dont l'antiquité, surtout Théophraste et Virgile, ont fait mention.

On en peut conclure que l'immensité d'erreurs ou méprises, données d'une manière tranchante par ces auteurs, n'a tenu qu'à la manie de vouloir deviner les plantes sans lire l'auteur, sans examen, sans jugement, ou sur la foi de quelque nom célèbre, jointe à la fureur de faire de gros livres, et sous des titres pompeux, tels que l'*Histoire pragmatique de la médecine* de Sprengel. (*Voyez* l'examen de cette *Histoire*.)

Avant d'entrer en matière, essayons de donner un exemple de notre manière pour découvrir les élémens du bouquet que le poëte dit

que la candide Naïs doit offrir à Alexis, dans la deuxième Églogue, et qu'on appelle le Bouquet de Virgile.

..............................Tibi candida Naïs
Pallentes violas et summa papavera carpens,
Narcissum et florem jungit bene olentis anethi:
Tum casia atque aliis intexens suavibus herbis,
Mollia luteola pingit vaccinia caltha.

Eglog. II, 46.

Je crois que pour ne pas se tromper sur les élémens de ce bouquet, assez mal interprété par les traducteurs ou commentateurs de Virgile, sur-tout par ceux qui veulent expliquer ce poëte par Pline, qui se sert souvent des mêmes noms pour des plantes très-différentes, il faut se figurer, d'abord, qu'il est indiqué par un connaisseur habile et plein de goût, habitant de la campagne, par conséquent incapable de faire un assortiment bizarre ou un choix de fleurs disparates. Il faut supposer encore que ce bouquet, qui doit être aussi agréable à la vue qu'à l'odorat, n'est composé que de fleurs des champs, simples, herbacées, et qu'il doit exister un accord de saison et de floraison, pour éviter un solécisme ou anachronisme sur le temps des fleurs.

(*Pallentes violæ.*) Virgile fait d'abord cueillir à Naïs les violettes pâles, et il paraît assez évident par ce qu'il a déjà dit plusieurs fois de la

violette ordinaire, ou *Viola odorata* Lin., qu'il désigne toujours par l'épithète *nigra*, que ce n'est pas de celle-ci dont Virgile veut parler, qui fleurit d'ailleurs en mars, en général, mais d'une de ces fleurs printannières, ou du mois d'avril et de mai, à odeur douce, de couleur pâle; ce qui convient également aux trois variétés de la primevère d'Europe, *Primula veris* Lin., toutes à fleurs pâles, soit l'*officinalis*, soit l'*elatior*, soit l'*acaulis* des botanistes; sur-tout cette dernière, qui forme comme de petites touffes agréables à la vue, qu'on cultive dans les jardins, et dont la forme se rapproche le plus de la violette ordinaire. Les Latins n'ayant désigné les primevères en général, que sous le nom générique de *viola* qui répond à l'*ion* des Grecs; mot qui avait encore plus d'extension chez eux que le *Viola* des Latins, et qu'ils appliquaient à plusieurs fleurs de différente espèce, analogues à la violette ordinaire, telles que leur *Leucoion*, *Melanion*, *Melantion*, etc.

(*Summa papavera.*) A côté de cette fleur pâle est la couleur ponceau du pavot des champs, qui fleurit également en mai et juin, et dont il n'est pris que la fleur, *summa papavera carpens*, plante qu'on appelle vulgairement *coquelicot*, en France, *Papaver rhœas* des botanistes. Cela pourrait convenir encore au pavot des blés, *Pa-*

paver segetum de Linné, autre petit pavot dont la couleur des fleurs est la même et un peu plus vive, qui fleurit dans le même temps. (Plante d'Italie.)

(*Narcissus.*) Vient après le narcisse, sur lequel il n'y a pas le moindre doute à élever; plante qui croît et fleurit naturellement dans les prairies, en Italie, au mois de mai, et qu'à raison du fréquent emploi de son nom qu'en ont fait les poëtes dans leurs écrits, on appelle Narcisse des poëtes (*Narcissus poëticus* de Linné), à odeur très-suave.

(*Anethum bene olens.*) Au narcisse se joint la fleur de l'aneth, non celle de l'aneth à odeur forte, *Anethum graveolens* Lin., mais celle de l'aneth à odeur douce, c'est-à-dire celle de cette espèce d'aneth qu'on trouve en Italie parmi les blés, qui est l'*Anethum segetum* des botanistes, dont l'odeur est encore plus douce, plus agréable que celle du fenouil ordinaire, et qui le remplace dans la figure.

(*Casia.*) Alors, Naïs liant ces fleurs avec le *casia* et d'autres plantes herbacées d'odeur suave, *Tum casiâ intexens, aliisque suavibus herbis*, leur joint le *Caltha*, dont la couleur éclatante et jaune fait ressortir le *vaccinium*, qui est noir ou bleu, et fait, pour ainsi dire, un tableau des couleurs les plus vives, du jaune et du bleu, dont

l'une fait ressortir l'autre; ce que Virgile exprime si heureusement, *Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ.*

Mais si l'on consulte les traductions ou commentaires pour savoir ce que sont ce *casia*, ce *vaccinium*, ce *caltha*, on trouve, chez les uns, que le *casia* doit être pris pour la lavande ou le romarin; chez d'autres, pour le *Cneoron* des Grecs, chez d'autres pour un fort abrisseau, l'*Osyris alba* des botanistes, appelé vulgairement le *Rouvet*, à Montpellier, ou *genêt rouge;* que le *vaccinium* est tantôt le fruit noir du troësne, *Ligustrum* des botanistes, et tantôt la baie noire du myrtille (*Vaccinium myrtillus* de Linné) : ces derniers fondés sur un passage de Pline, qui porte que le *vaccinium* sert à la teinture des vêtemens des esclaves, à Rome, et que c'est le myrtille, dont la fleur n'a ni éclat ni odeur; enfin que le *caltha* de Virgile est le souci ordinaire (*Calendula officinalis* de Lin.) : de manière que si l'une de ces opinions était adoptée, il en résulterait un monstre de bouquet à odeur forte ou de résine, qui est celle du romarin, de la lavande, et du souci ordinaire; qui aurait des baies de troësne, ou de myrtille, qu'on ne trouve qu'en automne, associées avec des fleurs du printemps; assortiment presque impossible, et qu'on ne pardonnerait pas à la plus simple villageoise, s'il

pouvait avoir lieu. D'où il suit que, déjà, sans connaître les plantes dont Virgile fait mention sous les noms de *casia*, de *vaccinium* et de *caltha*, on ne peut admettre aucune de celles que certains auteurs ont indiquées, sans risquer de faire un assortiment monstrueux de fleurs et de fruits de très-mauvaise odeur, de différentes saisons. Je crois qu'on doit rendre à Virgile assez de justice pour croire qu'il savait choisir ses épithètes, ses expressions, ses fleurs, et qu'il avait assez de goût pour faire le bouquet le plus élégant possible et de la meilleure odeur, des seules fleurs des champs, et assez de connaissance de ces plantes pour les signaler par des épithètes heureuses et convenables, et pour ne pas mettre ensemble des fleurs de printemps et des fruits d'automne. D'ailleurs, une discussion à ce sujet exigerait un volume entier pour chaque plante, s'il fallait rapporter et combattre les diverses opinions; ce qui a grossi fort inutilement les ouvrages de Stapel, de Sprengel, de la *Flore de Virgile*, qui répète et renouvelle ces vieilles discussions, souvent déjà trop longues dans les auteurs même les plus estimés, tels que Dodonée, Stapel, etc. Il nous a paru plus simple, à l'imitation du savant Clusius (ou l'Écluse d'Arras), d'exposer notre opinion en suivant son exemple et la marche indiquée.

Et d'abord, pour arriver à la connaissance du *Casia* de Virgile, il n'y a qu'à voir les traits sous lesquels cet auteur le désigne, associé avec d'autres plantes odorantes : *Tum casia atque aliis intexens suavibus herbis*, ce qui suppose déjà que c'est une plante à fleurs d'odeur suave, flexible, ou propre à lier un bouquet : premiers traits.

Dans un autre endroit, il parle du *casia* comme d'une plante commune en Italie, et qui vient dans les terrains maigres, qui fournissent, dit-il, à peine quelques *casia* bas aux abeilles, *Vix humiles apibus casias roremque ministrat*, ce qui semble prouver que le *casia*, dans ces sortes de terrains, en Italie, est une plante basse, qui fournit à peine quelque pâture aux abeilles, et qui se trouve avec le romarin.

Dans un autre endroit, Virgile dit qu'autour des ruches doit se trouver toujours le *casia*, qui est vert, le serpolet, qui répand au loin son odeur, et la sariette, ou le *thymbra*, en quantité:

> HÆC CIRCUM CASIÆ VIRIDES, ET OLENTIA LATE
> SERPYLLA, ET GRAVITER SPIRANTIS COPIA THYMBRÆ.
>
> GEORG. IV, 30.

ce qui annonce que le *casia* est agréable aux abeilles; que c'est une plante verte, ou d'un vert foncé. Enfin, ailleurs, le poëte dit plus clairement que le *casia* ou sa fleur sert de pâture aux abeilles, qui butinent principalement le thym[1],

l'arbousier, le saule glauque, le casia, le safran, le tilleul, et la jacinthe ferrugineuse :

.... Pascuntur et arbuta passim,
Et glaucas salices, casiamque, crocumque rubentem,
Et pinguem tiliam, et ferrugineos hyacinthos.
Georg. IV, 181.

ce qui suppose que le *casia* a une fleur propre au miel ou aux abeilles qui le broutent; traits réunis qui doivent persuader que le *Casia* de Virgile est une plante commune en Italie, comme herbacée ou à tige flexible, ou propre à lier un bouquet, de couleur très-verte, à fleurs d'odeur suave, recherchée des abeilles; ce qui paraît ne pouvoir convenir qu'au genêt d'Espagne, (*Spartium junceum* Lin., ou *Genista juncea* de Lamark); plante assez commune en Italie, comme en Espagne, à fleur jaune, d'odeur suave, à tiges très-flexibles, toujours très-vertes, recommandée par les auteurs pour être mise à portée des abeilles, et qui répond parfaitement à tous les traits du *casia* d'Italie, indiqués par Virgile. (*Voyez* son article.)

(*Vaccinium.*) Quant au *Vaccinium* de Virgile, comme ingrédient du bouquet, on peut également parvenir à sa connaissance en examinant sans prévention ce que dit ce poëte, qui le fait entrer dans le même bouquet de fleurs choisies, et auquel il donne une substance molle:

Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ, disant ailleurs qu'on laisse tomber les fleurs blanches du troêne pour cueillir le *vaccinium*, qui est noir : *Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur*, ce qui suppose qu'on recherche le *vaccinium*, et qu'on le cueille pour en former des bouquets, puisqu'il entre dans celui de Naïs.

On trouve encore ailleurs que ce *vaccinium* de Virgile est noir, ainsi que les violettes ordinaires : *Et nigræ sunt violæ, et vaccinia nigra*, ce qui autorise à croire que c'est une fleur d'un tissu mol, de couleur noire ou d'une teinte de bleu très-foncé (les anciens donnant l'épithète de *nigra*, comme on voit ici, et comme on le sait d'ailleurs, aux fleurs bleues, à l'exemple des Grecs). Mais il existe dans la nature, sur-tout en Italie et même en France, une plante à fleur d'un bleu foncé, d'odeur très-agréable ou qu'on doit supposer telle, de substance molle, et qu'on recherche avec autant de soin pour des bouquets que le muguet de nos bois, et qui fleurit au printemps.

Il y a donc tout lieu de croire que ce *Vaccinium* de Virgile n'est pas une autre plante que cette petite jacinthe à fleurs d'un bleu très-foncé et en grappe (*Hyacinthus racemosus* de Lin.), d'odeur un peu musquée, et d'un effet très-agréable dans les bouquets, sur-tout à côté d'une

fleur jaune telle que celle du *caltha ;* et ce qui achève de convaincre que ce *Vaccinium* de Virgile est cette espèce de jacinthe, c'est que, dans la partie méridionale de la France où on la trouve, elle a conservé presque son ancien nom latin, puisqu'on l'appelle le *Vacciet,* qui est l'abrégé de *vaccinium.*

L'objection que paraît fournir un passage de Pline, qui donne le même nom de *Vaccinium* à l'airelle ou myrtille, dont les baies servaient à la teinture en bleu des habits des esclaves, ne prouve rien. Il y a cent exemples du même nom donné à des plantes très-différentes chez les anciens, non-seulement par divers auteurs, mais quelquefois par le même. Théophraste, sur-tout, en offre plusieurs exemples, et l'on sait, d'ailleurs, que Pline n'ayant pas assez de connaissances sur les plantes dont les Grecs avaient fait mention, il les a confondues très-souvent et mises sous d'autres noms, donnant, par exemple, celui de *Ruscus,* à une petite plante qui est le myrte sauvage (*Ruscus aculeatus* Lin.), tandis que le nom de *Ruscus* de Virgile et de Columelle était consacré au grand houx (*Ilex aquifolium* Lin.), dont les baguettes servaient de lien pour la vigne, et que Pline nomme *Aquifolium.* Il en est de même de l'*Hibiscus* de Virgile, qui est l'alcée (*Malva alcea* Lin.), au lieu que chez Pline c'est

une espèce de carotte, ou *Pastinaca* de cet auteur.

Les grandes difficultés même qu'on éprouve dans le débrouillement du chaos des plantes indiquées par les auteurs de l'antiquité, dépendent principalement de cette homonymie appliquée à des plantes diverses. Du reste, le P. de la Rue dans sa belle édition de Virgile, tout en croyant que le *Vaccinium* de Virgile est une jacinthe, la confond avec celle qui est si commune chez nous, qui n'a point d'odeur, et dont la fleur devient couleur de rouille de fer, que Virgile nomme *ferrugineus hyacinthus*, espèce de jacinthe propre au miel, mais bien différente, pour l'agrément, de la petite jacinthe musquée et à grappe, qui est celle de Virgile, et non un myrtille, arbrisseau dont on n'a jamais fait entrer la fleur ni le fruit dans un bouquet.

(*Caltha.*) Quant au *caltha*, qui ferme le bouquet de Naïs, il est plus que probable que Virgile a voulu parler d'une plante printanière qui fleurit en même temps que le narcisse et la jacinthe; mais cette plante n'est pas, comme on l'a prétendu, le souci ordinaire, qui fleurit à la fin de l'été, et qui a une odeur désagréable. Il est bien plus vraisemblable que ce *Caltha* de Virgile est la plante qu'on appelle le souci des marais, *Caltha palustris* de Linné, qui a retenu

son nom chez les botanistes ; plante printanière, dont la fleur a beaucoup d'éclat, étant du plus beau jaune d'or, et que le poëte place à côté de la jacinthe, qui la fait ressortir ; ce qui est du plus bel effet comme on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur le bouquet, figuré ici (*voy.* planche Iere.) : car alors, en unissant toutes ces fleurs avec un brin de casia ou genêt d'Espagne et avec des herbes odoriférantes, telles que le serpolet, il en résulte un bouquet charmant, soit pour l'effet des couleurs, soit pour l'odeur.

En voilà assez, je crois, de cet exemple, pour prouver combien il peut être important de connaître, même dans les choses de pur agrément, les objets dont Virgile, le prince des poëtes et l'homme sans défaut, a voulu parler. Mais quand ces objets sont d'une utilité plus réelle, comme quand il est question d'une plante efficace, ou que l'auteur, qui était très-instruit, donne pour telle, pour les maladies soit des hommes, soit des animaux utiles, tels que les bestiaux, les abeilles etc., alors il peut être du plus grand intérêt de connaître parfaitement l'objet dont l'usage peut être nuisible ou avantageux, fournir de bon lait, de bon miel, ou devenir poison si l'on se trompe.

En parcourant les écrits de Virgile, on aime à faire connaissance avec la Colocase, avec

l'*amaracus*, sur lequel Vénus coucha le petit Ascagne dans les bois d'Idalie; avec le dictame de Crète qu'elle employa pour la guérison d'Énée; avec l'ambroisie et la panacée, dont elle pansa ses plaies; avec la fleur sur laquelle peut être écrit le nom des rois; avec cette belle acanthe brodée sur le voile d'Hélène; avec le *Saliunca*, ou *Spica nard;* avec l'hyacinthe des poëtes; avec le vrai *Cerintha*, si propre au miel, si utile aux abeilles; avec l'*amello*, si utile encore dans leurs maladies; avec le thym ordinaire, et le *thymum* des Grecs, si propre au miel, si fréquent sur le mont Hymette; avec le *Baccar* et le Lierre blanc dont on couronnait les poëtes; avec cet *Æsculus* dont on trouve une si belle description dans les Géorgiques; avec l'arbre et la pomme de Médie, si bien décrits; heureux contre-poison, dont on éprouve tous les jours les effets dans plusieurs maladies; avec les *Mala aurea*, ou pommes d'or du jardin des Hespérides; avec l'alcée, l'aunée, le Siler ou Canne berge, pour chasser les vipères; avec l'*Ador* des anciens Romains; d'où vient le mot *adorer;* l'arbousier toujours vert, l'aneth, le cytise, l'herbe sardoïque ou de Sardaigne, qui procure la mort en causant le rire de ce nom; avec le *Lotus* en arbre, et le *Lotus* en herbe. Quels sont les Aconits de Virgile, ses Hellébores, son *acernum*, ses centaurées? Quel est l'*Ornus*, ce

principal ornement des montagnes de l'antique Italie? On y fait connaissance avec le *Tœda,* qui sert de flambeau, la nuit; avec le Pin nautique, propre à la construction des navires; enfin, avec le tribule, le paliure, le *Myrica,* l'*Hibiscus,* l'*Ulva,* et autres dont il importe d'avoir une connaissance exacte, d'assigner leur vraie place en botanique, et sur la plupart desquels on n'a encore que des notions très-vagues, incertaines, ou très-superficielles. On va les parcourir en détail avec les passages de Virgile.

On en fera de même à l'égard des reptiles et des insectes remarquables ou nuisibles, qu'il importe le plus de connaître, soit pour les éviter, soit pour préserver les hommes, les bestiaux, les abeilles, de leurs attaques, tels que l'hydre surtout, dont la morsure fut cause de la mort d'Eurydice et des malheurs d'Aristée, et de la descente d'Orphée aux enfers, cherchant sa chère Eurydice piquée par l'hydre; la teigne blanche, le clairon bleu, qui détruisent les ruches; enfin le stellion, la tortue d'eau douce, les plus grands ennemis des abeilles.

PL.I.

Bouquet de Virgile.



Tibi Candida Nais,
Pallentes violas, & summa papavera carpens,
Narcissum & florem jungit bene olentis anethi;
Tum casiâ atque aliis intexens suavibus herbis,
Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ.

Virg. Eclog. II. V. 46-50.

Tourcaty, fecit

FLORE DE VIRGILE.

PREMIERE PARTIE.

A.

Abies.

Populus in fluviis, abies in montibus altis.
Eglog. VII, *v*. 66.

.... Et casus abies visura marinos.
Georg. II, 68.

Instar montis equum.................
Ædificant, sectaque intexunt abiete costas.
Æn. I, 16.

.... Et pictas abiete puppas.
Æn. V, 663.

.... Undique colles
Inclusere cavi, et nigra nemus abiete cingunt.
Æn. VIII, 599.

Abietibus juvenes patriis et montibus æquos,
Æn. IX, 674.

Ce qui suffit pour établir, d'après Virgile, que son Abies est un arbre des montagnes, à feuillage sombre, qui servait à la construction des vaisseaux; qui fut employé, dit le poëte, à celle des côtes du cheval de Troye; qu'il annonce très-haut, puisqu'il compare Pandarus et Bitias, jeunes gens de grandeur démesurée, élevés par Jupiter, à la hauteur des *Abies* et des montagnes : ce qui convient à l'*Abies* des modernes, c'est-à-dire au sapin,

Pinus abies de Linné fils, l'*Elate* des Grecs, arbre très-droit et très-élevé, qui croît en effet sur les montagnes, dont on distingue deux espèces ou variétés : l'une, à extrémité des branches en croix, à feuilles vertes serrées, aplaties, placées sur deux rangs opposés, à cônes ovales presque oblongs, dirigés horizontalement ; et l'autre à feuilles d'if ou pectinées, blanchâtres dessous, et à cônes ovales obtus, dirigés vers le ciel, et qu'on nomme, Sapin femelle ou de Suisse; à feuillage bien moins serré ou sombre que l'autre; arbres également droits et hauts, dont les meilleures figures sont celles qu'en a données Dodonée, dans ses *Pemptades*, pag. 856, dont le sapin mâle est à gauche, et le sapin femelle à droite, sous le titre d'*Abies altera*. L'un et l'autre ont un bois incorruptible et susceptible du plus beau poli, puisqu'on en fait les plus belles harpes : c'est le *Setim* des Hébreux, dont fut construite l'Arche d'alliance. C'est l'*Abies taxifolia* des modernes.

ACANTHUS.

NARCISSUM, AUT FLEXI TACUISSEM VIMEN ACANTHI.
GEORG. IV, 123.

ILLE COMAM MOLLIS JAM TONDEBAT ACANTHI.
GEORG. IV, 137.

ET NOBIS IDEM ALCIMEDON DUO POCULA FECIT,
ET MOLLI CIRCUM EST ANSAS AMPLEXUS ACANTHO.
EGLOG. III, 44.

BALSAMAQUE, ET BACCAS SEMPER FRONDENTIS ACANTHI.
GEORG. II, 119.

MIXTAQUE RIDENTI COLOCASIA FUNDET ACANTHO.
EGLOG. IV, 80.

.... CIRCUMTEXTUM CROCEO VELAMEN ACANTHO.
ORNATUS ARGIVÆ HELENÆ..................
ÆN. I, 650.

PALLAMQUE ET PICTUM CROCEO VELAMEN ACANTHO.
ÆN. I, 711.

Il paraît évident, par les premiers passages où Virgile parle d'une acanthe molle, flexible, représentée aux anses des coupes faites par Alcimédon, et par celle dont le vieillard de Tarente ou des bords du Galèse, coupait les têtes des thyrses, que le poëte a voulu parler de cette acanthe célèbre, qui avait donné lieu à l'ordre corinthien, dont le feuillage seul devenait intéressant et recherché par sa forme et ses reflets, que les artistes de goût, tels qu'Alcimédon, représentaient dans leurs ouvrages; et que les épithètes *flexus* et *mollis* conviennent éminemment à cette plante, qui est l'*Acanthus mollis* de Linné, qui a pour synonyme l'*Acantha* de Dioscoride, plante herbacée, à grandes feuilles découpées, à tige en thyrse, très-haute, à fleur blanche, bilabiée, et qu'on appelle Brancursine.

Il paraît encore évident que l'acanthe, toujours verte, qui a des fleurs en boule, que Virgile nomme des baies, à cause de leur forme, à l'exemple des Grecs, qui nommaient ainsi les fleurs de quelques Origans, sur-tout de l'origan de Sipyli, à épis globuleux. Cette belle acanthe, à feuilles fines ailées, avec impaire, et plusieurs fois, et toujours vertes, entre-mêlées de ses fleurs en boule dorées ou couleur de safran, est du plus bel effet à la vue, et se trouvait brodée en couleur sur le voile d'Hélène : *et pictum croceo velamen acantho*. Il est vraisemblable encore que c'est de cette acanthe riante dont Virgile a voulu parler, lorsqu'il dit : *mixtaque ridente colocasia fundet acantho;* car l'acanthe molle ou brancursine n'offre rien de riant ou d'agréable que ses feuilles, que l'ordre corinthien avait rendues célèbres, mais non gaies ou riantes comme les feuilles et les fleurs de l'acacia d'Égypte, *Mimosa nilotica* Lin.; *Acanthos* de Théophraste, dont

Prosper Alpin a donné la meilleure figure, comme J. Bauhin celle de l'acanthe molle, *Acantha* de Dioscoride, *Pæderos* ou *Pæderota* de Pline.

On est fâché de voir que l'auteur d'une *Flore de Virgile,* qui a donné deux synonymes assez exacts d'Acanthus, se trompe si fort sur la valeur de l'*Akakia*, et de l'*Acantha arabice* de Dioscoride, lequel n'a parlé, sous le nom d'*akakia*, ni de la belle acanthe dont il est question, ou *Mimosa nilotica* de Linné, ni de la gomme arabique, n'ayant fait mention sous le nom d'*akakia* que du *Mimosa senegalensis* Lin., ou acacia d'Égypte à fleurs blanches, et de sa gomme tortillée, qui n'a jamais été la gomme arabique, sur laquelle Théophraste seul a donné les véritables notions, et sur l'arbre qui la produit, disant, liv. IV, ch. VIII, que l'arbre qui la donne, et qu'il appelle *Dipsas,* croît dans l'Arabie-Pétrée, près de la mer Rouge, que Belon y a trouvé, et dont il donne la description et la figure, dans ses *Singularités*, et qui est celle du *Mimosa horrida* de Linné. Il est malheureux qu'on veuille toujours faire naître la véritable gomme arabique en Égypte, et que l'*Acanthus semper frondens* de Virgile ne soit pas du goût de l'auteur de la *Flore* de ce poëte, et doive être, à raison de ses baies ou boutons de fleurs, quelque arbre inconnu, étranger, contre le sentiment de Martyn, de Sprengel et de Willdenow.

ACER. — *Acernum lignum.* Virg.

Præcipue cum jam hic trabibus contextus acernis
Staret equus............................

Æn. II, 112.

Nigranti picea, trabibusque obscurus acernis.

Æn. IX, 87.

Accipit Æneam, solioque invitat acerno.

Æn. VIII, 178.

D'où l'on voit que Virgile croyait que le cheval de Troye avait été construit de poutres de bois d'érable, Acer, du moins en partie; car ailleurs il dit que le pin servit aussi à sa construction :

> Inclusos utero Danaos, et pinea furtim
> Laxat claustra Sinon.......... ....
> Æn. II, 258.

On y voit encore qu'Évandre, lors de l'invitation faite à Énée d'assister à un sacrifice en l'honneur d'Hercule, lui offre de s'asseoir sur une peau de lion et sur des feuilles d'érable, et vraisemblablement d'érable de montagne; car cette belle espèce à feuilles de platane qu'on appelle encore *Sycomore d'Europe, blanc de montagne* (*Acer pseudo-platanus* de Linné), est le plus beau. Dodonée, pag. 840, en a donné une assez bonne figure sous le nom d'*Acer major :* c'est celui qui a les feuilles blanchâtres dessous, dentées en scie inégalement, et veloutées, qui est d'un bois blanc, et léger, dont on fait des ouvrages, comme des jougs, des tables, etc.

ACONITA.

> Nec miseros fallunt aconita legentes.
> Georg. II, 151.

Rien ne répugne à croire que Virgile ne s'est pas beaucoup éloigné de la vérité; car, pour décider la question de savoir si les Aconits naissent en Italie, il faudrait d'abord savoir de quels *Aconits* Virgile, antérieur à Dioscoride, qui a donné les premières notions sur les *Aconits* des modernes, a voulu parler.

Et d'abord, il est vraisemblable que ce poëte, à l'époque de son siècle, du temps d'Auguste, n'a voulu parler, sous le nom d'aconita, que de deux espèces indiquées

alors, l'une par Théophraste, l'autre par Nicandre, antérieurs à lui. Mais l'*Aconit* de Théophraste et celui de Nicandre ne sont pas les *Aconits* des modernes, puisque celui de Théophraste est une espèce d'*Arum* de Linné, et celui de Nicandre une espèce de renoncule, c'est-à-dire la même espèce que le premièr *Aconit* de Dioscoride, c.-à-d. le *Ranunculus thora* Lin., le principal ACONIT de l'antiquité; car celui de Théophraste a été méconnu et de Nicandre et de Dioscoride. Par conséquent, à l'époque de Virgile il ne pouvait être question que de deux ACONITS, de celui de Théophraste, ou l'*Arum tenuifolium* Lin., comme on peut le prouver par la description; et de celui de Nicandre, qui est le *thora,* comme on peut le prouver de même, et qui est la première espèce d'*Aconit* de Dioscoride.

D'où il suit que la question se réduit à savoir si ces deux aconits sont indigènes à l'Italie. Pour ce qui est de l'*Aconit* de Nicandre ou le *thora*, il est à-peu-près prouvé que cette renoncule, assez fréquente dans le pays de Vaux, ne se trouve, en général, que sur les Alpes, mais non en Italie: quant à celui de Théophraste, dont les effets singuliers, répétés par presque tous les auteurs suivans, sans connaître la plante qui les produit, et qui, à raison de son peu d'apparence et de sa petitesse, pouvait être inconnue ou peu connue de Virgile, qui, pour plaire aux Romains, et comme poëte, a pu dire que cet ACONIT n'était point indigène à l'Italie, quoiqu'il le soit pourtant, mais bien plus commun dans la Grèce, et sur-tout à Ancône chez les Myriades, son pays natal. Il suit de cet exposé combien serait vague et hasardée l'opinion qui ferait admettre à Virgile quelques-uns de nos ACONITS, soit le napel ou autres, qu'on trouve en Italie.

ÆSCULUS. Virg.

.... Nemorum Jovi quæ maxima frondet
Æsculus...

Georg. II, 15.

Æsculus imprimis, quæ quantum vertice ad auras
Æthereas, tantum radice in Tartara tendit.
Ergo non hyemes illam, non flabra, neque imbres
Convellunt : immota manet, multosque per annos
Multa virum volvens, durando secula vincit :
Tum fortes late ramos, et brachia tendens
Huc illuc, media ipsa ingentem sustinet umbram.

Georg. II, 291-297.

Passage que M. l'abbé Delille a rendu :

Sur-tout ce chêne altier qui, perdu dans les airs,
De son front touche aux cieux, de ses pieds aux enfers.
Aussi les noirs autans, les vents et la tempête,
En vain rongent ses pieds, en vain battent sa tête;
Malgré les vents fougueux, l'orage et les torrens,
Tranquille, il voit couler le long cercle des temps;
De son vaste contour embrasse les campagnes,
Protège les vallons et commande aux montagnes.

La question principale, qui n'a point été agitée chez les traducteurs, est de savoir quel est ce chêne majestueux mis sous le nom d'Æsculus par Virgile. On a hasardé bien des noms et des conjectures à cet égard; mais l'on sait aujourd'hui, à n'en pouvoir douter, que c'est ce beau chêne du Levant, à feuilles de châtaignier, dont toutes les dentures sont terminées comme par une soie fine et rousse; chêne à gros glands, fort amers, dont on fait commerce dans la Grèce, sous le nom de *velani* ou *vélanède*, pour tanner les cuirs. Ce gland, qui est très-gros, est presque tout recouvert de sa cupule ou calice, creusé en manière de nombril; ce qui lui donne presque l'aspect d'un œil de chèvre : voilà pourquoi les anciens Grecs le nommaient *Ægilops*, qui, selon Théophraste, est

le plus droit et le plus beau qu'on connaisse, et dont le bois blanc était réservé pour les plus beaux ouvrages. Ce chêne qu'on observe encore, et que l'illustre Tournefort a remarqué, sur-tout dans l'île de Zia, donne lieu, par son gland et sa cupule, qu'on appelle velaniou vélanède, à une branche de commerce considérable de ce gland, qui est très-amer, mais très-astringent, et très-propre à tanner les cuirs, et dont on se sert dans tout le Levant aujourd'hui. M. Olivier en a donné une figure très-exacte dans sa *Relation*, et bien meilleure que celle qu'en avaient donnée Miller, Jean Bauhin, qui n'avait donné que celle du gland. On observe que toutes ses feuilles, semblables à celles du châtaignier, sont d'un beau vert.

Il est malheureux que l'auteur de la *Flore de Virgile* se soit mépris sur l'*Æsculus* de Virgile, qu'il a pris pour l'*Esculus* des Latins ou le *Phegos* des Grecs, petit chêne tortueux de Grèce, à petits glands doux, à feuilles profondément découpées, presque pinnatifides, dont Jean Bauhin a donné la figure, sous le nom de *Phegos* ou *Esculus*, si mal interprété par tous nos traducteurs modernes, qui le rendent par *fagus*.

AMARACUS. Virg.

At Venus Ascanio placidam per membra quietem
Irrigat, et fotum gremio dea tollit in altos
Idaliæ lucos, ubi mollis amaracus illum
Floribus, et dulci adspirans complectitur umbra.

Æn. I, 691.

D'après une si agréable fiction, où l'Amour est mis à la place du petit Ascagne, que Vénus emporte endormi dans les bosquets d'Idalie, où elle le couche à l'ombre sur un lit de fleurs d'Amaracus, on est curieux de connaître cet amaracus.

En supposant que les doutes fussent partagés entre plusieurs sortes de plantes, toutes d'odeur agréable, un auteur grave, Dioscoride, les lève, en disant que le *Sampsucos* des Grecs est un sous-arbrisseau coronaire, à petites feuilles un peu arrondies, d'odeur très-suave, que les Siciliens et les habitans du Cyzyque nomment *Amaracos*.

Il a été reconnu depuis que cet AMARACUS des Latins est une espèce d'origan, qu'on appelle la marjolaine, *Origanum majorana* de Linné; plante qu'on cultive dans presque tous les jardins et qui paraît originaire de l'île de Candie, où on l'observe, même à fleurs rouges. Si l'on veut en voir une figure exacte, elle est chez Dodonée, pag. 270, sous les noms de *Majorana* et de *Marum*.

AMBROSIA.

AMBROSIÆQUE COMÆ DIVINUM VERTICE ODOREM
SPIRAVERE..............................
ÆN. I, 404.

..................SPARGITQUE SALUBRES
AMBROSIÆ SUCCOS, ET ODORIFERAM PANACEAM.
ÆN. XII, 418.

Ce nom d'AMBROSIA (1), devenu célèbre dans l'antiquité, s'appliquait non-seulement à une plante d'odeur très-agréable, qui porte encore ce nom et qu'on trouve dans la Toscane et dans la Cappadoce, mais à d'autres, tels que le *Chenopodium botrys* de Linné, dont le feuillage et l'odeur se rapprochent de celle-ci, et en outre des liqueurs de goût et d'odeur agréables, équivalent du nectar ou du manger des dieux.

(1) Dérivé de βροτὸσ, *mortalis*, avec l'addition, dans ses composés, de la lettre *m*, qui a la même valeur que l'*a* privatif, pour dire divin, immortel, ce que signifie *ambrosia* chez Homère et chez les autres Grecs, pour le différencier d'ailleurs de αβροτη, nuit.

Cette plante ressemble un peu à notre *botrys*, mais en diffère essentiellement non-seulement par ses feuilles blanchâtres, plus découpées, et d'odeur bien différente, mais par le genre et la famille, la véritable AMBROSIA étant de la famille des orties, le *botrys*, de celle des arroches; ainsi que par la disposition des parties de la fructification; l'AMBROSIA, plante de la monoécie de Linné, ayant ses fleurs mâles en épis allongés et supérieurs avec des corolles; ses fleurs femelles au bas de la plante, sans corolles; ces deux plantes n'ayant de commun entre elles que quelque ressemblance de feuillage et d'odeur, étant également odorantes, mais l'une, ou l'AMBROSIA, croissant sur les bords de la Méditerranée, l'autre ou le *botrys* fort loin des mers; raison pour laquelle Linné a nommé la première *Ambrosia maritima;* l'une et l'autre sous-arbrisseau très-peu ligneux, et d'un usage agréable et efficace dans tous les cas où il faut employer des vulnéraires balsamiques ou réveiller le ton des solides et corriger les humeurs tendant à la putréfaction, comme dans les catarrhes, l'asthme humide, l'hydropisie, les plaies blafardes, le relâchement d'estomac, etc. On les emploie en infusion avec un peu de sucre. Cette boisson est aussi utile qu'agréable. Il n'est pas étonnant que Pline ait confondu notre *botrys* avec l'AMBROSIA, qui est une des plantes les plus intéressantes dont Virgile ait fait mention; et c'est justement celle dont la dernière *Flore de Virgile* ne parle pas.

Dodonée a donné de très-bonnes figures, p. 34 et 35 de ses *Pemptades*, de l'*ambrosia* et du *botrys*.

Quant au *panacea*, dont Virgile fait mention pour le traitement de la plaie d'Énée, employé par Vénus, il y a tout lieu de croire que c'est l'*Opopanax* des anciens, *Pas-*

tinaca opopanax de Linné, qui était leur panacée par excellence.

AMELLUS. Virg.

Est etiam flos in pratis, cui nomen amello
Fecere agricolæ, facilis quærentibus herba.
Namque uno ingentem tollit de cespite sylvam :
Aureus ipse ; sed in foliis, quæ plurima circum
Funduntur, violæ sublucet purpura nigræ.
Sæpe Deum nexis ornatæ torquibus aræ.
Asper in ore sapor : tonsis in vallibus illum
Pastores, et curva legunt prope flumina Mellæ.
Hujus odorato radices incoque Baccho,
Pabulaque in foribus plenis appone canistris.
Georg. IV, 271-280.

Telle est la description de l'Amellus, dont l'auteur dit, comme on le voit, que cette plante se trouve dans les prairies, sur les bords de la Mesle, qui est herbacée, à plusieurs tiges, à fleur radiée, dont le disque est jaune et le rayon ou la circonférence de couleur légère de violette ou purpurine; passage que M. Delille me paraît rendre fort heureusement en disant :

Mais il est une fleur plus salutaire encore ;
Sur les bords tortueux qu'enrichit son limon,
La Mesle la voit naître, et lui donne son nom.
De rejetons nombreux un amas l'environne,
D'un disque éclatant d'or sa tête se couronne.
Mais, de la violette, amante des gazons,
La pourpre rembrunie embellit ses rayons :
Et souvent les autels chargés de nos offrandes,
Aiment à se parer de ses riches guirlandes.
Le goût en est pourtant moins flatté que les yeux.
Dans les flots odorans d'un vin délicieux,
Fais bouillir la racine, et devant les abeilles
De ce mets précieux fais remplir des corbeilles.

Il paraît qu'il n'y a plus de doute aujourd'hui sur cette plante, très-bien et suffisamment décrite par Virgile pour

la reconnaître, mais qui serait trop vaguement indiquée, comme l'ont fait nos traducteurs français (quoique fondés sur une autorité très-respectable), sous le nom d'*Aster atticus;* nom qui, depuis Dioscoride jusqu'à Linné, a indiqué deux plantes à fleurs radiées bien différentes, dont l'une a le rayon ou circonférence de sa fleur, jaune, et l'autre purpurin; ce qui ne satisfait pas assez pour déterminer l'espèce, quand même on choisirait cette dernière, puisqu'on pourrait croire que c'est une plante d'Attique, ou de Grèce, et non du Bressan, où Virgile la place. Clusius s'en était déjà beaucoup plus rapproché en la désignant sous le nom d'*Aster VIII Italorum*, sous lequel il en a donné la figure, pag. 16. Mais Linné en a approché bien davantage en disant que c'est un *aster* à feuilles alternes, lancéolées, obtuses, à disque jaune, et à rayon purpurin, qu'on trouve en Italie, dans le Bressan, et qu'il nomme *Aster amellus;* plante que nos jardiniers en France, où on la cultive, nomment *œil-de-Christ.* Du reste, le mot AMELLUS sert de terme générique à Linné pour un autre genre de plante, dont toutes les espèces sont du cap de Bonne-Espérance, ou d'Amérique.

AMOMUM.

MELLA FLUANT ILLI, FERAT ET RUBUS ASPER AMOMUM.
EGLOG. III, 89.

.........ASSYRIUM VULGO NASCETUR AMOMUM.
EGLOG. IV, 25.

Ces deux passages, les seuls où Virgile fasse mention de l'AMOMUM, prouvent que, du temps de ce poëte, cette plante, que Théophraste tire de l'Inde et de la Médie, était en grande réputation et précieuse. Voilà pourquoi Virgile la réserve pour l'âge d'or, où on la verra naître même sur la ronce. Il lui donne pour épithète *assyrium*, comme

production de l'Assyrie, ou plutôt comme lieu de passage ou voie par laquelle on faisait venir des Indes orientales l'AMOMUM, qui paraît être l'*Amomum racemosum* de Lamark, qu'on trouve également en Médie et sur la côte de Malabar. Cette plante, très-bien connue aujourd'hui, est un sous-arbrisseau aromatique, à feuilles alternes, qui pousse du bas de sa tige une fleur radicale en grappe, ainsi que son fruit, que Dioscoride croyait venir d'Arménie, passage de l'Inde, d'où on le tire, ainsi que de l'Assyrie, d'où les Romains le tiraient: voilà pourquoi Virgile lui donne l'épithète d'*assyrium*. Les anciens botanistes d'Europe nous ont laissé leurs opinions sur cette plante; celle de Sprengel, parmi les modernes, qui la prend pour le *cissus vitiginea*, est la moins fondée. Cette plante croît encore dans le Brésil: G. Pison en a donné la figure sous le nom de *paco-ceroca*, dans son *Histoire naturelle du Brésil*, pag. 213.

ARATRUM. (*Charrue de* VIRG.)

DICENDUM ET QUÆ SINT DURIS AGRESTIBUS ARMA,
QUEIS SINE NEC POTUERE SERI, NEC SURGERE MESSES.
VOMIS, ET INFLEXI PRIMUM GRAVE ROBUR ARATRI,
GEORG. I, 159.

CONTINUO IN SYLVIS MAGNA VI FLEXA DOMATUR
IN BURIM, ET CURVI FORMAM ACCIPIT ULMUS ARATRI.
HUIC A STIRPE PEDES TEMO PROTENSUS IN OCTO,
BINÆ AURES, DUPLICI APTANTUR DENTALIA DORSA.
GEORG. I, 168.

D'où l'on voit d'abord que pour établir le corps de la charrue, on choisit dans les bois un orme qu'on ploie avec force, pour lui donner la courbure nécessaire à la partie qui doit former le manche, le soc et le timon, et huit pieds de longueur, depuis la poignée jusqu'au joug des bœufs, fait avec le bois suivant:

Cæditur et tilia ante jugo levis, altaque fagus,
Stivaque, quæ currus a tergo torqueat imos,
Et suspensa focis exploret robora fumus.
Georg. I, 173.

Le joug doit être fait d'un bois léger tel que le tilleul, et la poignée du manche d'un bois de hêtre, pour diriger par derrière le cours du soc armé de ses deux oreilles, et que ces bois soient séchés à la fumée du feu.

D'où il suit que la charrue de Virgile était composée de trois sortes de bois, d'orme, de hêtre et de tilleul, et tirée par des bœufs.

ARBUTUS, ARBUTUM.

Dulce satis humor, depulsis arbutus hædis,
Eglog. III, 82.

Quæ vos rara viridis tegit arbutus umbra.
Eglog. VII, 46.

Inseritur vero ex foetu nucis arbutus horrida.
Georg. II, 69.

Prima Ceres ferro mortales vertere terram
Instituit, cum jam glandes, atque arbuta sacra
Deficerent sylvæ, et victum Dodona negaret.
Georg. I, 148.

.................Jubeo frondentia capris
Arbuta sufficere........................
Georg. III, 300.

.................Pascuntur et arbuta passim.
Georg. IV, 181.

Arbuteæ crates, et mystica vannus Iacchi.
Georg. I, 166.

D'où l'on voit que l'Arbutus dont parle Virgile est aussi doux pour les chevreaux sevrés, que la pluie l'est pour les terrains nouvellement ensemencés ; que cette plante est verte, et fait peu d'ombre; qu'on la greffe sur l'amandier; que, dans les premiers temps, les

glands et les fruits de l'ARBUTUS des bois, étaient la nourriture de l'homme, mais que ces fruits ayant manqué, Cérès lui apprit à mouvoir la terre, et à semer le grain; que le feuillage de cette plante suffit aux chèvres; que les abeilles la pâturent, et qu'on en faisait des claies, ce qui appartient évidemment à l'arbousier, ou arbre à fraises, *Arbutus unedo* de Linné, plante vulgaire d'Italie et de la France méridionale, toujours verte, à beau feuillage et à fruit semblable à une fraise, que les enfans mangent sans danger, ainsi que certains animaux, sur-tout les perdrix rouges, mais qui n'est pas agréable ni merveilleux pour l'estomac. On en peut voir la figure chez Dodonée, pag. 804, sous le nom d'*Arbutus*.

ARUNDO. VIRG.

HIC VIRIDIS TENERA PRÆTEXIT ARUNDINE RIPAS
MINCIUS.............................

EGLOG. VII, 12.

CÆDITUR.... ET RIPIS FLUVIALIS ARUNDO.

GEORG. II, 414.

..........HÆRET LATERI LETHALIS ARUNDO.

ÆN. 73.

NAMQUE VOLANS LIQUIDIS IN NUBIBUS ARSIT ARUNDO.

ÆN. 528.

.... CRINES UMBROSA TEGEBAT ARUNDO.

ÆN. VIII, 34.

En voilà assez pour prouver que l'ARUNDO de Virgile aime les rivages; qu'on s'en servait pour des flèches ou pour en monter; qu'il a un feuillage propre à couvrir les cheveux; que le *Mincius* ou *Menzo* en fournit beaucoup en Italie; ce qui ne paraît appartenir principalement qu'à deux sortes de roseaux, à l'*Arundo phragmites* ou roseau ordinaire, ou à l'*Arundo donax* de Linné, ou canne de Provence, qu'on ne trouve qu'au

bord des eaux; roseaux propres, l'un et l'autre, aux flèches et assez feuilleux pour couvrir les cheveux; plante dont presque tous les botanistes ont donné d'assez bonnes figures, tels que Matthiole, Dodonée, J. Bauhin, Duhamel, sous les noms d'*Arundo* et de *Donax*.

AVENA. Virg.

Grandia sæpe quibus mandavimus hordea sulcis,
Infelix lolium, et steriles dominantur avenæ.
Eglog. V, 36.

Lappæque, tribulique, interque nitentia culta,
Infelix lolium, et steriles dominantur avenæ.
Georg. I, 153.

D'où l'on voit que l'ivraie, le glouteron et l'avoine stérile naissent au milieu des plus belles moissons, des plus belles orges.

L'abbé Delille dit:

Et Cérès, à côté de ses plus riches dons,
Voit triompher l'ivraie et régner les chardons.

Quoiqu'à la rigueur il ne soit pas question ici des chardons, mais de savoir ce que c'est que cette avoine stérile qu'on peut prendre également, au premier coup d'œil, pour les *Bromus arvensis*, *sterilis* et *tectorum*, qui ressemblent à des avoines, mais qu'il est plus vraisemblable de rapporter à une véritable avoine, qui est l'*Avena fatua* Lin., qu'on appelle folle avoine, dont les bâles ou épillets sont presque toujours vides, et qui d'ailleurs croît parmi les orges et les blés, au lieu que les *bromus* croissent un peu par-tout, dans les champs non cultivés.

B.

BACCAR. VIRG.

> .... BACCARE FRONTEM
> CINGITE, NE VATI NOCEAT MALA LINGUA FUTURO.
> EGLOG. VII, 27.
>
> ERRANTES HEDERAS PASSIM CUM BACCARE TELLUS,
> MIXTAQUE RIDENTI COLOCASIA FUNDET ACANTHO.
> EGLOG. IV, 19.

On voit, par ces passages, tirés des Églogues, que le BACCAR de Virgile est une plante dont on couronnait sur-tout les poëtes; qu'on lui attribuait plusieurs vertus, sur-tout celle d'écarter les maléfices; qu'elle était rare et intéressante, puisqu'il la fait naître dans les beaux jours de l'âge d'or, et qu'il l'annonce parmi les lierres, qui sont si communs, disant que la terre versera ses dons avec profusion, les colocases mêlées avec la belle acanthe ou acanthe riante.

Pour savoir ce que c'est que ce BACCAR, on est obligé d'avoir recours à Pline, qui, livre XXI, chapitre VI, nous dit que c'est la même plante que celle que les Grecs nommaient *Azaron*, parce qu'elle ne servait point aux couronnes, et qu'on la qualifiait de *Nard rustique* (1), à cause de l'odeur agréable de sa racine, qui approche de celle du nard indien, ce qui s'accorde assez avec les traits d'une plante qui n'est pas très-commune, dont la racine, ainsi

(1) Du temps de Pline, cette qualification de *nard* était donnée à plusieurs plantes dont l'odeur se rapproche de celle du nard indien. Ainsi il y avait le nard celtique, qui est le *Valeriana celtica* de Linné; le nard rustique, qui est l'*Azarum*, le nard de France, ou *Nardus gallica*, que les auteurs latins, postérieurs à Pline, ont nommé *Lavandula*, d'autres *Spica nardus*. (*Lavandula spica* ou *Lavandula stœchas* Lin).

que toute la plante, qui est très-basse, a, en effet, une odeur très-agréable de nard, laquelle est beaucoup plus sensible la nuit; plante qu'on connaît en France sous le nom vulgaire de *Cabaret* (nom qui paraît dérivé de BACAR) ou d'*oreille-d'homme,* à cause de la forme de ses feuilles arrondies et échancrées en manière d'oreille d'homme, et qui est l'*Asarum europœum* des botanistes; plante basse, à feuilles arrondies, dont on voit une très-bonne figure chez Dodonée, page 358, sous le nom d'*Azarum.* Il y a lieu d'être surpris que Sprengel ait pris cette plante pour le nard celtique (*Valeriana celtica* Lin.), et que l'auteur de la *Flore de Virgile* ait méconnu une plante si connue, si bien indiquée par les auteurs anciens et modernes, et l'ait prise pour la digitale, et confondue avec le *Baccharis* de Dioscoride, dont il fait le féminin de BACCAR qui n'a rien de commun avec le *baccharis* de l'auteur grec, qui est à feuilles moyennes entre celles du *verbascum* et de la violette, à tige d'une coudée de haut, à fleurs blanchâtres et presque sans odeur, c'est-à-dire la Toute-bonne, *Salvia sclarea* Lin., dont le nom grec paraît à Lobel le même que *Cancharis*, pour dire Toute-bonne, opinion soutenable.

BUXUS ET BUXUM.

NEC TILIÆ LEVES, NEC TORNO RASILE BUXUM,
NEC FORMAM ACCIPIUNT, FERROQUE CAVANTUR ACUTO.
GEORG. II, 449.

ET JUVAT UNDANTEM BUXO SPECTARE CYTHORUM.
GEORG. II, 437.

TYMPANA VOS BUXUSQUE VOCANT BERECYNTHIA MATRIS.
ÆN. IX, 619.

........................STUPET INSCIA JUXTA
IMPUBESQUE MANUS, MIRATA VOLUBILE BUXUM.
ÆN. VII, 381.

En voilà assez pour prouver qu'on travaillait anciennement le buis, au tour; qu'on en faisait des flûtes, qui étaient sur-tout les flûtes phrygiennes; qu'on contemplait avec plaisir les monts Cythores garnis de buis; que la jeunesse encore tendre voyait avec surprise la mobilité du buis au tour, que l'on creusait avec le fer; ce qui ne paraît appartenir qu'au *Buxus sempervirens*, de Linné, dont on connaît quelques variétés, sur-tout celle du buis de Mahon, qui les surpasse toutes par son beau vert : c'est le *Pyxos* des Grecs.

C.

Caltha.

Mollia luteola pingit vaccinia caltha.

Eglog. II, 50.

On ne répétera point ici ce qu'on a dit dans l'Introduction, pag. xvii, où l'on croit avoir prouvé que le Caltha de Virgile, qui paraît dérivé de *Kalathos* des Grecs, qui signifie *corbeille*, à cause de la forme de sa fleur creuse, est le souci des marais ou *Caltha palustris* de Linné, nom conservé des Latins; mais on ne peut se dispenser de faire observer ici l'erreur dans laquelle sont tombés Sprengel et l'auteur de la *Flore de Virgile:* l'un, Sprengel, d'avoir pris le caltha des Latins pour le souci ordinaire, le *Calendula officinalis* Lin., plante qui fleurit en août et septembre, tandis que le *Caltha palustris* fleurit au printemps; l'autre, l'auteur de la *Flore*, d'avoir grécisé le mot caltha, écrit même en lettres grecques, tandis que les Grecs, bien autrement heureux

dans la dénomination des plantes, donnaient au CALTHA des Latins le nom de *Eleiochrysos*, mot plein d'expression, comme pour dire : *or des marais*, qui peint en effet cette plante comme si on la voyait. Toutes ces assertions et commentaires, et conséquences *ad hoc*, sont également choquans. Il semble que M. Sprengel n'ignore pas que le souci ordinaire, nom qui est l'abrégé de *sol sequitur*, était l'*Eliotropios* de Théopraste, et que l'auteur de la *Flore* paraît avoir assez de connaissances pour ignorer le nom grec du CALTHA.

CARBASUS.

..............................ET AURÆ
VELA VOCANT, TUMIDOQUE INFLATUR CARBASUS AUSTRO.
ÆN. III, 356.

.................VOCAT JAM CARBASUS AURAS.
ÆN. IV, 417.

On voit ici qu'il n'est question poétiquement que des voiles faites avec le CARBASUS; nom emprunté de la langue espagnole ou de *Carbaso* des Espagnols, qui sert encore à désigner une sorte de lin plus fin que le lin ordinaire, et qui servait à la fabrique de ces superbes toiles qu'on teignait en bleu de ciel, pour imiter le firmament, ou en rose, qu'on nommait CARBASUS (du nom de la plante latinisé), dont César fit couvrir un jour le *forum* à Rome, et toute la voie qui conduisait de son palais au Capitole, genre de luxe inconnu des modernes. Cette espèce de lin qu'on trouve aux environs de Tarragone en Espagne paraît être une variété du *Linum usitatissimum* de Linné.

CARDUUS. VIRG.

PRO MOLLI VIOLA, PRO PURPUREO NARCISSO,
CARDUUS ET SPINIS SURGIT PALIURUS ACUTIS.
EGLOG. V, 38.

ESSET RUBIGO, SEGNISQUE HORRERET IN ARVIS
CARDUUS.................................
GEORG. I, 151.

Ce qui a été traduit par un interprète trop poëte,

La ronce naît en foule, et les épis périssent.

Le vers y était de même en disant:

Le chardon naît en foule, et les épis périssent.

Il est vraisemblable que ce chardon de Virgile est celui qui vient parmi les blés, les avoines et dans les vignes; vrai chardon, quoique Linné en ait fait une espèce de *Serratula;* mais Lamark l'a remis à son ancienne place et l'a nommé *Carduus arvensis.* C'est celui sans doute qu'on appelle *Chardon hémorrhoïdal,* à cause des tubérosités auxquelles la tige est sujette. Fabius Columna, dans son *Ecphrasis*, pag. 45, en a donné la figure, sous le nom de *Ceanothus Theoprasti.* Ce chardon a environ un pied de haut, des feuilles en forme de lance, épineuses à leurs bords, mais dont les épines ne sont pas fortes, des feuilles d'un vert foncé dessus, cotonneuses et blanchâtres dessous, avec une racine rampante, qui n'est ni à nœuds, ni arondinacée : cette plante a des fleurs blanches ou rosées et des têtes semblables à celles de la jacée. Elle est très-commune en France et en Italie. On ne lui connaît aucune vertu.

CARECTUM ET CAREX.

........................TU POST CARECTA LATEBAS.
EGLOG. III, 20.

FRONDIBUS HIRSUTIS ET CARICE PASTUS ACUTA.
GEORG. III, 231.

Ces deux passages supposent une plante assez haute pour

s'y cacher, et une pâture pour les bêtes à cornes, dont le poëte fait nourrir principalement le taureau vaincu; ce qui convient à trois ou quatre espèces de laiche ou de *Carex* des botanistes, sur-tout au *carex riparia*, au *Carex pseudocyperus* Lin., et même au *carex acuta*, que Martyn croit être le même que le *Carex acuta* de Linné, qui en a conservé le nom; plantes à feuilles triangulaires, à côtes épineuses ou à dents de scie, capables de couper la main lorsqu'on les prend sans précaution, et qui étant bien inondées multiplient extraordinairement. Ces plantes sont monoïques et les épis des fleurs mâles occupent toujours la partie supérieure.

CASIA. (*V*. l'art. *Casia* d'Italie dans l'Intr.).

ALBA NEQUE ASSYRIO FUCATUR LANA VENENO,
NEC CASIA LIQUIDI CORRUMPITUR USUS OLIVI,
GEORG. II, 465.

Il serait possible que la fleur du CASIA ordinaire ou genêt d'Espagne eût été employée pour parfumer l'huile d'olive; mais il est plus vraisemblable que les Romains, par un excès de luxe, aient eu recours à un aromate étranger, beaucoup plus cher et plus recherché, qui est le *Casia* des anciens Grecs, de Théophraste et de Dioscoride, petit arbrisseau à odeur de rose, que les Arabes, qui le tiraient de la côte orientale d'Afrique, vendaient très-cher aux Romains. Or, il est à présumer que ce CASIA étranger, qui était très-recherché à Rome du temps d'Auguste, et allait de pair avec le cinnamomum, pour l'arome et les vertus, est celui dont parle ici Virgile. Du reste, ce CASIA et le cinnamomum des anciens ne se trouvent plus que sur les côtes de l'Afrique orientale, ou du canal Mozambique, dont le *Casia mosillos* des anciens était réputé le meilleur suivant

Dioscoride; mais les habitans de ces bords, sans chefs et sans gouvernement, devenus antropophages, les ont rendus inaccessibles aux peuples d'Europe et autres. Il n'y a pas quarante ans, qu'un capitaine de vaisseau anglais, y voulant faire de l'eau, y a été mangé avec quelques Anglais. Et c'est la principale raison pourquoi le reste du monde est privé du *casia* et du *cinnamomum* des anciens, en supposant que ces deux plantes existent encore en Afrique, comme du temps de Pline.

CEDRUS.

Ipsæ Caucaseo steriles in vertice sylvæ,
Quas animosi Euri assidue franguntque feruntque,
Dant alios aliæ foetus, dant utile lignum
Navigiis pinos, domibus cedrosque cupressosque.
Georg. II, 440.

Disce et odoratam stabulis accendere cedrum.
Georg. III, 414.

Urit odoratam nocturna in lumina cedrum.
Æn. VII, 13.

Quin etiam veterum effigies ex ordine avorum
Antiqua e cedro, Italusque, paterque Sabinus.
Æn. VII, 177.

Il résulte de ces passages sur le Cedrus, que Virgile en distingue deux ou trois sortes : l'un, du mont Caucase, qu'il joint au cyprès, propre à la construction des maisons; un autre, qui avait servi anciennement à la formation des bustes ou simulacres des anciens rois sabins ou d'Italie; et un troisième, odorant, destiné aux fumigations, pour écarter les reptiles, purifier les étables, et qu'on employait sur-tout à la lumière de quelque flambeau : ce qui, pour le premier, ne paraît appartenir qu'au grand cèdre, *Cedrelate* de Pline (*Pinus cedrus* Lin.), cèdre du Liban ou du mont Caucase, ou Taurus,

qui touche au Caucase, sur lequel Belon l'a observé en quantité et dont il donne la figure dans ses *Singularités de la nature*, pag. 165; qui est le même que celui qu'on connaît plus généralement sous le nom de *Cèdre du Liban* (*Pinus cedrus* de Linné), un des arbres les plus remarquables de la nature, incorruptible comme le cyprès, et très-propre, en effet, à la construction, à la charpente des bâtimens.

Ce premier passage de Virgile, rapproché de celui où il est question des figures antiques ou simulacres des rois d'Italie ou des anciens Sabins, porterait à croire que c'est avec le même bois, le grand cèdre, que ces statues des rois étaient faites : mais, vu cette longue suite de rois, l'éloignement et la difficulté de se procurer le cèdre du Liban, et la facilité qu'on avait, en Italie, de se procurer un bois semblable, c'est-à-dire, un bois très-lourd, rougeâtre, et incorruptible de même, l'on est tenté de croire que c'est celui du mélèze, ou *Larix* des Latins, espèce de cèdre, en effet, dont on ne trouve pas ce nom chez les anciens Latins, ni dans Virgile, mais dont l'usage est très-ancien en Italie, et dont on voit des troncs de deux ou trois pieds de diamètre, suivant Pline, sous le nom de *Larix*, et même beaucoup plus hauts que le cèdre du Liban; cèdre ou *larix*, que Vitruve dit qu'on emmenait à Rome en quantité sur le Pô, du côté de Trente et d'autres lieux, et très-capable de remplacer le cèdre du Liban, qu'on eût été obligé de faire venir de Syrie. Il est probable que ces statues de cèdre étaient faites avec le bois du mélèze (*Pinus larix* de Linné), qu'on était à portée de se procurer facilement en Italie, et dont le cèdre du Liban n'est, à la rigueur, qu'une espèce, d'après Tournefort ;

la couleur, la densité du bois, son incorruptibilité, la disposition des feuilles, des fleurs et des fruits, étant à-peu-près les mêmes.

Quant au cèdre odorant dont parle Virgile, propre aux parfums, aux fumigations, et qui donne une odeur forte lorsqu'on le brûle, on est à-peu-près certain que c'est un de deux autres cèdres, ou celui de Phénicie, qui est le vrai cèdre de Vitruve, auquel il donne des feuilles de cyprès (ce qui, par parenthèse, a fort embarrassé son commentateur, Claude Perrault); très-commun dans toute l'Europe méridionale, et très-odorant; espèce de genevrier connu des botanistes sous le nom de *Juniperus phœnicea* de Linné et de Lamark; commun en Italie et jusque dans la Provence, où il porte le nom de *Serbin*, dont la feuille n'est point aiguë, et approche de celle du cyprès, à grosses baies rousses, qui paraît être le même que le cèdre de Lycie, *Juniperus lycia*, suivant Lamark. Ce cèdre ou genevrier très-odorant, et très-propre aux fumigations, est encore différent de l'oxicèdre, *Juniperus oxicedrus* Lin., avec lequel on l'a confondu, parce qu'on en retire, par la distillation à feu nu, une huile empyreumatique, qu'on appelle *huile de cade*, propre encore au même usage; plante extraordinairement épineuse, commune en Provence et en Languedoc. D'où il suit que sous le nom de CEDRUS, Virgile a fait mention de trois arbres, du cèdre du Liban, du mélèze, et du cèdre de Lycie ou de Phénicie, qui est le *Juniperus major Dioscoridis*, de Clusius, figuré pag. 38 et 39, ou le *Cedrus olens* de Virgile.

CENTAUREUM. Virg.

Cecropiumque thymum, et grave olentia centaurea.
Georg. IV, 270.

Les centaurées sont encore mises au rang des plantes propres à ranimer les abeilles, ou à les guérir de leurs maladies; mais quelles sont ces centaurées (dont le nom vient du centaure Chiron blessé par une flèche d'Hercule, et guéri par une de ces plantes cueillie sur le mont Pélion)? La principale n'est pas très-facile à déterminer, puisque le nom de centaurée a été donné par l'antiquité à trois ou quatre sortes de plantes, dont les unes sont très-amères et sans odeur, telles que la grande gentiane, *Gentiana lutea,* et la petite centaurée, *Gentiana centaurium* Lin., *Chironia centaurea* Desfontaines, mais dont la principale, de même nom, est, selon Théophraste, la grande gentiane, *Gentiana lutea,* qu'il place à côté de l'absinthe, à raison de son amertume; et selon Dioscoride, une espèce de centaurée, *Centaurea centaurium* de Linné.

Mais il est plus vraisemblable, et presque probable que Virgile, sous le nom de *Centeaurea grave olentia,* n'a voulu parler ni de la grande gentiane, ni de la grande centaurée de Dioscoride, plantes qui n'ont point d'odeur; mais qu'il y a lieu de croire qu'il a compris sous ce nom des espèces d'*inula*, telles que l'aunée, *inula helenium*, et l'*inula odora,* ou *fœtida*, plantes odorantes, mais d'odeur comme balsamique, sur-tout l'aunée, dont la racine sèche a une odeur douce et très-agréable, qui approche de celle de l'iris de Florence. On l'emploie en poudre avec du miel et du vin.

Du reste, un lecteur de Virgile est à plaindre sur le mot *centaurea,* dont il ne reçoit des traducteurs ou commentateurs de Virgile d'autre explication sur ce mot, ou

d'autre synonyme que celui de *fel terræ*, tiré de la traduction de Théophraste par Gaza, qui jure avec les centaurées du poëte latin.

CERASUS. Virg.

Pullulat ab radice aliis densissima sylva
Ut cerasis, ulmisque........................
Georg. II, 17.

Le seul endroit de Virgile où il soit question du Cerasus, est celui-ci, où l'on trouve qu'il pullule du pied comme l'orme. Il n'est pas à craindre de trouver chez Virgile, bien antérieur à Pline et à Athénée, l'histoire fabriquée par ces derniers, et répétée par Ammien Marcellin et d'autres, au sujet du cerasus qu'on dit être étranger à l'Italie, où il fut apporté, ont-ils dit, pour la première fois par Lucullus, du royaume de Pont, après la défaite de Mithridate et de Tigrane; et que cet arbre tire son nom de Cérasonte, ville de ce royaume, où le cerisier croît naturellement, tandis que Virgile, contemporain de Lucullus, parle du cerisier comme d'un arbre très-commun en Italie, et qu'on sait être encore indigène à la France et à l'Allemagne.

Ce rapport de Pline est d'autant plus singulier, que les anciens, Théophraste sur-tout, avaient parlé du *Cerasos* avant peut-être même que Cérasonte existât, et dont ce nom est dérivé, non d'une ville (ce qui serait presque absurde qu'une ville donnât son nom à un arbre), mais de quelque partie de l'arbre, soit du fruit, soit de la feuille en forme de corne, *Ceras* des Grecs : et cela est si vraisemblable que le *Cerasos* de Théophraste, qui n'est point le *Cerasus* des Latins, mais l'alisier, *Cratægus torminalis* de Linné, tire son nom de la forme de la feuille de cet arbre, dont la base offre l'apparence de deux cornes

droites, transversales. On ne doit point oublier que les Grecs savaient nommer les plantes.

Du reste, il est possible que Lucullus eût apporté à Rome quelque variété de cérisier, cultivé de tous temps aux environs de Cérasonte, comme la grosse griote, la cerise de Montmorenci ou autre.

CERINTHA. Virg.

TRITA MELISPHYLLA, ET CERINTHÆ IGNOBILE GRAMEN.
GEORG. IV, 63.

On n'a pas des notions aussi claires sur le CERINTHA de Virgile, comme pour dire fleur à cire ou à gâteau de miel, sans doute à cause de quelque odeur ou qualité particulière qu'on lui reconnaît. Ruelle, embarrassé de deviner ce que c'est que ce CERINTHA que Virgile regarde comme une manière de graminée ignoble ou de peu d'apparence, dit, au hasard, que c'est la pâquerette (*Bellis perennis* de Linné) ou petite marguerite; mais on aurait beau écraser cette plante, même avec sa fleur, on n'obtiendrait jamais une odeur de cire ou de miel propre à attirer les abeilles. En rapprochant le CERINTHA de Virgile, du *Cerinthos* des Grecs, de Théophraste sur-tout, qui donne cette plante comme très-propre à la confection de la cire et du miel, on trouve, et c'est vraisemblable, que c'est la même que celle dont parle Virgile, c'est-à-dire une plante à tige grêle, ainsi que les feuilles à petites fleurs jaunes, très-nombreuses, qui, dans le temps de la floraison, en août sur-tout, a tellement l'odeur de la cire, la couleur même, par ses fleurs, et de la cire et du miel, qu'on serait tenté de croire que c'est avec les seules étamines de la fleur, sur laquelle les abeilles se roulent et pâturent continuellement, que toute la cire et le miel en sont composés; tant cette fleur en a l'odeur.

Cette plante est très-commune dans les champs, fleurit presque tout l'été, et porte le nom de *Caille-lait jaune;* c'est le *Galium verum* des botanistes modernes, le *Gallium luteum* de G. Bauhin, dont Dodonée donne la figure, p. 355, sous le nom de *gallium.* Cette plante est d'usage en médecine, d'un excellent effet dans les maladies nerveuses, en décoction ou en infusion, ou son eau distillée. (*V.* la figure, pl. 2.)

Pline, sans trop s'embarrasser de ce qu'avait dit Théophraste, et de l'*ignobile gramen* de Virgile, donne la description d'une plante, sous le même nom de CERINTHA à feuilles blanches, courbes, longues d'une coudée, et dont la tête concave contient un suc mielleux; ce qui est fort éloigné d'une plante qu'on traite d'*ignobile gramen.* Il est bien vrai que le *Cerinthe* de Pline, qui est notre *mélinet*, *Cerinthe major* ou *minor* de Linné, contient une liqueur mielleuse dans la fleur; mais on voit évidemment qu'une grande plante, à grandes feuilles, qui n'a pas d'odeur, qui n'a que quelques fleurs rares, ne mérite pas le titre d'*ignobile gramen*, n'est guère propre à remplir l'objet de Virgile, qui est d'attirer, par son odeur, un essaim; au lieu que la caille-lait jaune y est très-propre, et de plus, très-souvent encore, employé pour cet effet. Le *Cerinthe* de Pline, qu'on appelle le *mélinet,* est une plante rare, d'un grand volume et plus embarrassante, dans ce cas, qu'utile, si toutefois elle a jamais été employée : voyez-en la figure, chez Clusius, partie IIe., 167 et 168.

COLOCASIUM.

ERRANTES HEDERAS PASSIM CUM BACCARE TELLUS,
MIXTAQUE RIDENTI COLOCASIA FUNDET ACANTHO.

EGLOG. IV, 19.

Virgile, dans la peinture de l'âge d'or qu'il annonce, dit, comme on voit, que la terre fera naître en abondance le lierre avec le cabaret ou nard rustique et les colocases avec l'Acanthe riante : acanthe qui ne peut s'interpréter que pour l'acacia d'Égypte, très-agréable à voir, sur-tout lorsqu'il porte ses boutons à fleurs dorées ou safranées, et qu'il mêle avec la colocase, plante précieuse pour le pays ; et racine qui sert d'aliment, que quelques auteurs ont confondue avec la fève d'Égypte, qui est le *Nymphaea nelumbo* Lin. ; au lieu que la colocase est une espèce d'*arum*, dont Prosper Alpin a donné une excellente figure dans ses *Plantes d'Égypte*, sous le nom de *Colocasia*. C'est une plante aquatique à feuilles ovales, à racine tubéreuse très-bonne à manger.

CORNUS. *Cornum.*

At myrtus validis hastilibus, et bona bello
Cornus.................................
Georg. II, 447.

..................Volat........cornus
............stomachoque infixa sub altum.
Æn. IX, 698.

.......Et prunis lapidosa rubescere corna.
Georg. II, 64.

Ces passages prouvent que Virgile ne parle que du cornouiller mâle, dont le fruit rouge a un noyau dur comme une pierre, et qu'il était propre à la guerre ; qu'on en faisait des traits qu'on lançait. Théophraste, qui connaissait les plantes, a très-bien vu que le cornouiller femelle ou le sanguin, quoique bien différent pour le port et la forme, était une espèce du genre *craneia*, qu'il nomme *thely* ou femelle ; ce qui a été constaté et conservé. C'est encore lui qui nous a appris que les Spartiates

se servaient de lances ou javelots de cornouiller mâle de toute sa hauteur, et qui en était la mesure. C'est un fort arbrisseau assez rameux, dont la principale tige a jusqu'à trois pouces de diamètre sur environ dix pieds de hauteur, et d'un bois très-dur. Dodonée et autres en ont donné la figure sous le nom de *Cornus*.

CORYLUS. Virg.

Hic inter densas corylos................

Eglog. I, 14.

Hic corylis mixtas inter consedimus ulmos.

Eglog. V, 3.

Neve inter vites corylum sere.............

Georg. II, 299.

Tout le monde connaît le coudrier ou Corylus de Virgile; mais tout le monde ne sait pas que sa proximité peut nuire à la vigne, sans doute par son ombre, et la facilité qu'ont les racines de s'étendre; que c'est la plante qui fleurit la première, même avant le printemps, et que Théophraste, sous le nom d'*Eracleotice carya*, a fait la description de ses chatons de fleurs qui, paraissant avant ses feuilles, peut servir de modèle. Cet arbrisseau se multiplie par ses baguettes.

CUCUMIS.

................Tortusque per herbam
Cresceret in ventrem cucumis..........

Georg. IV, 121.

Dans les regrets que Virgile exprime de ne pouvoir s'occuper du jardinage, par les circonstances où il se trouve éloigné des lieux favorables pour cela, *verum hæc ipse equidem, spatiis exclusus iniquis, prætereo*, il dit qu'il aurait parlé de la chicorée, du persil, du con-

combre, qui se tord, auquel un auteur moderne, pour remplir son article, ajoute d'après le *copa*, un concombre bleu, et dérive le nom de *cucumis*, du celtique *cuce*, chose creuse, d'après M. de Theis, quoique un concombre soit plein; mais que Varron a mieux aimé le dériver de *curvone*, et comme si l'on disait *curvus mer*, d'où *cucumer*, *cucumis*.

CUPRESSUS ET CYPARISSUS. VIRG.

......................DANT UTILE LIGNUM
........DOMIBUS CEDRUMQUE CUPRESSOSQUE.
GEORG. II, 443.

PRÆTEREA GENUS HAUD UNUM, NEC FORTIBUS ULMIS,
......................NEC IDÆIS CYPARISSIS.
GEORG. II, 84.

Il paraît que si le mont Ida de Crète n'est pas le lieu natal du cyprès, c'est du moins celui qui en fournit le plus abondamment, et lorsque Virgile dit que son bois est propre à la charpente des maisons, il est en cela d'accord avec Théophraste, qui le regarde comme un bois incorruptible, susceptible d'un beau poli, et de très-longue durée, puisqu'il cite les portes du temple d'Éphèse qui en étaient faites, qui avaient duré quatre cents ans sans altération.

Virgile prétend encore, comme on voit, que l'orme et le cyprès ne sont pas seuls de leur genre, qu'ils ont des espèces que les modernes appellent des variétés, parce qu'elles ont le même caractère essentiel dans la fructification. Cependant, il y a une grande différence de forme entre un cyprès mâle qui monte en forme d'aiguille, ou le *Cupressus fastigiata*, et le cyprès à branches écartées ou femelle, ainsi qu'entre l'orme des montagnes et l'orme des plaines, non-seulement pour la forme,

mais pour la qualité du bois, *Cyparissos* et *Cyparithos* des Grecs, d'où se forment *Cupressus* ou *Cypressus* des Latins, et dont l'étymologie est assez obscure, les uns dérivant ce mot de *Cypros* ou *Chypre*, son pays natal, d'autres d'*apo tou cyam parisos tous acremonas*, comme pour dire qui produit chose semblable à une longue baguette ou sion. En effet, le cyprès mâle ne ressemble point à un arbre, mais à un fuseau ou gros sion sans branches. C'est toujours le *Cupressus sempervirens* Lin.

CYTISUS. Virg.

Sic cytiso pastæ distentent ubera vaccæ.
Eglog. IX, 31.

Nec cytiso saturantur apes, nec fronde capellæ.
Eglog. X, 30.

Carmina nulla canam, non, me pascente, capellæ
Florentem cytisum, et salices carpetis amaras.
Eglog. I, 78.

Florentem cytisum sequitur lasciva capella.
Eglog. II, 64.

At cui lactis amor, cytisum, lotosque frequentes
Ipse manu, salsasque ferat præsepibus herbas.
Georg. III, 394-395.

On voit, par ces passages, le cas que les anciens, Virgile sur-tout, faisaient de ce charmant arbrisseau, qu'on nomme Cytise, propre à augmenter le lait des vaches, des chèvres; qui fournit une pâture délicieuse aux bestiaux, aux abeilles, et dont l'usage, même en décoction, était conseillé anciennement aux nourrices, tant on le croyait propre à fournir de bon lait.

On a été long-temps sans savoir ce que c'est que ce cytise dont les anciens recommandaient si fort l'usage. Ce qui augmentait la difficulté, c'est que ces anciens ont

fait mention de deux CYTISES, sous le nom de *Cytisos*, dont l'un, indiqué par Théophraste, a le bois noir et dur, et paraît être l'ébénier de Crète (*Ebenus cretica* Lin.); l'autre, décrit par Dioscoride, a le bois blanchâtre, ainsi que la feuille, qui est en trèfle, obovale avec une pointe, la fleur jaune; plante qu'on trouve en Grèce et en Italie, mais sur laquelle on n'avait encore que des notions imparfaites sur son vrai caractère botanique, avant Maranta, botaniste distingué. Il se trouve que c'est un arbrisseau assez fort, à feuilles ternées, à fleurs jaunes, comme on l'a dit, et à fruit légumineux, mais dont la gousse est recourbée en faucille, comme toutes les luzernes; ce qui le met dans le genre *Medicago* de Lin., dans lequel les botanistes du premier rang l'ont placé; et c'est la luzerne en arbre, ou *Medicago arborea* Lin., dont on a donné deux figures exactes, celle de Lobel, qui l'a mise sous le nom de *Cytisus Marantæ*, et celle de J. Bauhin, sous celui de *Cytisus*.

Cette vertu sur son usage de procurer beaucoup de lait n'a pas été contestée; mais comme l'occasion de procurer beaucoup de lait aux nourrices est moins fréquente que celle de le faire passer aux femmes, il arrive que la culture de cette plante est comme abandonnée dans les climats froids, où elle réussit mal.

Mais malgré tous ces traits ou témoignages sur les *Cytises* des anciens, il est bien douteux que le *Cytise* de Théophraste et le *Cytise* de Dioscoride soient le *Cytisus* de Virgile, plante commune en Italie, au lieu que le *Cytise* de Dioscoride est commun dans la Grèce, dont le nom paraît dérivé de *Cythera*, île de l'Archipel, aujourd'hui *Thermia*, où elle est fréquente, ainsi qu'à Rhodes, et rare en Italie; au lieu qu'il y a en Italie un vrai *Cytisus* de Lin.,

qui a la fleur jaune, les feuilles en trèfle, la gousse légumineuse; qui est broutée avidement par les bestiaux et les abeilles, qui est le *Cytisus sessilis* de Lin., et très-vraisemblablement le CYTISUS dont Virgile a fait mention, dont les fleurs blanches ont une odeur douce et agréable, sur lesquelles, suivant Lobel, elles se jettent avec avidité, et dont il a donné la figure dans ses *Adversarie*, sous le nom de *Cytisus altera minor et vulgarior*, p. 388, en faisant observer que les feuilles sont en trèfle; ce que le dessinateur a négligé de rendre; plante qu'on cultive et qu'on appelle le *Trifolium* des jardiniers, nom qui semble un reproche fait aux botanistes de n'avoir pas pris garde que la feuille est en effet en trèfle.

D.

DICTAMNUS. VIRG.

HIC VENUS, INDIGNO NATI CONCUSSA DOLORE,
DICTAMNUM GENITRIX CRETÆA CARPIT AB IDA,
PUBERIBUS CAULEM FOLIIS, ET FLORE COMANTEM
PURPUREO : NON ILLA FERIS INCOGNITA CAPRIS
GRAMINA, CUM TERGO VOLUCRES HÆSERE SAGITTÆ.
ÆN. XII, 411.

D'où l'on voit que lorsque Énée fut blessé, Vénus sa mère, émue par la douleur qu'il éprouvait, outre l'ambrosie et la panacée qu'elle employa, cueillit au mont Ida de Crète, une tige de ce fameux dictame, comme le plus efficace vulnéraire connu; plante qui a des feuilles cotonneuses, et des fleurs pupurines en manière de chevelure ou de boucles de cheveux; ce qui s'accorde avec

ce que disent Théophraste et Dioscoride sur cette plante, au sujet de laquelle on voit que Virgile conserve la tradition reçue que les chèvres sauvages, lorsqu'elles sont blessées, appliquent la partie malade sur cette plante. Cette tradition se trouve chez tous les anciens et pourrait avoir même quelque fondement. Cette plante est très-connue aujourd'hui; c'est une espèce d'origan de Lin., *Origanum dictamnus* de Lin., qui ne vient naturellement, en effet, que dans l'île de Candie; à feuilles arrondies, épaisses, cotonneuses, de saveur piquante; à fleurs purpurines, en épis penchées, et à laquelle on attribue une vertu vulnéraire, et la propriété même, suivant les anciens, de détacher un fer de flèche, étant appliquée, et broutée par les animaux blessés; plante dont Lobel, *Icon.*, tab. 502, et Dodonée, p. 281, ont donné des figures exactes, sous le nom de *Dictamnum*.

E.

EBENUM. VIRG.

..............................SOLA INDIA NIGRUM
FERT EBENUM..............................
GEORG. II, 116.

Virgile était fondé, en disant que l'Inde orientale seule produit la véritable ébène; on sait bien qu'on trouve en Éthiopie, sur la côte de Guinée et dans le Brésil, des palmiers épineux, sur-tout l'*Elaïs guineensis*, dont le bois est noir et très-dur; mais ce n'est point là la véritable ébène. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'il existe dans

l'Inde un arbre, qu'on cultive aujourd'hui à l'Ile-de-France, dont le cœur est noir et dur, et qui constitue une véritable ébène, qui est le *Diospyros ebenum* de Lin., à feuilles épaisses, rudes, un peu arrondies; mais indépendamment de cette ébène bien constatée, si l'on s'en rapporte à Loureiro, botaniste espagnol, qui a long-temps vécu à la Cochinchine, on trouve dans les vastes forêts de cette contrée un arbre très-haut, qui n'est pas, selon lui, un *Diospyros* de Lin., dont le cœur est entièrement noir, quoique l'aubier soit blanc, susceptible du plus beau poli, dont il a fait un genre particulier dans la dioécie triandrie de Lin., et qu'il nomme *Ebenoxylum verum*, mais qui paraît être le même que le *Diospyros ebenum* de Linné, ou une variété, étant polygame dioïque et ne différant du *Diospyros* de Lin. que par le nombre des étamines, qui est de trois au lieu de huit; ce qui ne forme pas un caractère assez distinctif: mais ce qui en formerait un, c'est que le fruit qui en résulte est une baie à trois loges dans l'*ebenoxylum*, au lieu que dans le *diospyros* c'est une baie à huit loges. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de plus clair à ce sujet, c'est que Théophraste, qui ne se trompait pas, admet deux espèces, l'une très-belle, tirée du cœur de l'arbre à aubier blanc, et une autre bien moins belle, qu'on sait être l'*Ebenus cretica* de Lin., ou Ebénier de Crète.

EBULUS. Virg.

Pan deus Arcadiæ venit, quem vidimus ipsi
Sanguineis ebuli baccis, minioque rubentem.
Eglog. X, 26.

Il est certain que Bacchus, barbouillé du suc de baies d'ièble et de minium, ne pouvait guère être plus rouge

que le représente Virgile. On croit même aujourd'hui que les marchands de vin se servent du suc des baies d'ièble pour rougir leurs vins : c'est la *chamaiacte* des Grecs, comme pour dire petit sureau, *Sambucus ebulus* Lin.

F.

FABA. VIRG.

VERE FABIS SATIO............................

GEORG. I, 215.

Au sujet de la fève que Virgile dit qu'on sème au printemps, il se présente deux questions à résoudre et de quelque intérêt; savoir, si l'ancienne fève des Grecs ou *Cyamos* et celle des Romains étaient la même que celle qu'on cultive aujourd'hui, et de quel pays celle-ci est originaire : d'abord, sur la première, qui n'est point indifférente, puisque la fève d'Egypte, la fève grecque, servaient de type pour la grosseur, mesure et poids des substances employées en médecine. D'abord la fève d'Égypte, la plus ancienne, fruit du *Nymphæa nelumbo*, est presque rigoureusement sphérique, de la grosseur d'un gros pois, et pèse vingt et un grains; elle servait de type pour la dose ou poids de la thériaque d'Andromaque. La fève grecque, indiquée par Dioscoride, et qui est le fruit du micocoulier, ou *Celtis australis* de Linné, est encore arrondie ou sphérique, de la grosseur d'un gros pois ou petite cerise, et à laquelle on renvoyait souvent pour servir de type à la mesure des fruits, et à laquelle on comparait la fève ordinaire ou d'usage alors :

d'où il suit que la fève de l'antiquité ne ressemblait, ni pour la forme, ni pour le poids, à la fève aplatie et longue dont on fait usage aujourd'hui. Cette question, très-long-temps agitée par Cordus, Dodonée, Bauhin et autres, est devenue presque insoluble, toutes nos fèves n'étant ni globuleuses, ni de la grosseur des gros pois ou du fruit du micocoulier ; et il n'y a que le *Vicia pisiformis* de Jacquin et de Gaertner qui en ont donné la figure, et qu'on trouve en Autriche et en Grèce, dont le caractère, la forme et la nature se rapprochent le plus de la fève grecque et de la fève d'Égypte, et il est vraisemblable que c'est celle qu'Horace nomme si plaisamment la cousine de Pythagore.

Quant au lieu de sa naissance, la question n'ayant pour objet que la grande fève ou *faba major* dont on fait usage aujourd'hui, et qu'on croit originaire de Perse, elle tombe d'elle-même, et n'est pas susceptible d'être agitée; et il est possible que la *Faba* de Virgile soit la même que celle de Columelle, fort sujette aux charançons, ainsi que celle des Grecs.

FAGUS. Virg.

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi.
Egloc. I, 1

Tantum inter densas, umbrosa cacumina, fagos.
Egloc. II, 3.

Cæditur et tilia ante jugo levis, altaque fagus.
Georg. I, 173.

Castaneæ fagus, ornusque incanuit albo
Flore pyri............................
Georg. II, 71.

Immo hæc, in viridi nuper quæ cortice fagi
Carmina descripsi.......................
Egloc. V, 13.

............................Pocula ponam
Fagina, cælatum divini opus Alcimedontis.
Eclog. III, 36.

On voit, par tous ces passages, combien Virgile se plaisait à parler du Fagus, arbre très-haut qui lui prêtait une belle ombre, sur l'écorce de laquelle on gravait des vers; dont on faisait des coupes, ouvrage du divin Alcimédon; sur lesquelles il gravait des lierres, et qu'on greffait sur le châtaignier. En effet, le *Fagus*, qui est le hêtre, est un fort bel arbre, à écorce lisse, à bois blanc propre à faire des jougs comme le tilleul, à être taillé au ciseau.

C'est l'*Oxye* de Théophraste, si mal interprété ou traduit par Gaza, qui le rend par *scissima*, et le *Phegos* des Grecs par fagus; dernière faute qui a induit en erreur non-seulement Ruel sur Dioscoride, mais Mathiole, et en dernier lieu même l'auteur de la *Flore de Virgile*, qui ont tous interprété le *Phegos* des Grecs, qui est un chêne (*Quercus esculus* Lin.) par fagus, etc., ce dernier l'ayant mis pour synonyme de *Fagus sylvaticus* de Linné, et sur le compte de Dioscoride, qui n'a pas parlé du hêtre, tant les erreurs se multiplient!

FAR. Virg.

Aut ibi flava Ceres mutato sidere, farra.
Georg. I, 73.

............Hyberno lætissima pulvere farra
Lætus ager.................................
Georg. I, 101.

At si triticeam in messem robustaque farra
Exercebis humum, solisque instabis aristis.
Georg. I, 219.

Il paraît que ce n'est guère que du temps de Virgile

que date l'époque où les Romains commencèrent à cultiver le froment proprement dit, ou leur *triticum*, qu'ils distinguaient du FAR ou *semen*, qui est l'épeautre, *Triticum spelta* Lin., qui, suivant Pline, fut la première et principale nourriture des anciens Romains, et la plus solide; grain que Virgile, avec raison, nomme *robusta*, parce qu'en effet le grain est plus fort, plus dur que celui du froment, et la nourriture plus solide. C'est le *Zea* ou *Zeia* des Grecs.

C'est une chose curieuse à lire dans la *Flore de Virgile*, que ce que l'auteur ajoute à l'article du FAR de ce poëte : comme s'il se repentait d'avoir bien rencontré la vérité de la synonymie du FAR, il fallait finir l'article par deux erreurs, l'une sur l'*Olyra* des Grecs, qu'il prend pour une espèce de seigle, tandis que c'est une orge, l'*Hordeum zeocritum* Lin., et l'autre, qui est encore double, transmise par Sprengel, qui juge, dit-il, « que l'*Olyra* des Grecs est le *Triticum spelta* de Lin., et que leur *zea* est le *Zea maïs* de Linné, ou le blé de Turquie »; ce que l'auteur de la *Flore* appelle une *idée hardie et neuve :* il y a peu d'exemples d'erreur aussi pommée.

FASELUS. Virg.

Si vero viciamque seres, vilemque faselum.

Georg. I, 227.

Virgile en dit assez ici pour faire entendre que ce légume est le *Phaseolus nanus* Lin., que nous appelons, à son imitation, le flageolet, petit haricot qu'on cultive et que tout le monde connaît : eh bien! l'auteur de la *Flore de Virgile* le prend pour notre haricot, qui n'est point un légume vil, qui est le *Smilax hortensis* des tra-

ducteurs de Dioscoride, son *Smilax cepaia*, très-bien décrit, que l'auteur français est comme tenté de prendre pour une asperge, craignant presque toujours de rencontrer le vrai.

FERULA. Virg.

Florentes ferulas.................quassans.
Ecloc. X, 25.

On croit qu'il n'y a aucun doute à élever sur la Ferula cultivée en Italie, qui s'élève à dix ou douze pieds de haut, qui est le *Narthax* des Grecs, qui en distinguaient deux espèces, le *Narthex* et le *Narthecia*, c'est-à-dire, le *Ferula communis* et le *Ferulago* de Linné; cette dernière bien moins élevée que la première, et dont il est plus que probable que Virgile n'a pas voulu parler, non plus que du *Ferula orientalis*, etc., de Tournefort et de Linné, qui a l'aspect du *cachrys*, dont Juvénal assurément n'a pas voulu parler lorsqu'il a dit : *Et nos ergo manum* ferulæ *subduximus*. Une seule feuille de la grande férule, avec sa gaîne, suffit pour frapper, sans blesser, la main de l'écolier, par l'un ou l'autre bout.

FILIX. Virg.

Et filicem curvis invisam parcit aratris.
Georg. II, 189.

Et multa duram stipula filicumque maniplis
Sternere super humum.......................
Georg. III, 297.

On voit, dans ce dernier passage, que Virgile ne négligeant rien pour la conservation des bêtes à laine sur-tout, conseille, en homme instruit, de faire un lit

de fougère et de paille, sur-tout en hiver, pour les garantir des effets de la fraîcheur et de l'humidité d'une terre nue et dure; litière saine que tout le monde ne sait pas employer, et l'on voit que c'est la fougère ordinaire, que l'illustre Linné nomme *Ptaris aquilina*, épithète heureuse, comme pour dire fougère d'aigle, que justifie la coupe de la racine en biseau et obliquement, qui offre l'apparence de deux aigles réunis. C'est le *Pteris* des Grecs, conservé par Linné.

FOLIUM SERICUM. VIRG.

VELLERAQUE UT FOLIIS DEPECTANT TENUIA SERES.
GEORG. II, 121.

Virgile, en parlant des merveilles végétales de la nature, cite entre autres l'exemple des *Serres* ou habitans d'une contrée voisine de la Chine, ou de la Chine même où croît le mûrier blanc, et qui avaient l'art de débrouiller des feuilles de ce mûrier des fils minces de soie, que Pline, en répétant Virgile, fait tirer avec un peigne; ce que Virgile peut avoir cru, mais les notions, à l'époque de Virgile et de Pline, sur la manière d'extraire la soie du cocon du ver à soie, n'étaient pas assez sûres pour dire cette manière, et Virgile se contente d'annoncer ce qui est vrai, c'est que les Serres n'ont que la peine d'ôter les cocons de dessus les feuilles ou les branches du mûrier blanc, sur lequel les vers à soie les ont filés; peu de temps après la mort de Pline, qui arriva en 79 de l'ère chrétienne, et bien avant Justinien, qui naquit en 484, on cultivait le mûrier blanc et le ver à soie en France, puisque Constantin faisait usage d'étoffes de soie; Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, nous apprend qu'avant l'époque de la nais-

sance de Justinien, on cultivait déjà le ver à soie en Auvergne; et ce ne pouvait être qu'avec le mûrier blanc, puisqu'il est prouvé qu'on ne réussit pas à élever le ver à soie avec le mûrier noir, ou *Sycaminos* des Grecs, que Dioscoride nomme *Morea,* pour le distinguer du sycomore d'Égypte; car *sycomoros* et *sycaminos* sont synonymes, pour dire meilleur figuier, *cycon ameinon,* ou figuier mûrier, à cause de la ressemblance qu'il y a entre les feuilles du figuier ordinaire et celles du mûrier noir, dont le vrai et beau nom était *sycaminos*, celui de Théophraste.

FRAGUM. Virg.

Qui legitis flores, et humi nascentia fraga.
Eglog. III, 92.

C'est une chose digne de remarque, dit l'auteur de la *Flore de Virgile,* que les Grecs n'ont point connu le fraisier. Mais si l'on demandait à cet auteur qu'est-ce que le *Poarion* de Théophraste, liv. I, chap. XII, petite plante herbacée, qui s'enracine de ses feuilles et qui porte un fruit très-agréable à l'homme, plante qu'on trouve près d'Opontis, et à laquelle Pline donne le nom d'*Opuntia,* il serait possible d'y trouver le Fragum, ou *Fragaria* des Latins.

FRAXINUS. Virg.

Fraxinus in sylvis pulcherrima...........
Eglog. VII, 65.

...........Duræ coryli nascuntur et ingens
Fraxinus................................
Georg. II, 65.

Il paraît que Virgile n'a voulu parler que du frêne

ordinaire, *Fraxinus excelsa* ou *excelsior* Lin., grand arbre qui croît naturellement dans nos bois, et dont on faisait des poutres solides : *Ferro sonat icta bipenni* FRAXINUS, Æn. XI, 135, dit Virgile; c'est le *Melia* des Grecs. Mais on ne conçoit pas pourquoi l'auteur de la *Flore de Virgile* met en doute si c'est le frêne à fleur ou l'*Ornus* de Linné, et finit par dire que c'est le frêne de Montpellier; tandis qu'il était si simple et si naturel de croire que le *Fraxinus ingens* de Virgile est le plus grand frêne ordinaire; que ce n'est ni le *Fraxinus ornus* de Linné, ou frêne à fleur, ni le frêne de Montpellier, qui est le *Fraxinus rotundifolia* de J. Bauhin et de Lamark, celui qu'on appelle le frêne à manne. C'est se noyer, comme on dit, dans un verre d'eau, de les avoir confondus.

FRUMENTUM. Virg.

FRUMENTA IN VIRIDI STIPULA LACTENTIA TURGENT.
GEORG. I, 315.

NEC VESCAS SALICUM FRONDES, ULVAMQUE PALUSTREM
SED FRUMENTA MANU CARPES SATA.................
GEORG. III, 175.

..............PRESSO PINGUIS SUB VOMERE TERRA
OPTIMA FRUMENTIS..........................
GEORG. II, 203-205.

ALTERA (DENSA TERRA) FRUMENTIS QUONIAM FAVET....
GEORG. II, 228.

D'où l'on voit que Virgile, dans l'éducation des veaux qu'on destine à la charrue, conseille de ne pas les nourrir avec des feuilles de saule, ou d'ulva des marais, mais avec du blé de froment en herbe; que la terre la plus convenable au froment est une terre grasse ou dense, c'est-à-dire forte.

Le poëte avait dit très-poétiquement que lorsque Dodone refusa la nourriture aux hommes, que les glands et les arbouses commencèrent à manquer, on s'adonna à la culture du froment, *mox et frumenti labor additus*. Ce froment est le *Pyros* des Grecs, le *Triticum hybernum* de Linné.

FUCUS. Virg.

..................................Tenuia cera
Spiramenta linunt, fucoque et floribus oras
Explent..................................

Georg. IV, 38.

Virgile, en parlant des abeilles, leur fait faire une espèce de propolis avec de la cire, des fleurs et du Fucus pour boucher les fentes et ouvertures de leurs ruches. L'auteur de la *Flore de Virgile* donne pour synonyme à ce fucus le *Phycos* des Grecs, c'est-à-dire des débris de varecs ou plantes marines; ce qui pourrait convenir aux abeilles qui travaillent sur les bords des mers, à portée des fucus; mais comme tous ces fucus sont salés, et que le sel est ennemi des insectes terrestres ou non marins, il est plus vraisemblable que sous le nom de Fucus, Virgile a voulu parler des débris de plantes aquatiques des marais ou des rivières ordinaires, même les plus éloignées des mers.

G.

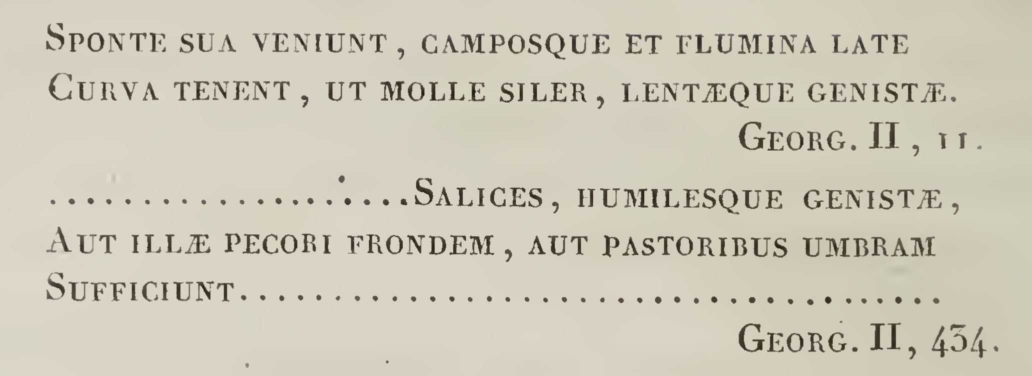
GALBANUM. VIRG.

DISCE ET ODORATAM STABULIS ACCENDERE CEDRUM,
GALBANEOQUE AGITARE GRAVES NIDORE CHELYDROS.
GEORG. III, 414.

HIC JAM GALBANEOS SUADEBO INCENDERE ODORES.
GEORG. IV, 264.

Il conseille de brûler le cèdre et le GALBANUM dans les étables pour les purifier et en écarter les animaux nuisibles, tels que les vipères, le *chelydrus*. Ce GALBANUM est un suc gommo-résineux, qui découle naturellement d'une plante ombellifère, qu'on trouve en Syrie et en Éthiopie, dont Hermann, Plukenet et Jacquin ont donné la figure : l'un, sous le titre de *ferula*, un autre sous celui d'*anisum*, etc.; mais que Jacquin, d'accord avec Linné, l'a donnée sous celui de *Bubon galbanum*. C'est en effet une espèce du genre *Bubon* de Linné, qui fournit un suc d'odeur très-forte et désagréable, sur-tout quand on le brûle, et qu'on appelle *Galbanum*, dont les anciens faisaient un fréquent usage, soit pour éloigner les reptiles, soit pour corriger l'air, et qui était propre à ranimer les abeilles engourdies, sur-tout brûlé avec le cèdre odorant, commun en Italie (voy. CÈDRE). C'est le *Kalbana* des Grecs, que les habitans de Syrie nommaient *Pachou*, suivant Théophraste, et *Metopion*, suivant Dioscoride.

GENISTA. Virg.



Sponte sua veniunt, camposque et flumina late
Curva tenent, ut molle siler, lentæque genistæ.

Georg. II, 11.

.... Salices, humilesque genistæ,
Aut illæ pecori frondem, aut pastoribus umbram
Sufficiunt.......................................

Georg. II, 434.

Virgile, en nommant les plantes qui croissent naturellement, et qui occupent les champs, soit les bords des eaux, signale le *silex*, les genêts, disant ailleurs que les saules et les genêts fournissent ou une pâture au bétail, ou de l'ombre aux bergers.

Comme il y a plusieurs genêts, on est réduit à chercher quel est vraisemblablement celui qui convient le mieux au signalement léger donné au genêt; et d'abord, par l'épithète d'*humilis*, il est naturel de croire que c'est une plante basse, et par celle de *lentæ* que c'est une plante flexible. Il semble que de tous les genêts connus, ou plantes qui portent ce nom dans la partie méridionale de l'Europe, il n'y en a pas qui convienne mieux à ce signalement, que le genêt à balais ordinaire, *Spartium scoparium* Lin., plante basse, flexible, très-commune par-tout, sur-tout en France, en Italie, qui croît dans les lieux sablonneux, dont Dodonée, pag. 761 de ses *Pemptades*, a donné une figure exacte; genre de plante que les Grecs ont donné sous le nom de *Spartion*, et dont Dioscoride n'a marqué qu'une espèce sous ce nom, liv. IV, chap. 158, qui est le *Spartium* Lin., ou *Genista* Lamark, *purgans* ou genêt purgatif, qu'on trouve aux environs de Montpellier, et dont J. Bauhin a donné la figure.

L'auteur de la *Flore de Virgile*, sans examen, nous donne le genêt d'Espagne, ou *Spartium junceum* Lin., pour le *Genista* de Virgile, sans considérer que le genêt d'Espagne est un arbre peu haut, à la vérité, mais qui ne peut s'accorder avec l'épithète *humilis*. D'ailleurs le genêt d'Espagne est la plante que le poëte a déjà désignée, selon nous, sous le nom de *Casia* (voy. CASIA, *Introd.*, pag. XVII et suivantes).

H.

HEDERA. VIRG.

PASTORES, HEDERA CRESCENTEM ORNATE POETAM.
EGLOG. VII, 25.

CANDIDIOR CYCNIS, HEDERA FORMOSIOR ALBA.
EGLOG. VII, 38.

........................SUPERADDITA VITIS,
DIFFUSOS HEDERA VESTIT PALLENTE CORYMBOS.
EGLOG. III, 38.

............ATQUE HANC SINE TEMPORA CIRCUM
INTER VICTRICES HEDERAM TIBI SERPERE LAUROS.
EGLOG. VIII, 12.

En voilà assez pour prouver que, du temps de Virgile, on couronnait les poëtes avec du lierre; qu'il ornait les ouvrages de sculpture, et que lorsque l'homme réunissait les vertus guerrières à l'art poétique, comme Pollion, Virgile lui propose de permettre qu'on le couronne de lierre et de laurier; que le poëte reconnaît un lierre blanc, c'est-à-dire à fleurs ou fruits blancs, et un autre à fleurs pâles; ce qui s'accorde un peu

4

avec Théophraste et Dioscoride, qui admettent un lierre à fruit blanc, et, indépendamment du fruit, des variétés à bois, à feuilles blanches ou à taches blanches. Quant au lierre non blanc dont parle Virgile, il paraît assez prouvé, par de savantes discussions à ce sujet, que c'est le lierre grimpant ordinaire, dont le fruit prend une couleur safranée, qui est mis en opposition avec le lierre blanc, tous nommés *Hedera helix* Lin., mais dont une des variétés est prise par Sprengel pour l'asarine, *Antirrhinum asarina* Lin., fondé sur ce que Lobel lui avait donné le nom d'*Hederula*, à raison de quelque ressemblance des feuilles arrondies, mais dont la fleur et fructification sont bien différentes de celles d'un lierre. D'où il suit qu'à travers toutes ces variétés de forme et sur-tout des couleurs, il y a la principale, grimpante, et en outre celle qui par vétusté se soutient droite, dont le fruit est très-blanc, et dont on admire, même encore aujourd'hui un pied au Jardin de Pise, qui ne fait que confirmer ce que Théophraste, Dioscoride et Virgile ont dit sur le lierre blanc, observé par Bélon dans le Levant, et sert à prouver combien Sprengel et l'auteur de la *Flore de Virgile* sont éloignés de la vérité.

HELLEBORUS. Virg.

Scillamque, helleborosque graves, nigrumque bitumen.
Georg. III, 451.

On sait qu'il est question, dans ce passage, de la gale attaquant les bêtes à laine, et pour le traitement desquelles Virgile conseille l'usage de la scille maritime, celui des forts hellébores. Des commentateurs de Virgile, écrivains du dix-septième siècle, ont rendu le mot

helleboros par *veratrum*, dont Virgile n'a jamais parlé, et ceux du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, sur-tout Linné, par *helleborus niger;* c'est-à-dire par ce qu'on appelle *Rose de Noël*, plante d'agrément qui n'a jamais été employée en médecine : de manière qu'un lecteur ne sait à quoi s'en tenir sur ces hellébores.

En se transportant au temps de Virgile, où l'on ne parlait point du *veratrum*, ni de la rose de Noël, mais d'hellébores usités en médecine, ainsi que dans l'art vétérinaire, il n'a pu être question que de l'hellébore fétide, ou à odeur forte, tel que l'*Helleborus fœtidus* Lin., ou hellébore-pied-de-griffon, plante assez commune et d'un fréquent usage dans l'art vétérinaire, sous le nom encore de *Consiligo*, qu'on employait sur-tout en séton dans les maladies des bestiaux, et en décoction extérieurement, ce qui était connu de Virgile; et certainement c'est l'espèce principale dont ce poëte veut parler, sous le nom d'*Helleborus gravis*. Quant à un autre, il est vraisemblable que c'est encore un véritable hellébore, tel que le noir des anciens, *Helleborus orientalis* Lamark, que le poëte a voulu désigner.

HERBA SARDOA. Virg.

Immo ego sardois videar tibi amarior herbis.

Eglog. VII, 41.

Il n'est que trop avéré que l'herbe de Sardaigne dont parle Virgile est non-seulement amère, mais d'une âcreté caustique, et son action semblable à celle du feu, et que, prise intérieurement soit par les hommes, soit broutée par les animaux, elle a cela de particulier de produire un spasme convulsif des muscles des lèvres,

qu'on appelle le *rire de chien* ou *rire sardonique;* ce qui a été observé même sur les bêtes à laine qui en avaient brouté, comme les *Éphémérides* d'Allemagne en font foi, après avoir pris de cette espèce de renoncule, que les anciens nommaient l'herbe de Sardaigne, et les botanistes la renoncule scélérate, *Ranunculus sceleratus* Lin., plante commune par-tout, qui croît sur-tout aux bords des ruisseaux, et que la nature bienfaisante paraît avoir éloignée sagement des prairies proprement dites, ainsi que la ciguë. Qui pourrait imaginer que, dans la *Flore de Virgile*, l'auteur, au lieu d'agiter la question si la renoncule de Sardaigne, indiquée par Dioscoride (qu'il cite, et mal), est le *ranunculus lanuginosus* de Linné, ou le *ranunculus sceleratus* du même, nous donne une synonymie de six lignes et de six auteurs, dans laquelle on ne voit ni l'une ni l'autre de ces plantes.

HIBISCUS. Virg.

Hædorumque gregem viridi compellere hibisco.
Eglog. II, 30.

..........Et gracili fiscellam texit hibisco.
Eglog. X, 71.

Il s'agit de savoir quelle est la plante la plus propre à pousser les chevreaux sans les blesser, et à en faire des cordages ou des ficelles. Les commentateurs, en général, s'accordent tous à dire que c'est la mauve sauvage; ce qui paraît assez probable, puisqu'elle est verte, un peu flexible. L'auteur de la *Flore de Virgile* croit que cet Hibiscus est la guimauve, et lui donne pour synonyme l'*Althaia* des Grecs, ou l'*Althæa officinalis* de Linné, sans prendre garde à la faiblesse des tiges de

la guimauve, à la couleur de son feuillage, qui n'est pas d'un beau vert, mais d'un vert blanchâtre; que Virgile n'aurait pas traité de *viridis;* aux essais infructueux qu'on a tentés d'en faire des cordages : au lieu qu'il existe une plante à feuilles d'un beau vert, à tige d'environ trois pieds de haut, un peu flexible, mais qui a plus de consistance que la guimauve, et dont les feuilles découpées font plutôt l'effet du fouet. Dodonée dit qu'on en peut faire des cordages; espèce de mauve plus haute, plus droite que la mauve sauvage, qui est l'alcée ordinaire, *Malva alcea,* dont Clusius a donné la figure, pag. xxv, et Dodonée, *Pemptades*, pag. 656. Cela conviendrait également à la mauve sauvage droite, *Malva sylvestris recta* de G. Bauhin, plutôt qu'à la guimauve. Linné donne le nom d'*Hibiscus* à un genre de plantes étrangères, bien différentes des alcées.

HORDEUM. Virg.

Grandia sæpe quibus mandavimus hordea sulcis.
Eglog. V, 36.

Ce passage suffit pour prouver qu'on cultivait l'orge chez les Romains, et que c'était l'orge à gros grains, par comparaison avec le blé, ou parce qu'ils ne cultivaient pas l'orge à petits grains ou riz d'Allemagne, *Hordeum zeocritum* Lin.; c'est le *Crithe* des Grecs, qui en faisaient un très-fréquent usage, et les Égyptiens une boisson qui ressemblait à notre bière.

HYACINTHUS. Virg.

MUNERA SUNT, LAURI ET SUAVE RUBENS HYACINTHUS.
Eglog. III, 63.

En parlant du taureau :

ILLE LATUS NIVEUM MOLLI FULTUS HYACINTHO.
Eclog. VI, 53.

ET PINGUEM TILIAM, ET FERRUGINEOS HYACINTHOS.
Georg. IV, 183.

QUALEM VIRGINEO DEMESSUM POLLICE FLOREM
SEU MOLLIS VIOLÆ, SEU LANGUENTIS HYACINTHI.
Æn. XI, 68.

Il me semble qu'on ne voit dans tous ces passages que deux espèces de jacinthe, l'une à fleur couleur de rose et penchée, qui paraît être l'*Hyacinthus cernuus* de Linné, plante d'Espagne et d'Italie, très-bien désignée par Linné; l'autre, à fleurs qui deviennent bientôt couleur de fer rouillé ou rousses, que l'auteur fait pâturer par les abeilles, que les anciens paraissent avoir désignée par le mot *bulbine* : plante commune dans les blés, qu'on appelle la jacinthe à toupet, *Hyacinthus comosus* de Linné. Quant à l'*hyacinthus languens*, dont on a cru devoir faire allusion à Hyacinthe métamorphosé en la plante de ce nom, elle ne servirait ici que d'objet de comparaison; le poëte comparant le jeune Pallas qui vient d'être tué par Turnus, à une fleur de jacinthe ou de violette que le pouce d'une jeune vierge vient de cueillir, et qui conserve encore sa fraîcheur prête à s'éteindre. Tout cela n'empêche pas l'auteur de la *Flore de Virgile* de voir dans l'épithète *languens* le jeune Hyacinthe qui se meurt, et converti, dit-il, en cette espèce de lis appelé *Martagon ;* cet auteur voulant commenter les *Métamorphoses* d'Ovide au lieu de Virgile.

I.

ILEX. Virg.

..................Sonat icta securibus ilex.
Æn. VI, 180.

Ilice sub nigra............ruminat.........
Eglog. VI, 54.

Forte sub arguta consederat ilice daphnis.
Eglog. VII, 1.

Nec de concussa tantum pluit ilice glandis.
Georg. IV, 81.

Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix.
Eglog. I, 18.

En voilà assez pour prouver que l'Ilex de Virgile est un arbre à glands; qu'il est d'une couleur sombre, ou à quelques parties noires; que lorsque la hache le frappe, il résonne; enfin qu'il est quelquefois chargé de glands qui tombent comme une pluie quand on secoue l'arbre : ce qui paraît convenir parfaitement à l'espèce de chêne-vert qu'on appelle *Yeuse;* arbre peu élevé, à écorce noire, à feuilles ovales, dentées, épineuses et non épineuses, toujours vertes, à glands moyens très-amers; qu'on trouve dans la France méridionale et l'Italie, et dont il paraît qu'aucun Grec n'a fait mention : les principaux chênes-verts dont ils ont parlé étant le *prinos*, le *phellodrys*, l'*ipsos*, le *smilax* et même le *phellos*, et aucun de ces chênes n'étant le *Quercus ilex* de Linné.

La synonymie que donne l'auteur de la *Flore de Virgile* serait assez exacte, si l'on n'y trouvait pas le *Prinos* de Théophraste, chêne-vert à kermès ou à cochenille,

Quercus coccifera de Linné, très-bien décrit chez Théophraste, et que presque tous les modernes interprètes, Sprengel à leur tête, ont interprété pour l'ilex ou notre yeuse, sans qu'aucun d'eux se soit donné la peine de lire l'auteur grec ; négligence qui a donné lieu à tant d'erreurs écrites, partant de cette source, et presque toutes répétées par l'auteur de la *Flore de Virgile*.

INTYBUM. Virg.

......................Et amaris intyba fibris.
Georg. I, 120.

Quoque modo potis gauderent intyba rivis.
Georg. IV, 120.

On voit ici que Virgile exprime ses regrets de ne pouvoir pas entrer dans le détail du jardinage, et qu'il aurait parlé du persil, de la chicorée sauvage ou amère, etc., qui est le *Cichorium intybus* de Linné.

J.

JUNCUS. Virg.

Limosoque palus obducat pascua junco.
Eglog. I, 49.

Semiputata tibi frondosa vitis in ulmo est.
Quin tu aliquid saltem potius..............
Viminibus, mollique paras detexere junco?
Eglog. II, 70.

L'aimable Virgile se gronde lui-même, comme on voit, sous le nom de Corydon, de négliger de tailler sa vigne, qui ne l'est qu'à demi sur l'orme ; et pourquoi,

dit-il, ne pas la lier, comme on fait, avec de l'osier et du jonc? L'auteur de la *Flore*, pour trouver ce JUNCUS, qui est en effet le *Schoinos* des Grecs, nous donne, dans la synonymie, pour ce *Juncus* de Virgile, le *Scirpus lacustris* Lin., qui n'a jamais servi à cet usage; tandis qu'il y a cinq ou six espèces de jonc, telles que le *juncus effusus*, *acutus*, etc., dont tout le monde se sert encore pour lier la vigne, ou avec de l'osier, sans avoir recours à une plante des lacs, telle que le *Scirpus lacustris* Lin., qui ne vient pas même dans les marais, et qui ne sert à rien.

JUNIPERUS. VIRG.

STANT ET JUNIPERI, ET CASTANEÆ HIRSUTÆ.
EGLOG. VII, 53.

JUNIPERI GRAVIS UMBRA..................
EGLOG. X, 76.

On croit qu'il n'y a pas de doute que le JUNIPERUS de Virgile ne soit le genevrier ordinaire, *Juniperus communis* Lin., l'*Arkeuthos* des Grecs, dont la baie, *arkeuthis*, sert à faire l'eau-de-vie de genièvre, l'extrait de genièvre, assez bon stomachique. C'est un fort arbrisseau, qui s'élève quelquefois en arbre, tout armé d'épines au lieu de feuilles, qu'on trouve dans le midi et dans le nord sur-tout de l'Europe, dont Virgile dit qu'on abandonne les baies par terre : *Strata jacent passim sua quæque sub arbore poma*, et que l'ombre du genevrier est forte, pour ne pas dire malsaine, comme le sont tous les arbres résineux à forte odeur; et ce n'est pas sans raison qu'on ne parfume plus avec les baies de genièvre les chambres des malades, comme on faisait autrefois.

L.

LABRUSCA. VIRG.

....ANTRUM
SYLVESTRIS RARIS SPARSIT LABRUSCA RACEMIS.
EGLOG. V, 7.

Il faut avoir vu la vigne sauvage pour être convaincu de la vérité de cette peinture. Appuyée, pour l'ordinaire, contre quelque roche, elle est remarquable par quelques sarmens écartés et par leur flexibilité, qui permet leur flexion presque jusqu'au nœud sans casser. L'écartement des nœuds de cette vigne est de huit à neuf pouces de distance; sa feuille est à-peu-près semblable à celle d'une vigne ordinaire, verte, sans velouté; ses grappes sont à petits grains ronds et noirs, éparpillés et rares; il y a apparence que c'est le type primitif de la vigne, ou *Vitis vinifera* de Linné. Sa fleur, que les Grecs nommaient *OEnanthe*, a une légère odeur, à laquelle on attribuait beaucoup de vertu : c'était le *Staphile agria* de Théophraste; dénomination plus propre à la faire distinguer des *Ampelos* des autres Grecs, qui était un terme générique appliqué à plusieurs plantes qui ne sont pas des vignes. La vigne sauvage est le *Vitis sylvestris* de Tournefort; son raisin, qui n'est pas des plus agréables à manger, sert de pâture aux oiseaux. Dans la langue romance, on appelle cette plante *béligane*, comme pour dire *bellis canna* des Latins.

LAPPA. Virg.

.................................Subit aspera sylva,
Lappæque, tribulique.........................
Georg. I, 153.

...............................Primum aspera sylva,
Lappæque, tribulique absint.................
Georg. III, 384.

Les anciens interprètes de Virgile et de Pline, tels que Dodonée et autres, n'ont point été embarrassés de savoir ce que c'est que le Lappa de ces auteurs; mais les modernes se sont perdus dans cette recherche. Il est certain que le *Lappa* de Virgile, sans description, peut être pris pour les fruits de la bardane, du glouteron, du grateron ou aparine, qui s'attachent également aux habits, à la laine des brebis, choses que Virgile dit qu'il faut écarter avec soin. Il est d'abord assez probable que ce n'est pas le fruit de la bardane ordinaire, quoique Linné lui donne le nom d'*Arctium lappa*, par la raison que la bardane ordinaire avait un nom connu chez les Romains, celui de *Personata* ou *Persolata*, ou *Arcion* des Grecs. Cela n'exclut pas la possibilité d'autres espèces d'*Arctium* de Linné, sur-tout de l'épineuse. Quant à l'aparine ou grateron ordinaire, *Galium aparine* de Linné, il n'est pas vraisemblable que Virgile ait voulu parler d'une plante rampante dont les bêtes à laine ne peuvent pas atteindre la graine, ou qu'elles foulent aux pieds, ou qui s'entortille dans les haies à quelque arbrisseau, plante qui avait le nom d'*Aparine*, comme celui de *Philantropos* chez les Grecs, nom adopté par Pline. Il est encore très-vrai que le nom d'*Aparine* chez les Grecs était un terme générique équivalent à notre mot *lampourde*, et que sous le nom d'*Aparine* Théophraste a

décrit, liv. VII, ch. 14, une plante remarquable, à fructification fort obscure, qu'il croyait ressembler à celle de la figue, et dont la fleur est cachée dans une capsule ou enveloppe qu'il compare aux œufs de la lamproie ou de la vipère, qui finissent par éclore vivans. Ce passage, répété par Pline, a été interprété, avec raison, par *Lappa*. Mais qu'est-ce que c'est que cette Aparine de Théophraste, du livre VII? Dioscoride nous l'apprend sous le nom de *Xanthion*, qu'on appelle même, dit-il, *Aparine*, *Phasganon*, etc., et les Romains, *Lappa*; plante qui vient dans les terrains gras, à tige d'une coudée, à feuilles d'*atriplex* ou d'arroche, à fruit de la grandeur d'une grosse olive, arrondi, épineux, qui, touché, s'attache aux habits, et qui, écrasé, délayé dans l'eau, rend les cheveux jaunes, etc. Voilà le *Lappa* des Latins, c'est-à-dire le *Xanthium strumosum* de Linné ou glouteron, d'après la description de Théophraste et sur-tout celle de Dioscoride; plante en effet d'une coudée de haut, assez commune en France, sur-tout en Italie, dont la fructification est fort obscure, en effet; que Linné même n'a pu bien découvrir qu'à la faveur de celle de l'ambrosie. Ce qui a trompé Théophraste, c'est la chute des petits pétales, qui a lieu très-promptement, auxquels succèdent bientôt des fruits épineux renfermant des semences ovales, semblables à des œufs de lamproie ou à ceux d'une vipère, que les petits déchirent en sortant vivans : ce qui sert d'excuse à Théophraste et à Dioscoride, qui ne parle pas des pétales, c'est la difficulté de les apercevoir, parce qu'elles tombent presque aussitôt qu'elles paraissent, pour ne laisser apercevoir que des fruits épineux.

LAURUS. Virg.

........................Parnassia laurus.
Georg. II, 18.

.........Atque hanc sine tempora circum
Inter victrices hederam tibi serpere lauros.
Eglog. VIII, 12.

Inter odoratum lauri nemus..............
Æn. VI, 658.

En voilà assez pour prouver que le Laurus de Virgile est une plante odorante, qui croît sur-tout sur le mont Parnasse; qu'on en couronnait les vainqueurs, et que Virgile, en demandant la permission à son héros Pollion de le couronner, lui dit que ce sera une couronne de lierre et de laurier, comme celle d'un poëte et guerrier vainqueur.

Tout le monde sait que ce *Laurus* de Virgile est le laurier ordinaire, ou laurier à sauce, *Laurus nobilis* de Linné, le *Daphne* des Grecs, mais non leur *daphne agria*, qui est le laurier-rose.

LENS. Virg.

Nec Pelusiacæ curam aspernabere lentis.
Georg. I, 228.

Personne ne conteste que la lentille, *Ervum lens* de Linné, ou le *Phacos* des Grecs, dérivé de *phago*, je mange, ne soit originaire de Péluse, ville d'Égypte, ou du Delta. Il n'y a que M. Sprengel qui ait imaginé que c'est une espèce de *Cicer*, plutôt que d'un *Ervum* de Linné; mais quoique ces genres soient voisins, ils en diffèrent essentiellement non-seulement par le nombre des semences, qui n'est que de deux dans le pois-chiche, et de quatre dans la gousse de la lentille, mais par le

stigmate, qui est sans poils dans la lentille, et sur-tout par la forme et la nature du pois-chiche, toutes différentes de celles de la lentille et de toutes les espèces d'*Ervum* de Linné. Du reste, la lentille est une plante de son genre et d'une seule espèce.

LIGUSTRUM. Virg.

Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.
Eglog. II, 18.

L'on sait que Pline, auteur de bien des erreurs, dont la plupart ont été relevées, a dit positivement que notre Ligustrum, ou troêne à fleurs blanches, était la même plante que le *Cypros* des Grecs, ou l'*Alkanna* ou *Henna* des Arabes, et sur cette assertion, les traducteurs de Dioscoride ont cru ne pouvoir pas se tromper de rendre le *Cypros* des Grecs par le *Ligustrum* des Latins; mais il se trouve qu'on est bientôt convaincu et désabusé par la lecture de la description du *Cypros* des Grecs, de Dioscoride sur-tout, qui porte, liv. I, ch. 125, un arbre à feuilles d'olivier, mais plus vertes, plus molles et plus larges, à fleurs blanches, mousseuses, odorantes, et à semences de sureau noires. Les vrais botanistes ont observé que cette plante avait quatre pétales à sa fleur, huit étamines et une capsule sphérique avec une pointe, à quatre loges; que le *ligustrum*, ou notre troêne, avait une fleur monopétale et infondibuliforme, sans odeur, rien que deux étamines, et une baie globuleuse à une seule loge: ils en ont conclu que ce ne pouvait pas être la même plante, et en ont fait un genre particulier, sous le nom arabe de *Henna*, que Linné a mis sous celui de *Lawsonia*; et comme il y en a deux espèces, l'une épineuse, l'autre sans épines, conforme à la description de Dioscoride, on

l'a nommée *Lawsonia inermis* Lin., à laquelle on a attribué bien des vertus, mais dont l'usage se réduit aujourd'hui à teindre les ongles en jaune, propriété qu'a son suc : de manière qu'on est tout étonné de voir aujourd'hui dans une *Flore de Virgile* le *Cypros* des Grecs pour synonyme de *ligustrum.* Mais puisque l'auteur s'est cru obligé d'en donner un du nom des Grecs, il ne risquait rien de mettre celui de *Thraupalos* de Théophraste, qui est celui de notre troêne, dont le nom même, ce qui est très-vraisemblable, paraît en être dérivé et formé. Or, les fleurs de ce troêne n'ont point d'odeur, ne sont pas belles : voilà pourquoi Virgile dit qu'on les laisse tomber, et qu'on cueille celles du *vaccinium.* (Voy. *Vaccinium*, Introd., *p.* XVIII.)

LILIUM. Virg.

Florentes ferulas et grandia lilia quassans.
Eglog. X, 25.

..........Mixta rubent ubi lilia multa
Alba rosa : tales virgo dabat ore colores.
Æn. XII, 68.

D'où l'on voit qu'il est question de lis blancs, qui méritent l'épithète de *grandia* par leur hauteur, et d'*alba* par leur couleur, qui, mêlés à la couleur rouge, servent d'objet de comparaison pour représenter le ton de couleur de lis et de rose qu'offrait le visage de Lavinie, lorsque sa mère lui promettait d'épouser Turnus, s'il était vainqueur; peinture si vraie d'une jeune personne qui rougit.

Il n'est question, comme on voit ici, que du lis blanc, *Lilium candidum* Lin., *Crinon* des Grecs; plante herbacée, bulbeuse, ou plutôt tubéreuse, qui forme les armes

de France, par conséquent intéressante pour tous les Français. On a de la peine à voir que d'une plante aussi simple, aussi connue, l'auteur de la *Flore de Virgile* en fasse deux au moins, et même trois dans ses synonymies, où l'on trouve pour le *Lilium candidum* de Linné le *Crinon* des Grecs, le *Leirion* des mêmes Grecs, ou narcisse d'automne (*Amaryllis lutea* Lin.), leur *ornithogalon*, et les *liliaceæ sylvestres* ou liliacées sauvages, etc.: il faut avouer notre ténuité vis-à-vis de cette richesse.

LINUM. Virg.

Urit enim lini campum seges...............
Georg. I, 77.

Nec non et lini segetem, et cereale papaver
Tempus humo tegere......................
Georg. I, 212.

Virgile était persuadé que le lin brûle ou épuise la terre; il avertit qu'il est temps, au signe de la Balance ou à l'équinoxe d'automne, d'ouvrir la terre, et de semer le lin et le pavot, mais qu'en hiver il faut les laisser sous terre.

On sait que ce lin, *Linon* et *Linum* des Grecs et des Latins, est le *Linum usitatissimum* de Linné.

LOLIUM. Virg.

......................Interque nitentia culta
Infelix lolium, et steriles dominantur avenæ.
Georg. I, 154.

Il est généralement reçu que le *Lolium* des Latins est l'ivraie, que Virgile traite d'*infelix* ou de non heureux, à raison de ses effets malheureux, ou du malheur qu'elle porte à une moisson où elle se trouve mêlée avec le bon grain. Linné lui donne le nom de *Temulentum*, à raison

d'une sorte d'ivresse que son usage occasionne; les Picards, pour la même raison, lui donnent le nom de *Pain-vin.* C'est un petit grain qui ne diffère du blé ordinaire que par sa petitesse : c'est l'*Aira* des Grecs, c'est-à-dire de Dioscoride; car l'*Aira* de Théophraste est une plante velue, qu'on croit être l'*Holcus mollis* de Linné, et il est encore douteux que le *Zizanion* de Grégoire de Naziance soit notre ivraie, quoique cela paraisse vraisemblable. La principale question qui se présente à résoudre consiste à savoir si l'ivraie naît dans la Grèce ; car rien ne l'atteste. En supposant que l'ivraie soit le *Zizania* ou *Zizanion* de quelques Grecs, les plantes de ce nom n'ont rien de commun avec le *Zizania* de Linné.

LOTUS. Virg.

> Præterea genus haud unum, nec fortibus ulmis,
> Nec salici, lotoque.........................
>
> Georg. II, 84.
>
> At cui lactis amor, cytisum, lotosque frequentes
> Ipse manu........ferat.........................
>
> Georg. III, 94.

Virgile, comme on le voit au premier passage, en mettant le Lotus avec l'orme, le saule, n'a sans doute voulu parler que du *lotus* en arbre, tel que le plus connu, le plus célèbre, celui dont Pline a dit : *Lotus vetustissima Romæ,* c'est-à-dire sans doute le jujubier, *Rhamnus Ziziphus* Lin., ou *Ziziphus sativa* Desfontaines, celui dont Théophraste voulait parler lorsqu'il nommait le *lotos* en arbre sans épithète. Il est donc presque probable que Virgile n'a prétendu désigner que le même arbre que celui dont Pline a dit, *lotus vetustissima Romæ*, arbre de moyenne grandeur, à écorce noi-

râtre, à feuilles ovales, à bords en dents de scie, à épines droites, de deux en deux, qui porte les jujubes et qu'on appelle jujubier, cultivé de tout temps, et qu'on cultive encore dans toute la partie méridionale de l'Europe et même en France, où je l'ai vu.

Quant au *lotus* que Virgile conseille de cueillir à poignées avec le cytise, pour donner du lait aux bestiaux, il y a lieu de croire que ce *lotus*, très-fréquent en Italie, est quelque arbrisseau très-connu, à feuilles et fleurs très-agréables aux bestiaux, lequel, d'après l'observation et la conjecture de Lobel, paraît être le cytise dont il a donné la figure, à fleurs d'odeur agréable aux bestiaux, qui le recherchent de préférence, commun en Italie, et qui est le *Cytisus sessilifolius* Lin., qu'on appelle vulgairement le *Trifolium* des jardiniers, et qu'on cultive dans nos jardins. En supposant que cela ne soit pas démontré, la conjecture sur ce *Lotus* de Virgile peut tomber encore sur le *Lotus hirsutus* de Linné, plante légumineuse encore agréable aux bestiaux, fréquente en Italie, et même en France dans le Bas-Languedoc.

Voilà ce qui nous paraît de plus vraisemblable sur les *Lotus* de Virgile. L'on est très-fâché et l'on a beaucoup de regrets de n'avoir pas trouvé, dans la table synoptique des onze sortes de *Lotos* ou *Lotus* de l'auteur de la *Flore de Virgile*, une seule des deux plantes, le *lotus* en arbre, et l'herbacé, que nous croyons être ceux de Virgile, c'est-à-dire le *Rhamnus zizyphus* Lin., ou *Zizyphus sativa* de Desfontaines, et le *Lotus sessilifolius* Lin. Il y a sans doute apparence que nous nous sommes trompés; cependant l'auteur nous permettra de lui faire observer que parmi tous ses *lotus*, au nombre de onze, qu'il a indiqués, il n'y en a que six ou sept au plus qui

aient mérité ce nom dans l'antiquité, qui sont 1°. le *Rhamnus lotus* Lin., ou *Lotus des Lotophages;* 2°. si l'on veut, le *Rhamnus lotus* sans noyau, de Polybe, qui, à la rigueur, ne forme pas une espèce, comme le dattier à fruit sans noyau; 3°. le *Lotus* paliure de Théophraste, ou *Rhamnus*, ou *Zizyphus Spina Christi;* 4°. le *Lotos* en arbre de Dioscoride, ou *Celtis australis* Lin.; 5°. le *Lotus* en arbre de Pline, ou *Diospyros lotus* Lin.; 6°. le *Lotus* herbacé des mêmes, ou *Nymphæa lotus* Lin.; 7°. et le *Lotus herbacé* de tous les auteurs ou de Dioscoride : par conséquent, les *Nymphæa nelumbo* Lin., et le *cærulea* de Savigny et de Delisle, portés sur le tableau, ne devaient pas y être, non plus que la colocase, *Arum colocasia* Lin. Mais que l'auteur se console, en y ajoutant les deux qui y manquent, c'est-à-dire le jujubier, ou le *Zizyphus sativa* de Desfontaines, ou *Rhamnus zizyphus* de Linné, et le *Lotus frequens* de Virgile, en voilà déjà neuf, et le *Lotos* herbacé de Théophraste, qui peut n'être pas celui de Dioscoride, en voilà déjà dix, et le *Lotos* sauvage de Dioscoride oublié, en voilà déjà onze, qui s'accordent, pour le nombre, avec ceux que l'auteur de la *Flore* a signalés.

Avant de quitter l'article des *lotus,* il y a un point à examiner, qui est la dispute entre M. Sprengel et l'auteur de la *Flore de Virgile,* qui dit, page 82, après avoir assuré que Sprengel se trompe sur l'arbre *Much* des Arabes, qu'il prend pour le *Lotos* des Grecs : « Sprengel » s'égare ici en voulant séparer des choses que Théo- » phraste a visiblement réunies ; écoutons l'auteur de » l'Histoire des plantes, traduite par l'auteur de la *Flore.*

» Le *Lotos* est de la grandeur d'un poirier, ou un » peu plus petit. Ses feuilles, découpées, ressemblent à

» celles de l'yeuse, et en note, *velut ilicis folia,* Spren-
» gel traduit, *foliis incisis serratis.* Je sais qu'on lit φυλλον
» δε εντομας εχον και πρινοδες, ou και πριωνωδες; mais il faut
» choisir, et si l'on admet *foliis serratis*, on ne peut plus
» ajouter *sicut ilicis folia.* »

Notez que cette difficulté ou chicane que l'auteur de la *Flore* fait à Sprengel, ne roule que sur la structure de la feuille du *lotus*, que Sprengel dit taillée en dents de scie, comme celle de l'*ilex*, ou *Quercus ilex* de Linné, qui, suivant l'auteur de la *Flore*, croyant qu'il y a différence entre *prinodes* et *prionodes*, dit que si la feuille est à dents de scie, on ne peut pas dire comme celle de l'yeuse ; ce qui prouve qu'étant l'uu et l'autre dans l'erreur sur le sujet dont on traite, l'un et l'autre ont raison sans s'en douter : car la feuille du lotus des Lotophages a la feuille également en dents de scie comme celles du paliure et du jujubier, et sous ce rapport, Sprengel a raison ; mais dans ce cas, l'auteur de la *Flore* a raison aussi de dire qu'on ne peut pas trouver de la ressemblance avec les feuilles d'yeuse ; mais tous les deux étant dans l'erreur sur le *Prinos* des Grecs, qui n'est pas l'yeuse, mais le chêne à kermès, *Quercus coccifera* de Linné, il est arrivé qu'ils ont disputé l'un et l'autre sur l'objet de comparaison qu'ils ne connaissaient pas, sur le *Prinodes* de Théophraste, ou à feuilles de *prinos*, et ce *Prinos* n'étant pas l'*ilex* comme l'un et l'autre l'ont cru.

D'où il suit que toutes les fois qu'on parle d'une chose qu'on ne connaît pas, ou dont on n'a pas d'idée assez juste, on risque de se tromper et de tromper les autres. Le *Prinos* de Théophraste est une espèce de chêne-vert, à feuilles ovales, dentées, épineuses, petit en France, mais qui s'élève même très-haut dans la Grèce, suivant

Tournefort, et dont Garidel, dans ses *Plantes d'Aix* ou de Provence, a donné la figure, et qui a cela de particulier, de donner naissance ou de fournir la nourriture à la cochenille, qu'on appelle *coccus* ou kermès : voilà pourquoi Linné nomme cet arbre *Quercus coccifera*. Cette cochenille est d'un rouge cramoisi, et répandue par-tout sur l'arbre de manière à offrir l'aspect d'un chêne tout garni de cerises ou de petits pois rouges ; ce qui est d'un effet très-agréable. Tel est le *Prinos* de Théophraste, dont Sprengel ni l'auteur de la *Flore* n'avaient pas une idée juste, le prenant pour l'yeuse, ou *Quercus ilex* de Linné.

LUPINUS. Virg.

Aut tenues foetus viciæ, tristisque lupini
Sustuleris fragiles calamos...............

Georg. I, 75.

Virgile qualifie de triste le lupin-légume, qui en effet, à raison de son amertume, offre une triste nourriture, mais qu'on vendait aux marchés de Rome, du temps d'Horace et de Virgile, et qui, avec la vesce ou *vicia*, paraissent avoir été les moins chers de tous. Les Romains corrigeaient son amertume par l'ébullition. Cette plante est agréable à la vue par la disposition particulière de ses feuilles, à cinq ou huit digitations ou folioles obtuses, comme presque en spatule ; il y en a à fleurs bleues et à fleurs blanches, et c'est cette dernière espèce dont les Romains faisaient usage : c'est le *Thermos* des Grecs, le *Lupinus albus* de Linné.

LUTUM. Virg.

.............Jam croceo mutabit vellera luto.

Egloc. IV, 44.

C'est dans cette églogue, intitulée *Pollion*, que Virgile

annonce le siècle d'or, où il dit, entre autres merveilles, que la laine des béliers prendra dans les prés une belle couleur pourpre rose, ou une couleur de safran, avec le LUTUM, pour ne pas dire *luteum*, comme Vitruve appelle cette plante, qu'on sait être un *Reseda* de Linné, *Reseda luteola*, qu'on appelle *gaude*, ou *herbe à jaunir*, avec la décoction de laquelle on marquait vraisemblablement les bêtes à laine; plante qu'on a confondue avec la *guède*, ou indigo de France, qui donne une couleur bleue, qui est l'*Isatis tinctoria* des botanistes, qu'on cultive pour cet effet en grand du côté de Toulouse, et dans l'endroit qui a donné lieu au dicton vulgaire de *Pays de Cocagne*, à raison du gros bénéfice qui résultait de sa culture en grand : il ne paraît pas que les Grecs aient fait quelque mention de ces deux plantes de France et d'Italie.

M.

MALA AUREA. VIRG.

> QUOD POTUI, PUERO SYLVESTRI EX ARBORE LECTA
> AUREA MALA DECEM MISI, CRAS ALTERA MITTAM.
> EGLOG. III, 70.
>
> TUM CANIT HESPERIDUM MIRATAM MALA PUELLAM.
> EGLOG. VI, 61.

D'où l'on voit que Virgile chantait les pommes d'or du Jardin des Hespérides, et qu'il en fait cueillir dix sur l'arbre sauvage qui les produit; ce qui annonce un fruit doré chez Virgile, qu'on cueillait également dans les bois et au Jardin des Hespérides, et ce qui peut être inter-

prêté pour les citrons comme pour les fruits du cognassier, qui sont véritablement dorés. Mais Virgile ayant parlé ailleurs du citron, qu'il nomme *Malum medicum*, ou du citronnier, qu'il a si bien décrit, il paraît évident, d'après nos connaissances, que ces *mala aurea* ne peuvent être que des coings, comme les botanistes les plus profonds, tel que Murray, l'ont pensé. L'opinion de ceux qui au hasard croient que ce sont des oranges n'est nullement fondée : 1°. les oranges ne sont point couleur d'or, elles sont plutôt rougeâtres que dorées; en second lieu, l'on sait, à n'en pouvoir douter, que les oranges n'ont été connues que fort tard en Europe, et M. G. Gallesio a démontré, dans son excellent et savant ouvrage sur le *Citrus*, que si par hasard le commerce des Arabes avait introduit en Europe ou en Afrique l'oranger longtemps après Virgile, ce ne pouvait être que le bigaradier ou bigarade, variété de l'oranger, à fruit acide et non doux, et cela six ou sept siècles au moins après Virgile : ce qui est une démonstration que l'oranger à fruit doux n'a pu être les pommes d'or ou *Mala aurea* de Virgile, mais que tout sert à prouver que ce sont les coings, connus de tout temps en Europe, et qu'on cultivait au Jardin des Hespérides.

Mais en supposant que les Grecs aient parlé de l'oranger, comme l'auteur de la *Flore de Virgile* le prétend, en donnant pour synonyme le mot grec *Chrysomelon* au *Citrus aurantium* de Linné, ou l'oranger : ce seul mot, qui dit pomme dorée, employé par Columelle et Pline, qui n'étaient pas Grecs, lui prouverait qu'il se trompe, puisque ces auteurs ne s'en sont servis que pour désigner le fruit du cognassier. (*Voyez* Columelle sur les *Chrysomelina cydonia*, et les auteurs grecs sur les mots

Strouthos, ou cognassier cultivé, *Cydonion*, *Cydonion melon*, qui signifient tous le fruit du cognassier sauvage et cultivé.) D'ailleurs une ancienne statue d'Hercule, qui avait pénétré au Jardin des Hespérides, et y avait cueilli les pommes d'or, représenté avec des coings à la main, et comme sortant de ce jardin, est un monument convaincant qu'on y cultivait l'arbre qui donne les pommes d'or, mis sous le nom de *Strouthos* par Théophraste.

MALA CANA. Virg.

Ipse ego cana legam tenera lanugine mala.
Eglog. II, 51.

Il est assez difficile de déterminer quelles peuvent être les pommes blanches couvertes d'un tendre duvet dont parle ici Virgile; ce qui pourrait appartenir aux pêches, qui sont dans ce cas, sur-tout à la variété que nous nommons *Avant-pêche blanche;* petite pêche couverte d'un duvet fin, qu'on cultivait peut-être en Italie du temps de Virgile. L'auteur de la *Flore de Virgile* n'ayant pu admettre les coings pour les *Mala aurea* de Virgile, les adapte à cet article, quoiqu'ils soient jaunes et les Mala cana blancs.

MALA MEDICA. Virg.

Media fert tristes succos, tardumque saporem
Felicis mali, quo non præsentius ullum.
....
Auxilium venit..........................
Georg. II, 126.

Si jamais poëte a dit quelque chose d'utile et de vrai, c'est ce que Virgile expose sur l'heureuse pomme de

Médie, qu'on sait être le citron, fruit du citronnier, *Citrus medica* Lin ; arbre dont toute l'antiquité a parlé, les Grecs sous le nom de *Melon medicon*, et les Latins sous celui de *Citrium malum* et de MALUM MEDICUM; dont Virgile dit que la Médie porte des sucs acerbes ou acides, dont on sent long-temps le goût, dans une pomme heureuse qui fournit le remède le plus prompt dans l'empoisonnement qu'une féroce marâtre vient d'exercer avec des plantes vénéneuses (*pocula si quando sævæ infecere novercæ*, *miscueruntque herbas*, etc.). Et en effet, le suc acide du citron est très-efficace non-seulement dans un grand nombre de cas d'empoisonnement, sur-tout par les plantes narcotiques, âcres, mais dans les fièvres putrides, même dans les intermittentes, bilieuses, et autres : de manière que le citron est un des plus beaux et des plus utiles présens que la nature ait faits à l'homme. Il est malheureux de trouver toujours quelque chose à relever chez l'auteur de la *Flore de Virgile*, comme quand il dit que Théophraste appelle cet arbre pommier de Médie ou de Perse; ce qui est inexact et n'a été dit que par Dioscoride, répété par Pline : le *Melon persicon* de Théophraste est le pêcher et non le citronnier.

Il y a encore malheureusement une remarque à faire sur un fruit aussi intéressant que le citron, dans la *Flore de Virgile*, c'est que son auteur donne pour synonyme au *Malon medicon* des Grecs le mot *Citrion* de Dioscoride, sans prendre garde au passage de cet auteur, qui dit que les Romains appellent les citrons *citria*, et qu'il écrit en sa langue κίτρια, origine sans doute de notre mot françois *citron ;* mais on n'en doit pas conclure, comme fait l'auteur, que c'était un des noms que les Grecs donnaient à ce fruit.

Il y a enfin une autre remarque à faire bien plus importante que la précédente, au sujet de l'usage médical du citron, ou de la vertu antiputride et antidotaire de son jus; vertu que l'auteur de la *Flore* fait dépendre de l'action tonique de son écorce, dont le parenchyme est détestable, et son huile essentielle, qui est très-échauffante, n'est bonne qu'à aromatiser, à très-petite dose ou de quelques gouttes, la limonade si efficace qu'on fait avec son jus, de l'eau et du sucre.

MALA ROSCIDA. Virg.

Sepibus in nostris parvam te roscida mala
..............Vidi cum matre legentem.
Eglog. VIII, 37.

.................Mutatamque insita mala
Ferre pyrum.................................
Georg. II, 33.

Il paraît vraisemblable que lorsque Virgile fait dire à Damon qu'il avait vu Nisa cueillir des pommes avec leur fleur dans les haies, il n'a voulu parler que des prunelles, ou fruit du *Prunus spinosa* Lin., qui ont une fleur comme une rosée; et que quant au poirier greffé sur les pommes, ou pommier, le mot *mala* seul ne doit s'entendre que du pommier, *Pyrus malus* Lin.

MALUS. Virg.

Et steriles platani malos gessere valentes.
Georg. II, 70.

Parmi les merveilles de la greffe, voilà des platanes qui portent des pommes : c'est une grande et belle question à agiter en agriculture et en histoire naturelle, sa-

voir s'il est possible qu'une plante d'un genre et d'une espèce si éloignés de celui qui le reçoit accidentellement ou par art, peut y croître, germer et produire son fruit. C'est une chose qui paraît incontestable que la greffe a eu lieu par hasard ou accidentellement, lorsque deux arbres renversés et cassés accidentellement, un rejeton de l'un s'est trouvé inséré dans la cassure d'un autre, entre l'écorce et le bois, ou sur le *liber;* ce qu'on explique aujourd'hui en disant lorsque la partie herbacée de l'un se réunit et se confond avec la partie herbacée de l'autre. Columelle, grand agriculteur, nous dit que toute greffe réussit lorsqu'un rejeton d'un arbre est ajouté ou inséré dans une plaie de l'autre de même écorce, et cela d'après Théophraste, qui a dit à-peu-près la même chose, qu'une greffe quelconque réussit si on la fait dans une saison ou temps convenable, et qu'on mette la plaie ou le lieu d'insertion à l'abri du contact de l'air et de l'eau. Une observation moderne, faite par M. du Petit-Thouars, a prouvé qu'un individu inséré sur un autre a pu vivre, a survécu à la mort de celui qui l'avait reçu. Cette belle observation semble prouver que l'eau particulière de végétation de l'un soit nécessaire à l'existence de l'autre, puisque celui-ci lui survit et continue à végéter sur l'autre tout pourri, qui ne lui sert plus que de matrice et de fumier, et que pourvu qu'il ait de l'eau quelconque, il continue à croître : d'où il suit qu'en effet un rejeton d'arbre quelconque, implanté avec dextérité sur un autre arbre quelconque, peut réussir à croître. Qu'est-il arrivé? C'est que les agronomes, les agriculteurs postérieurs aux Anciens, plus curieux d'avoir de belles espèces ou variétés d'espèces du même arbre, que de faire des expériences, n'ont greffé que des plantes analogues, c'est-à-

dire des hybrides superbes, que le hasard avait produits sur les types de la même espèce : de là cette variété de pommes, de poires, de prunes, etc., qu'on observe, fruits d'abord du hasard, ensuite de la culture, de la greffe principalement. Tous ces accidens sont différens de la végétation des plantes parasites, soumises à des lois qu'elles observent constamment; mais puisque le miracle de la végétation ne consiste que dans le besoin d'eau ou d'un suc qui en tienne lieu, on peut conclure avec les Anciens que toute greffe, ou plutôt toute implantation d'arbre sur un autre, peut réussir, et qu'un pommier peut croître sur un platane, pourvu que les conditions nécessaires soient remplies : c'est à l'expérience à le prouver.

On sait que le MALUS de Virgile est le pommier, *Pyrus malus* de Linné.

MEDICA. VIRG.

> VERE FABIS SATIO : TUM TE QUOQUE MEDICA, PUTRES
> ACCIPIUNT SULCI!..............................
>
> GEORG. I, 215.

La manière dont Virgile annonce qu'on sème, au printemps, le MEDICA ou l'herbe de Médie, annonce le peu d'importance de cette plante en disant : Et toi aussi, nos sillons te reçoivent! Personne ne se trompe sur la luzerne, que la stercoration fait périr suivant Théophraste.

On sait que le *Medica* des Latins ou le *Medica* des Grecs est la luzerne, *Medicago sativa* de Linné.

MELISPHYLLUM. Virg.

..............Huc tu jussos asperge sapores,
Trita melisphylla, et cerinthæ ignobile gramen.
Georg. IV, 63.

On croit que Virgile, pour faire son vers, supprime une syllabe du mot Melissophyllum, qui était le nom que les Grecs donnaient à la plante que nous appelons mélisse, *Melissa officinalis* Lin., et comme pour dire feuille au miel, non que les abeilles la broutent, car elles ne la broutent pas, ni même sa petite fleur, mais parce que l'expérience a prouvé que l'odeur de cette plante les récrée, ainsi que la saveur, sur-tout étant mêlée avec le *cerintha*, dont la fleur est, pour ainsi dire, toute mielleuse par son odeur, et peut-être par la pâture qu'en font les abeilles, qui se jettent dessus. Voilà pourquoi, pour régaler les abeilles, Virgile conseille de mettre à leur portée les feuilles et fleurs de mélisse écrasées avec le *cerintha,* ou spica nard, l'un et l'autre d'odeur et de saveur pour les abeilles très-agréables (*Voyez* Cerintha). C'est toujours un malheur que l'auteur de la *Flore de Virgile,* n'étant pas assez familier avec la connaissance des plantes dont il parle, soit exposé à nous donner des assertions nullement fondées, comme quand il dit que « la labiée, nommée par les botanistes modernes *Melitis* » *melissophyllum* Lin., n'a qu'un rapport assez éloigné » avec la plante qui porte ce nom chez les Anciens ». Cette assertion est d'autant moins fondée, qu'aucune plante, peut-être, ne se rapproche plus de la mélisse ordinaire, soit du côté des feuilles, soit du côté de l'odeur, que le *Melitis Melissophyllum* de Linné, qu'on appelle pour cette raison *Mélisse de montagne,* qui a

une odeur suave des plus agréables, avec une belle fleur odorante, qui ressemble à celle de la digitale pourprée, et le tout d'un superbe effet à la vue et à l'odorat, avec des feuilles qui ressemblent parfaitement à celles de la mélisse ordinaire. Voilà pourquoi G. Bauhin la nomme *Lamium montanum melissæ folio*; on la trouve, quoique rare, sur les hauteurs de la riche forêt de Fontainebleau.

MILIUM. Virg.

.....................Et milio venit annua cura.
Georg. I, 216.

Le millet était mis par les Anciens au rang des *fruges* d'été, et qu'ils cultivaient avec soin; on en fait encore des gâteaux dans la partie méridionale de la France, qu'on y appelle des *miliasses*, d'un goût fort agréable, sur-tout avec l'addition du miel.

C'est, comme on sait, le *Panicum miliaceum* de Linné, le *Cenchros* des Grecs en général, le *Paspalos* d'Hippocrate, suivant Galien.

MORUM et MORA. Virg.

Ægle Naiadum pulcherrima : jamque videnti
Sanguineis frontem moris et tempora pingit.
Eglog. VI, 21.

Dans cette si agréable églogue, nommée *Silène*, adressée à Varus, le poëte offre, comme on voit, la scène ou le tableau d'un jeu qui plaît infiniment, celui d'Églé, la plus belle des Naïades, qui barbouille le front et les tempes de Silène avec le jus de mûres, qui ne paraissent devoir être interprétées que pour le fruit du mûrier noir, *Morus nigra* Lin., *Sycaminos* et *Morea* des Grecs.

L'auteur de la *Flore de Virgile* ne se contente pas de ces vers de Virgile, il en cite un assez misérable de l'auteur du *Copa: Sunt et mora cruenta et lentis uva racemis*, dans la glose duquel il suppose qu'Églé va courir dans les bois pour chercher les mûres de ronce, qu'il nomme mûres sauvages, que les enfans vont cueillir dans les bois; en quoi il se trompe encore, puisque ces mûres, très-agréables à manger, sont les fruits du *Rubus cæsius* de Linné, ou *Chamaibatos* des Grecs, ronce très-basse.

MYRICA. Virg.

Non omnes arbusta juvant, humilesque myricæ.
Eglog. IV, 2.

En voilà assez pour faire entendre que le *Myrica* de Virgile est une plante basse, et qu'employée quatre fois à la fin d'un vers dans ses Églogues iv, vi, viii et x, la rencontre de deux voyelles l'aurait empêché d'employer *erica* ou *ericæ*, s'il a eu l'intention de désigner la bruyère, comme il y a lieu de le croire, le *Myrica* des Grecs et *Myrica* des Latins ne désignant que le *tamarix*, et l'*Ereice* des Grecs ou l'*Erica* des Latins ne désignant que la bruyère; mais comme le *Tamarix gallica* est un arbre, le *tamarix germanica* un fort arbrisseau aussi haut qu'un arbre, et le *Tamarix orientalis* de Forskal encore plus haut que ceux d'Europe, il y a donc lieu de croire que le *Myrica* de Virgile, qui n'est pas un tamarix, mais la bruyère ordinaire, ou *Erica vulgaris* de Linné, ou l'*Erica scoparia* Lin., ou bruyère à balai, plus commune encore en Italie que l'*erica vulgaris* des climats plus froids, et que la raison principale qui l'a déterminé à la nommer ainsi, a été principalement la difficulté de finir ses vers avec

l'*erica*, et la facilité de les terminer avec *myrica*, en faisant toujours la première syllabe brève. Du reste, il est possible que Virgile n'eût pas une connaissance parfaite du *Myrice* des Grecs, dont les trois espèces connues ne croissent point en Italie, sur-tout celle d'Orient, qui nourrit un gallinsecte qu'on croit être une espèce de *cicada*, ni celle de France, ni celle d'Allemagne.

L'auteur de la *Flore de Virgile* donne une synonymie fausse de la bruyère, puisque la bruyère est l'*Ereice* des Grecs et non le *myrica*.

MYRRHA. Virg.

............Et foedare in pulvere crines
Vibratos calido ferro, myrraque madentes.
Æn. XII, 100.

Imprécation que fait Turnus contre Énée, qu'il traite d'efféminé, qui frise ses cheveux avec un fer chaud et les graisse avec l'huile de myrrhe; luxe vraisemblablement du temps d'Auguste, que Turnus attribue à Enée. Quoi qu'il en soit, il n'est pas aisé de déterminer la plante qui produit la myrrhe, dont Dioscoride marque quatre ou cinq espèces, celle d'Arabie, celle des Troglodites, celle de Béotie, etc., mais dont la plus estimée a toujours été celle d'Arabie, qui laisse échapper une huile très-aromatique, qu'il appelle *Acte*, et qui était celle qui découle naturellement d'un arbre qu'il compare à l'acacia d'Égypte, *Mimosa nilotica* Lin., et que Forskal soupçonne être le *mimosa stellata*, mais sur lequel on n'a pas encore des notions certaines : le Myrrha des Latins est le *Smyrna* des Grecs.

MYRTETUM, MYRTUS, MYRTUM. Virg.

Littora myrtetis lætissima..................
Georg. II, 112.

Et lauri baccas, oleamque, cruentaque myrta.
Georg. I, 306.

Hic mihi, dum teneras defendo a frigore myrtos.
Eglog. VII, 6.

Pallentesque hederas, et amantes littora myrtos.
Georg. IV, 124.

............Solido Paphiæ de robore myrtus.
Georg. II, 64.

At myrtus validis hastilibus.
Georg. II, 447.

...........Cingens materna tempora myrto.
Georg. I, 28.

Il n'y a peut-être pas de plante dont Virgile ait plus parlé que du Myrte, fort arbrisseau odorant, que le poëte, comme on voit, met au neutre et au féminin, et dont les épithètes annoncent la nature, les qualités et l'usage. On le voit d'abord consacré à Vénus, et dont on la couronnait, par *cingens materna tempora myrto*; que c'était son arbre favori, puisqu'on l'appelait le *Myrte de Paphos*; qu'il aime les rivages et craint le froid; qu'un lieu planté de myrtes est très-gai et très-agréable; que son bois était propre à faire des javelots solides; et qu'enfin il est comme ensanglanté, *cruentaque myrta*: ce qui ne peut lui appartenir, puisque ses baies sont d'abord vertes, ensuite noires, mais appartient plutôt à un *coccus* ou cochenille rouge, à laquelle il est sujet, suivant Pline, et qui est vraisemblablement le *Coccus hesperidum* ou *Adonidum* des naturalistes.

Théophraste lui donne pour origine la Propontide et

6

les environs de Tarente ; les Grecs lui donnaient les noms de *myrtos*, *myrrice*, *myrrhinos*, et Dioscoride celui de *myrsine*.

N.

NARCISSUS. VIRG.

PRO MOLLI VIOLA, PRO PURPUREO NARCISSO,
CARDUUS ET SPINIS SURGIT PALIURUS ACUTIS.
EGLOG. V, 38.

........................NEC SERA COMANTEM
NARCISSUM, AUT FLEXI TACUISSEM VIMEN ACANTHI.
GEORG. IV, 122.

......................PARS INTRA SEPTA DOMORUM
NARCISSI LACRYMAM, ET LENTUM DE CORTICE GLUTEN,
PRIMA FAVIS PONUNT FUNDAMINA.............
GEORG. IV, 159.

MALA FERANT QUERCUS, NARCISSO FLOREAT ALNUS.
EGLOG. VIII, 53.

Il résulte, comme on voit, de tous ces passages que Virgile reconnaît deux narcisses : l'un, qui fleurit au printemps, qu'il nomme *pourpré*, à raison de son calice, ou *Nectaire* des botanistes et qui est le *Narcisse* des poëtes, et un autre qui fleurit tard, c'est-à-dire en automne ; qu'une partie des abeilles, dans l'intérieur d'une ruche, pose pour fondement de la demeure le propolis fait avec le suc ou les larmes de narcisse (faisant allusion à la métamorphose du beau jeune homme converti en cette plante), et le suc visqueux des écorces d'arbres ; enfin dans le dernier passage, parmi les choses impossibles qu'il met dans la bouche d'un des interlocuteurs

de l'Églogue VIII, il lui fait dire que les chênes porteront des pommes, et l'aulne les fleurs du narcisse; ce qui ne paraît susceptible d'aucune difficulté à entendre, en prenant garde que l'acanthe dont le poëte parle ici est l'acanthe ordinaire, *Acanthus mollis* Lin., celle qui a donné l'idée, par la flexion de ses feuilles, à l'ordre corinthien; que le paliure ordinaire est armé d'épines, en effet, et que si la culture est négligée, on le voit naître avec les chardons à la place de la violette et du narcisse. Mais toute la difficulté dans l'interprétation consiste à savoir quel est le narcisse tardif ou d'automne qu'il regrette de ne pouvoir pas cultiver; que les uns prennent pour le narcisse tardif, *Narcissus serotinus* Lin.; très-petite plante bulbeuse, sans apparence de grandeur ou de beauté, qui ne paraît pas mériter le soin de la culture; dont Clusius a donné la figure sous ce nom, mais que d'autres, peut-être mieux fondés, ont pris pour une autre plante bulbeuse, grande et assez belle, dont le même Clusius a donné encore la description et la figure, sous le nom de *Narcissus autumnalis major*, page 164 de ses *Plantes rares*, mais qui est une espèce d'*Amaryllis* de Linné, *Amaryllis lutea* de cet auteur, qui ne fleurit en effet qu'en automne.

Et c'est cette même plante décrite par Théophraste, liv. VI, chap. VI, sous le nom de *Leirion* et de *Narcissos oporinos*, à part des autres narcisses, qui a vraisemblablement donné lieu à ce que dit Virgile, en lui donnant le titre de *Narcissus sera comans*, à l'exemple de Théophraste. D'après tous ces temoignages et la conformité des descriptions, il paraît évident que cette plante n'est point un narcisse, mais le *Lerion* de Théophraste et l'*Amaryllis lutea* de Linné, dont les feuilles sont radicales,

la fleur sortant d'une spathe, l'oignon ou bulbe brun au dehors, blanc au dedans, la fleur jaune, et qui fleurit en automne.

NUX. Virg.

> Contemplator item cum se nux plurima sylvis
> Induit in florem, et ramos curvabit olentes:
> Si superant foetus, pariter frumenta sequentur,
> Magnaque cum magno veniet tritura calore.
>
> Georg. I, 187.
>
> Inseritur vero et foetu nucis arbutus horrida.
>
> Georg. II, 69.
>
> Sparge, marite, nuces.....................
>
> Eglog. VIII, 30.
>
> Castaneasque nuces.....................
>
> Eglog. II, 52.

D'où l'on voit que le mot Nux chez Virgile était un terme générique, comme le *Carya* des Grecs, puisqu'il le donne aux châtaignes; on voit encore qu'on greffait l'arbousier d'un *nux*, et qu'enfin pour un observateur, lorsque le *nux* se couvrait de fleurs, c'était un indice d'une abondante moisson.

Les sentimens ont été partagés sur la valeur de ce *nux*, les uns le prenant pour le noyer, d'autres pour l'amandier ; mais il paraît que du moment qu'il est question de rameaux qui ont de l'odeur, cela ne peut appartenir qu'au noyer, *Juglans regia* Lin., et aux noix qu'on était dans l'usage de répandre quand on se mariait ; ce qui rend raison du *sparge, marite, nuces.* Cette opinion en faveur du noyer fait mentir le proverbe qui dit : *L'amandier remplit le grenier*, auquel on peut substituer : *Le noyer remplit le grenier*, pour l'intérêt de la vérité.

O.

OLEA ET OLEASTER. VIRG.

.....................OLEÆQUE MINERVA
INVENTRIX...............................
GEORG. I, 18.

CONTRA NON ULLA EST OLEI CULTURA.........
GEORG. II, 420.

..........NEVE OLEÆ SYLVESTRES INSERE TRUNCOS.
GEORG. II, 302.

INFELIX SUPERAT FOLIIS OLEASTER AMARIS.
GEORG. II, 314.

En voilà assez pour donner une idée de l'olivier ordinaire, consacré à Minerve, à laquelle on attribue l'invention d'en tirer l'huile précieuse de l'olive de ses rameaux, emblème de la paix chez les Athéniens. Cet arbre précieux n'exige presque point de culture. Virgile défend de greffer l'olivier sauvage ou OLEASTER sur l'olivier cultivé. Cet olivier sauvage surpasse en amertume de ses feuilles et en grandeur l'olivier qu'on cultive : c'est un arbre principalement d'Europe, comme le nom que lui donne Linné l'annonce, *Olea europæa*, et il n'y a nulle différence dans le caractère essentiel entre l'olivier cultivé et l'olivier sauvage. L'olive, avant sa maturité, est d'une amertume insupportable. C'est un arbre peu élevé, à tronc peu droit ou tortueux, à feuilles un peu étroites, oblongues, de couleur glauque, cendrée ou blanchâtre, et à fruit à noyau de forme olivaire, de couleur verte, jusqu'à ce qu'elle devienne de couleur olivâtre, que lui

donne la pulpe de son fruit toute convertie en substance huileuse, qu'on en extrait par la pression, en broyant d'abord ce fruit avec son noyau, et dont on soumet la pâte à l'expression dans des paniers ou cabas faits de spart, à travers lesquels l'huile, d'une belle couleur d'or avec un œil vert, ruisselle.

Qui pourrait imaginer qu'un arbre si célèbre, si connu, aurait pu être méconnu par l'auteur de la *Flore de Virgile*, qui prend le chalef, *Elæagnus angustifolia* Lin., qu'on appelle *Olivier de Bohême*, à cause de quelque ressemblance de ses feuilles blanchâtres avec celles de l'olivier sauvage, ou *Oleaster* des Latins, *Cotinos* ou *Agriolaios* des Grecs, pour cette plante, mais qui en diffère d'ailleurs, comme on dit, *toto cœlo*, par ses épines, par sa fructification, n'étant ni du même genre ni de la même famille.

ORNUS. Virg.

Nascuntur; steriles saxosis montibus orni.
Georg. II, 111.

...................................Ille solebat
Cantando rigidas deducere montibus ornos.
Eglog. VI, 70.

.............................Mugire videbis
Sub pedibus terram, et descendere montibus ornos.
Æn. IV, 490.

Nec plaustris cessant vectare gementibus ornos.
Æn. XI, 138.

Castaneæ fagus, ornusque incanuit albo
Flore pyri.............................
Georg. II, 71.

..........Advolvunt ingentes montibus ornos,
Æn. VI, 182.

En voilà assez pour prouver que, du temps de Virgile,

l'Ornus était un fort arbre des montagnes, qui servait, sans doute, à la charpente ou aux gros travaux; que cet arbre vivait long-temps, et dont il semble qu'on faisait un fréquent usage; enfin qu'on y greffait le poirier : ce qui paraît convenir à l'une des deux principales espèces indiquées par les auteurs, ou au *Fraxinus excelsior* de G. Bauhin et de Linné, ou au *Fraxinus ornus* de Linné; arbre commun en Italie, sur-tout sur les montagnes, dont Micheli a marqué quatorze espèces ou variétés, tirées de la feuille plus ou moins longue, large, sous le nom de *Fraxinus*, ou frêne à fleur, selon cet auteur, et quatre autres sous le genre *Ornus*, du même ou sans pétales, sans en marquer une seule d'Italie à feuilles arrondies, qui est la troisième espèce indiquée par J. Bauhin et Lamark, sous le titre de *Fraxinus rotundifolia*, dont J. Bauhin a donné la figure, et qu'on appelle le *Frêne à manne*, dans la persuasion où l'on est que c'est sur-tout sur cette espèce, commune dans la Calabre, que se forme plus particulièrement la manne; plante qu'on trouve encore aux environs de Montpellier. Voilà les deux espèces que Théophraste a marquées sous les noms de *Melia* et de *Boumelia*, et dont il résulte qu'il y a plus de raisons de croire que l'*Ornus* de Virgile, arbre vigoureux des montagnes, est le *Fraxinus ornus* de Linné, ou frêne à fleur, plutôt que tout autre, sur-tout notre frêne ordinaire, qui est un arbre des plaines, à écorce lisse.

L'auteur de la *Flore de Virgile* met en doute si la plus petite espèce de frêne, qui est à feuilles rondes, est l'*Ornus ingens* de Virgile, et ajoute qu'il est prouvé que ce n'est point le *Fraxinus ornus* de Linné, ce qui n'est conforme ni à l'observation, ni à la vérité.

P.

PALIURUS. VIRG.

PRO MOLLI VIOLA, PRO PURPUREO NARCISSO,
CARDUUS ET SPINIS SURGIT PALIURUS ACUTIS.
EGLOG. V, 38.

Rien de plus clair que ce que Virgile dit ici, que si l'on néglige la culture, on verra naître à la place de la violette et du narcisse le paliure et le chardon ; ce paliure sur lequel on ne peut élever aucun doute, arbrisseau épineux, à feuilles ovales sans dentelure, dont Linné avait fait une espèce de *rhamnus*, mais dont on a fait un genre particulier, comme les Anciens, mis sous le nom de *Paliurus aculeatus* Desfontaines ; plante d'Europe, diurétique, ou qui pousse aux urines, comme son nom le porte, et dont Dodonée donne une très-bonne figure sous ce nom. Il a été souvent et long-temps question de savoir qu'est-ce que le paliure d'Afrique dont Théophraste fait une espèce de *lotos ?* C'est le *Nabca* ou *Ænoplia* des Anciens, à feuilles ovales et pointues, ou le *Rhamnus spina Christi* Lin., dont Prosper Alpin, sous le nom de *Nabca*, et Clusius, page 27, sous celui d'*Ænoplia*, ont donné de bonnes figures.

PÆONIA. VIRG.

PÆONIIS REVOCATUM HERBIS..................
ÆN. VII, 769.

On voit, dans ce passage du livre VII de l'*Énéide*, que Hippolyte, fils de Thésée, ayant péri par les artifices de

Phèdre, sa belle-mère, il fut rappelé à la vie par Esculape, au moyen des plantes dont celle qui tire son nom de Pæon, qu'Homère dit médecin des Dieux, et que Jupiter, indigné qu'un mortel pût rappeler un mort à la vie, foudroya Esculape et le précipita dans les enfers. A travers le fabuleux de cette histoire, tirée de la Mythologie, il y a un fonds de vérité et sur les cures extraordinaires que faisait Esculape, et ses succès en médecine, et sur la plante de Pæon, qui est le *Pæonia officinalis* de Linné, dont Théophraste sur-tout, Dioscoride et Galien ont fait l'éloge de ses vertus; plante qui a été célébrée sur-tout dans la plus haute antiquité, comme vulnéraire astringent, et sédative, dont on donnait les grains à la dose de dix ou douze, sur-tout dans les maladies des femmes, et spécialement dans les pertes et la suffocation de matrice. Mais depuis ces anciennes époques des succès obtenus par cette plante, on en a prôné tant d'autres, que leur multiplicité a fait tomber celle-ci en désuétude, et qu'elle n'est employée aujourd'hui généralement que pour l'ornement des jardins.

Les Anciens en avaient fait deux espèces, l'une mâle et l'autre femelle, qui se ressemblent à quelques nuances près, mais qui servent à justifier le rapport de Virgile sur les *pœoniis herbis*, c'est-à-dire les pivoines mâle et femelle: on peut voir plusieurs figures exactes de ces deux pivoines chez Dodonée, plantes herbacées l'une et l'autre, dont Linné n'a fait qu'une espèce sous le nom indiqué.

PALMA ET PALMES. VIRG.

PLANTIS ET DURÆ CORYLI NASCUNTUR..........
....
........................ETIAM ARDUA PALMA
NASCITUR, ET CASUS ABIES VISURA MARINOS.
GEORG. II, 65-68.

PALMAQUE VESTIBULUM, AUT INGENS OLEASTER INUMBRET.
GEORG. IV, 20.

...........................VINDEMIA.....
QUAM METHYMNÆO CARPIT DE PALMITE LESBOS.
GEORG. II, 89.

On voit, par les premiers passages, où Virgile indique la meilleure manière de multiplier les arbres ou de faciliter leur croissance, que le coudrier, ainsi que le haut palmier et le sapin, se multiplient de plants enracinés; que le poëte conseille d'ombrager la demeure des mouches à miel par un palmier ou par un grand olivier sauvage; que la vigne de Mithymna, qui donne le vin de Lesbos, n'est pas une des nôtres.

Quoique le palmier-dattier, ou l'*Ardua palma* de Virgile, qui est le *Phœnix dactylifera* de Linné, ne porte pas des fleurs, encore moins des dattes en Italie, cela n'empêche pas l'ombre de ses grandes palmes ou feuilles; et c'est tout ce que Virgile demande de procurer aux abeilles, ou bien celle d'un gros olivier sauvage, ou *oleaster*.

Quant au PALMES ou pampre de la vigne, c'est une branche ou sarment avec ses feuilles et ses grappes, comme on sait.

PAPAVER. Virg.

Lilia, verbenasque premens, vescumque papaver.
Georg. IV, 131.

Spargens humida mella, soporiferumque papaver.
Æn. IV, 486.

Urunt lethæo perfusa papavera somno.
Georg. I, 78.

Nec non et lini segetem, et cereale papaver.
Georg. I, 212.

Vescum, *soporiferum*, *cereale* : trois épithètes convenables que le poëte donne au pavot, et dont l'une, celle de *soporiferum*, paraît l'être encore plus que celle de *somniferum*, que Linné emploie pour la même plante ; car le sommeil que procure son suc épaissi, qui est l'*opium*, produit plutôt un assoupissement qu'un vrai sommeil. Quant à celles de *cereale* et de *vescum*, elles sont encore très-appropriées au pavot des jardins, puisque sa graine était mise au nombre des grains ou plantes céréales, dont on faisait usage comme du blé ; l'expérience ayant prouvé que cette graine du pavot qui est huileuse, fournit un aliment assez sain et une huile qui n'a rien de somnifère, comme l'ancienne Faculté de médecine, consultée par le magistrat pour savoir si cette huile était saine ou bonne à manger, démontra que son usage n'avait point d'inconvéniens. Cette graine aujourd'hui sert à en extraire l'huile de pavot, et le résidu de l'expression est ce qu'on appelle *pain de pavot*, dont on nourrit les oiseaux. Quant à l'épithète de *lethæo* et *lethæa* que Virgile donne au pavot, *Géorg.*, liv. IV, v. 545, ainsi qu'au sommeil que l'opium produit, elle est encore heureuse, faisant allusion au fleuve Léthé des Anciens, ou fleuve d'oubli, qui procure le sommeil.

Tout le monde connaît le pavot des jardins, à larges feuilles amplexicaules, un peu découpées, à grandes fleurs, dont la couleur de la fleur, simple ou double, ainsi que celle de la semence, est fort sujette à varier du blanc au rouge et au noir : c'est le *Mecon* des Grecs, qui donnaient à notre coquelicot celui de *mecon roias*, ou à fleur de grenadier, à feuilles à-peu-près de chicorée sauvage, dont ces mêmes Grecs faisaient usage de la capsule pour procurer le sommeil, et des grains avec du miel, dont ils faisaient des gâteaux, des feuilles pour se purger ; mais il ne paraît pas que Virgile en ait parlé que pour le bouquet de Naïs, placé à côté du *vaccinium*, qui en fait ressortir la couleur ponceau.

PAUSIA. Virg.

Orchades, et radii, et amara pausia bacca.
Georg. II, 86.

Nom qu'on donnait en Italie à une espèce ou variété d'olive, dont Columelle fait beaucoup mention sous le même nom, ou pausea, qu'on préparait en septembre ou octobre, en l'écrasant avec du fenouil, du sel, du lentisque et le moût de vin, pour lui ôter son amertume. C'est une olive blanche comme celle que les Romains nommaient *la royale*, ou *regia*, qui étaient les deux les plus estimées pour les tables. Il paraît que parmi les neuf ou dix variétés qu'on cultive en France, celle qui répond le mieux à celle-ci est celle qu'on appelle *ampoulan* à Montpellier, l'*Oliva sphæria* de Gouan, qui est la plus grande.

L'auteur de la *Flore de Virgile*, pour donner une idée de cette olive, a recours au *Præmadia* de Nicandre, dans ses *Alexipharmaques*, et met en doute si ce n'est

pas l'olive précoce de Gouan, qui l'a nommée *Négrette* ou olive précoce. Mais il me semble que, sans aller chercher le *Præmadia* de Nicandre, sur le sens duquel Gorris n'a osé prononcer, et qui, dérivé de *practos*, signifierait *efficace*, il était plus simple de chercher l'étymologie de *Pausia*, qui paraît dérivé du fleuve *Pausinus*, dans la Croatie, sur les bords duquel on cultivait cet olivier, dont le fruit n'est point précoce, et l'amertume n'est point un caractère distinctif du *Pausia*, puisque toutes les olives sont amères avant leur maturité.

PICEA. Virg.

Pinea sylva mihi multos dilecta per annos,
Lucus in arce fuit summa, quo sacra ferebant,
Nigranti picea trabibusque obscurus acernis.

Æn. IX, 86.

Itur in antiquam sylvam, stabula alta ferarum :
Procumbunt piceæ..............................

Æn. VI, 179.

D'où l'on voit, par ces passages, que le Picea de Virgile vient dans les antiques forêts, qui servent de retraite aux bêtes fauves ; que dans la prière que Cybèle, mère des Dieux, fait à son fils Jupiter pour qu'il laisse couper le bois nécessaire à la construction de ses vaisseaux, dans le bois qui lui était consacré, il y avait l'érable et le *picea*. D'où il suit que le *picea* se trouve dans les plus sombres forêts, sur-tout sur le mont Ida de Phrygie, d'où Énée tira le bois nécessaire à la construction de ses vaisseaux, et ailleurs, que c'est un arbre résineux de peu de valeur, dont l'épithète *nigrans* annonce un arbre sombre ou d'un vert obscur, d'un aspect triste ; et d'ailleurs on sait, d'après la description que fait

Pline du *picea*, que c'est un arbre à feuilles courtes et dures, qui se ramifie presque au sortir de terre, qui n'est ni très-haut ni de forme pyramidale régulière, qu'il aime les montagnes et le froid; que c'est un arbre funéraire qu'on mettait à la porte des morts à Rome; qui servait à allumer les bûchers; qu'il donne un suc résineux, blanc, semblable à l'encens; dont le bois sert à faire des bardeaux, des solives, et autres menus ouvrages de ce genre : ce qui répond à un des arbres que nous appelons *Pesse*, *Epicea*, mots dérivés de *Picea* des Romains, terme dont on a cruellement abusé, Bélon ayant donné ce nom au *Pinus sylvestris* de Linné, d'après Théodore Gaza, le traducteur de Théophraste; Ruel, au *Pitys* de Dioscoride; et Linné lui-même l'ayant spécifiquement consacré à un bel arbre régulier, bien étagé, fort haut, et qui ne ressemble nullement au *Picea* des Romains, et dont même aucun auteur moderne, à ma connaissance, ne fait une juste application ni même mention, ni sous le titre de *pinus* ni sous celui d'*abies*, à moins que ce ne soit l'*abies picea*, dont il est au moins une variété, mais qui n'est ni régulière ni pyramidale, à feuilles courtes, dures, aiguës, disposées isolément et sans réunion autour des branches, comme tous les épicéas, et de forme ovale, peu haut, presque difforme, à cônes oblongs, dont les premières branches sont presque rez terre, haut d'une trentaine de pieds au plus, à feuilles un peu courbes, isolées et dures; qui croît naturellement en Provence, où on le nomme *serenta*, ou *épicéa à violon*, à cause de sa forme ovale, ordinairement échancrée vers le milieu, qui n'est pas cultivé en général en France, où on le néglige, dont on voit quelques échantillons à Ermenonville, ainsi qu'on en voit un au jardin de M. de

La Rochette, près Melun, et un autre également laid, qu'on voyait à Fontainebleau dans la pièce d'eau nommée le *Pot-qui-bout*. Les beaux épicéas qu'on voit à Ermenonville, et qui sont soignés, sont des arbres d'Amérique, sur-tout un qu'on y observe, qui paraît avoir près de cent pieds de hauteur, à branches horizontales, dont les rameaux sont articulés et tombent agréablement en manière de falbala; ce qui est d'un très-bel effet. Voilà pourquoi on lui donne vulgairement le nom d'*Épicéa à falbala*, qui est l'arbre le plus beau et le plus haut de ce genre que j'aie vu, dont les cônes, oblongs, ont six pouces de longueur sur un pouce et demi de diamètre, à écailles un peu crénelées à leur pointe, et qui mériterait le nom de *Pinus* ou d'*Abies articulata*.

(Que ceci soit dit en faveur de ceux qui aiment la vérité.) La langue grecque ne fournit aucun nom synonyme du *Picea* des Romains; car ce n'est ni leur *Pitys*, ni leur *Peuce*, ni leur *Elate*.

PINUS. Virg.

Fraxinus in sylvis pulcherrima, pinus in hortis.
Eglog. VII, 65.

Hic arguta sacra pendebat fistula pinu.
Eglog. VII, 24.

Oscilla ex alta suspendunt mollia pinu..........
Georg. II, 389.

..............................Nec nautica pinus
Mutabit merces....................................
Eglog. IV, 37.

Ipsæ caucaseo steriles in vertice sylvæ.
....
.......................Dant utile lignum
Navigiis pinos, domibus cedrosque cupressosque.
Georg. II. 442.

En voilà assez des passages de Virgile sur le Pinus pour prouver deux choses : l'une, que le pin sans épithète, ou *pulcherrima*, *arguta*, ou *alta*, est un superbe pin, fort haut, qu'on cultivait en Italie dans les jardins, dont il faisait le principal ornement, où l'on suspendait les flûtes, les petites figures fraîches, qu'on offrait surtout au Dieu des enfers, ou Pluton ; l'autre, que celui du mont Caucase, désigné par l'épithète de *nautica*, équivalente à celle de *pontica*, qu'Horace lui donne encore d'accord avec ce que dit Théophraste sur le *Pitys* des Grecs, propre sur-tout à la construction des navires.

Il est reconnu, je crois, que le premier de ces pins, qu'on appelle *Pin d'Italie*, est le pin-pignier, ou *Pinus pinea* de Linné ; le *Peuce* des Grecs ; pin à deux feuilles réunies, longues, étroites, qui s'élève fort haut, à gros cônes écailleux, arrondis ; dont les écailles s'écartent ou s'ouvrent, pour laisser tomber des pignons durs, de la grandeur et forme d'un noyau d'olive, et renferment une amande pelliculée très-douce, un peu huileuse, *Strobilos* des Grecs modernes, suivant Galien : c'est le *Peuce* cultivé de Théophraste, *Peuce emeros*, arbre qui conserve ses feuilles.

Quant au *Pinus nautica* ou *pontica*, ou propre aux navires, il serait difficile de le méconnaître, d'après l'usage qu'en faisaient les Anciens pour la construction des vaisseaux employés dans la Grèce et en Italie ; décrit avec un soin extrême sous le nom de *Pitys* par Théophraste ; arbre à tige droite, à deux feuilles réunies, mais bien plus courtes que celles du *peuce ;* à petits cônes ovales, arrondis ; très-droit, qui a cela de particulier de nourrir la chenille *pityocampa*, chenille velue, dont le toucher cause les plus grandes cuissons ; arbre le plus

répandu qu'il y ait peut-être en Europe, dans la Grèce et une partie de l'Asie, où Bélon et Tournefort l'ont observé, et même en France, aux environs de Lyon; que Tournefort, dans son *Voyage,* appelle *Pin de Tarare* qui répond parfaitement à la description donnée par Théophraste, et qui est le *Pinus sylvestris* de Linné, arbre des montagnes, qui conserve ses feuilles au nombre de deux réunies, qui renaît lorsqu'il est brûlé, et dont les cônes portaient le nom de *pityides* chez les Grecs; traits qui n'appartiennent qu'à ce pin, dont Bélon a donné la figure sous le nom, assez malheureux, de *Picea.* Cet arbre, planté à Fontainebleau, occupe presque toute la partie droite jusqu'au haut du Mail de Henri IV.

Voilà, selon nous, les deux sortes de pins dont Virgile fait mention; savoir, son *Pinus pulcherrima* et son *Pinus nautica, Peuce* et *Pitys* des Grecs; *Pinus pinea,* et *Pinus sylvestris* de Linné.

On passe sous silence les deux synonymes que l'auteur de la *Flore de Virgile* a mis sous le nom de *Pinus:* il suffit de dire que le *Peuce* des Grecs a été mis où devait être le *pitys, et vice versâ;* que le *pitys emeros,* qu'il cite, n'existe pas chez les Grecs, puisque leur *pitys* est le pin sauvage; que le *Pinus maritima* de Décandole n'a rien de commun avec l'un ou l'autre pin dont on parle, quand même on voudrait désigner soit le vrai pin maritime de Théophraste, soit les pins maritimes de Matthiole et de Duhamel, dont le plus fort est le pin de Bordeaux, à grands cônes très-adhérens et coniques.

PLATANUS. Virg.

Jamque ministrantem platanum potantibus umbram.
Georg. IV, 146.

Et steriles platani malos gessere valentes.
Georg. II, 70.

Rien de plus célèbre que le platane d'Orient, qui faisait jadis en Grèce l'ornement des jardins, de l'entrée des temples, des allées, à Athènes, où il était cultivé avec soin, dont on en voyait un, du temps de Théophraste, à Delphes, planté par Agamemnon ; un jeune au Lycée d'Athènes, qui avait déjà quarante-neuf pieds de haut ; ceux du Gymnase, dans la même ville, plantés par Denis-le-Tyran ; arbre majestueux, très-droit, qui se dépouille, tous les ans, de son écorce extérieure, et dont la tête, avec son beau feuillage, se forme presque en pomme. Il était très-recherché en Italie, où, suivant Théophraste, il réussissait mal, puisque ceux qui furent plantés à Reggio, dans la Calabre, par Denis-le-Tyran, ne réussirent pas suivant le même auteur. Voilà pourquoi Virgile, sans doute, fait remarquer que celui qui était dans le jardin du philosophe de Tarente fournissait une belle ombre aux buveurs.

D'après cela, il n'est pas surprenant qu'on eût fait des tentatives en Italie pour greffer des arbres fruitiers, tels que des pommiers, qui ont pu réussir, et justifier ce que dit Virgile, qu'on a vu des platanes stériles (c'est-à-dire qui ne produisaient que leur petit fruit, qu'on ne mange pas), produire des pommes; ce qui ne s'accorde pas avec nos systèmes, ou plutôt avec celui des jardiniers fruitiers, qui ne font des greffes que sur des espèces analogues ou du même genre, et niant la possi-

bilité de réussir, sans l'avoir essayé sur des espèces très-éloignées par leur caractère botanique, quoique les agronomes les plus illustres, tels que Théophraste et Columelle n'aient point nié cette possibilité. Ces grands hommes à principes ne considéraient la greffe que comme une plantation d'un arbre qui prend de bouture sur un autre, ou corps qui puisse lui servir de matrice, en lui fournissant une eau de végétation qui le fasse germer : voilà pourquoi ces auteurs n'ont recommandé, pour réussir, qu'un temps ou une saison favorable. Théophraste marque celle du mois de juillet, du 20 au 22, Columelle n'en fixe pas; mais l'un et l'autre recommandent avec soin de mettre la plaie de la greffe à l'abri du contact de l'air et de l'eau pluviale : en quoi consiste tout le secret de la réussite. La belle observation de M. du Petit-Thouars sur un arbre greffé et très-vivant sur un arbre mort, semble prouver que l'arbre greffé sur un autre n'a pas besoin d'un suc analogue au sien, puisqu'il en est privé sur l'arbre qui le porte et qui est pourri, et qu'il n'a besoin que d'eau et de fumier, ou d'une substance quelconque qui fournisse de l'eau à sa racine : toutes les expériences de MM. du Tillet et Duhamel justifient la proposition de cette loi.

C'est à l'expérience, à laquelle on invite les agronomes, à prouver si le pommier greffé sur platane, avec les conditions prescrites, réussit ou non.

On sait que le platane d'Orient est le *Platanos* des Grecs, le *Platanus orientalis* de Linné et non un autre.

POPULUS. Virg.

Populus in fluviis, abies in montibus altis.
Eglog. VII, 66.

Populus Alcidæ gratissima................
Eglog. VII, 61.

....................Hic candida populus antro
Imminet..
Eglog. I, 47.

Ces passages suffisent pour annoncer que le peuplier était un arbre consacré à Hercule, et qu'on l'en couronnait,

Herculeæque arbos umbrosa coronæ.
Georg. II, 60.

et qu'il fait mention de deux espèces, l'une sans épithète, l'autre avec celle de *candida;* ce qui désigne assez clairement le peuplier ordinaire ou peuplier noir, *Populus nigra* de Linné, ou *Aigeiros* des Grecs; et le peuplier blanc, *Populus alba* Lin., que les Grecs se contentaient de désigner par *Leuce* seulement, et les Latins, à leur imitation, par *candida* ou *alba*, conservé dans la langue romance, sous le nom d'*Aoubo*.

Une circonstance assez remarquable au sujet du peuplier, c'est que cet arbre, au *Musœum* d'Athènes, renversé d'un coup de vent, se releva de lui-même, d'après le rapport de Théophraste; la même observation a été faite sur le platane.

C'est sur le peuplier que notre poëte fait gémir la femelle du rossignol, à laquelle on a enlevé ses petits; on croit l'entendre se plaindre par ce vers :

Qualis populea moerens philomela sub umbra,
Georg. IV, 511.

PRUNUS, PRUNUM. Virg.

........Et prunis lapidosa rubescere corna.
Georg. II, 34.

Addam cerea pruna...................
Eglog. II, 53.

On retrouve encore ici l'exemple d'une greffe du prunier sur le cornouiller, qui n'est pas plus invraisemblable dans la réussite que celle du chêne sur l'orme, et du poirier sur le platane (voyez Platanus). On sait que le Prunus des Latins désigne le prûnier, *Prunus domestica* Lin.: c'est le *Coccymelea* des Grecs, ainsi que le *Proune* de Théophraste, d'où vient notre mot *Prune*. Quant au *Cerea pruna* dont parle Virgile, il est plus que vraisemblable que c'est la variété de prune qu'on appelle parmi nous *Prune de Sainte-Catherine*, qui est jaune, ovale, très-bonne à manger.

PYRUS. Virg.

Insere nunc, Meliboee, pyros; pone ordine vites.
Eglog. I, 73.

Eduramque pyrum, et spinos jam pruna ferentes.
Georg. IV, 145.

.... Nec surculus idem,
Crustumiis, Syriisque pyris, gravibusque volemis.
Georg. II, 88.

Il paraît que la greffe était plus en usage chez les Romains, du temps de Virgile, que chez nous, si l'on en juge par leur diversité. On sait bien que l'usage est de greffer sur sauvageon presque toutes les bonnes espèces; mais greffer le poirier sur cornouiller, comme

on le voit ici, c'est un peu extraordinaire : du reste, on finit par se persuader, en lisant Virgile, que cet art du cultivateur était plus exercé, plus étendu, plus varié que chez nous, puisque ses produits nous paraissent si étranges. La greffe, par exemple, de bonnes espèces de prunes sur le prunelier, *spinos*, ne doit pas le paraître, puisqu'elle est d'usage journalier. Mais lorsque Virgile parle des rejetons des poires *crustumii syrii volemi*, il semble se borner à trois espèces, qui étaient sans doute les meilleures de son temps, et qui prenaient les noms des villes ou des lieux où on les avait fait naître, comme de *Crustume*, de *Syrie*, de *Pergame*, et qui paroissent être celles que nous appelons *Beurré ; Poire de Pergame*, et *Poire de livre* ou de *Catillac*, *librale pyrum*, qui est la plus forte et la plus dure qu'il y ait, qui exige un feu de four pour la cuire, l'ébullition ordinaire dans l'eau ne suffisant pas.

Les anciens Grecs ne distinguaient, en général, que deux sortes de poires ou poiriers : le cultivé, qui était leur *Apios*, et le poirier sauvage, qui était leur *Achras ;* nom qu'Hippocrate, Théophraste et autres lui donnaient avec celui d'*Ochne*, et à la poire celui d'*Apion*. Je crois que les Latins n'en avaient pas d'autres que *Prunus* et *Prunum* pour le poirier et pour la poire.

Quant aux rejetons des poiriers cultivés dont Virgile parle, et dont la forme ni la substance ne sont pas les mêmes, c'est de toute vérité. La même variété existe dans la forme, la couleur et la saveur des fruits, et même dans les effets sur le corps humain, qui ne sont pas les mêmes relativement à toutes les espèces de variétés.

Q.

QUERCUS ET ÆSCULUS. VIRG.

..........EQUE SACRA RESONANT EXAMINA QUERCU.
EGLOG. VII, 13.

SICUBI MAGNA JOVIS ANTIQUO ROBORE QUERCUS
INGENTES TENDAT RAMOS....................
GEORG. III, 332.

ET DURÆ QUERCUS SUDABUNT ROSCIDA MELLA.
EGLOG. IV, 30.

ÆSCULUS, ATQUE HABITÆ GRAIIS ORACULA QUERCUS.
GEORG. II, 16.

Virgile nous apprend que le chêne, consacré à Jupiter, était un arbre sacré qui rendait des oracles, qu'il était d'un bois dur, qu'il avait de grands rameaux écartés; qu'il distingue l'ÆSCULUS des autres chênes, et que, dans l'âge d'or, on verra sortir le miel de leur écorce dure; ce qui est applicable à plusieurs chênes dont il est difficile de déterminer l'espèce, excepté celle de l'*Æsculus*, ce beau chêne d'Orient, dont il fait ailleurs la description, et celle du *Robur*, dont on va parler.

Quant aux autres qu'il peut indiquer, il y a grande apparence que c'est le *Quercus cerris* et le *Quercus crinita* de Lamark, deux chênes qu'on observe en France et en Italie, mais peu faits pour rendre des oracles, artifice qui n'a jamais eu lieu que dans la Grèce, et dont il n'a été permis qu'aux poëtes de l'employer. Ce qu'il y a de plus vraisemblable à l'égard de tous ces chênes, c'est

que le poëte n'a point voulu parler des nôtres, c'est-à-dire des plus communs en France, et qui forment presque toutes nos grandes forêts, tels que le *Quercus racemosa* de Lamark, entremêlé du *Quercus crinita* du même, ou chêne *de Bourgogne*, du *Quercus pyramidalis*, et du *Quercus cerris* dans la partie méridionale.

Drys était bien le terme générique des chênes, sur-tout du chêne ordinaire de Grèce, à glands doux, *Quercus esculus* Lin.; mais les quinze ou seize autres qu'on y trouve avaient chacun un nom particulier, sur-tout les chênes verts, qui ne sont, en général, ni ceux d'Italie ni ceux de France. On ne peut déterminer ici, comme clairement indiqué, que l'*Ægilops* des Grecs, ou *Æsculus* de Virgile, si bien décrit ailleurs par ce poëte, et son *Robur,* ou Chêne rouvre, dont il va être question, p. 106, et qu'on trouve également en Grèce, sous le nom d'*Aria*, connu en Italie, et même en France dans la partie méridionale. Mais les chênes mis par les Grecs sous les noms de *Drys*, d'*Emeris*, d'*Aspris*, d'*Ægilops* même, de *Phellodrys*, de *Smilax*, etc., ne se trouvent ni en Italie ni en France.

R.

RADIUS ET ORCHITES. VIRG.

ORCHADES, ET RADII, ET AMARA PAUSIA BACCA.
GEORG. II, 86.

Noms que donne Virgile, suivis par Columelle et par Pline, à des olives bonnes à confire et à manger, dont le

Radius est de forme très-allongée, et l'autre est de la forme d'un testicule, d'où vient son nom (voyez Pausia).

RAMUS AUREUS. Virg.

.............................Latet arbore opaca
Aureus et foliis et lento vimine ramus,
Junoni infernæ dictus sacer : hunc tegit omnis
Lucus, et obscuris claudunt convallibus umbræ.
Sed non ante datur telluris operta subire,
Auricomos quam quis decerpserit arbore foetus.
Hoc sibi pulchra suum ferri Proserpina munus
Instituit. Primo avulso, non deficit alter
Aureus, et simili frondescit virga metallo.
Æn. VI, 136-144.

Delille a rendu ces vers comme il suit :

Dans les plus sombres bois qu'habitent les Sylvains,
Bois sacrés, éloignés des tumultes humains,
Existe un rameau d'or. L'arbre qui le recèle,
Est épais, ténébreux, n'a rien qui le décèle.
La déesse du Styx en fait l'objet des vœux
De quelque grand héros qu'elle veut rendre heureux ;
On ne peut pénétrer dans son terrible empire
Qu'après l'avoir cueilli ; crainte qu'il se déchire,
Flexible, sa souplesse égale sa beauté,
Et permet qu'on le cueille avec facilité.
A peine est-il cueilli qu'un autre prend sa place,
Et du même métal s'élève et le remplace.

Il est assez remarquable que l'idée de ce rameau soit prise dans la nature, et qu'il ressemble, trait pour trait, à la substance près, mais pour la couleur et la flexibilité, au gui de chêne, *Viscum album* Lin., plante parasite, attachée au tronc ou aux branches des arbres, comme le poëte peint le rameau d'or, d'après l'habitude qu'a cet habile peintre de prendre toutes ses peintures dans la nature, pour les rendre plus aimables.

ROBUR. Virg.

. . . . . .Et inflexi primum grave robur aratri.
Georg. I, 162.

Et suspensa focis explorat robora fumus.
Georg. I, 175

. . . . .Cuneis et fissile robur
Scinditur. . . . .
Æn. VI, 182.

Indépendamment des chênes dont Virgile a fait mention sous les noms de *Quercus* et d'*Æsculus*, il est question, dans ces passages, d'un Robur, dont il fait construire le corps de la charrue, comme du bois le plus dur et le plus solide après l'avoir fait fumer; lequel entrait encore dans la structure du cheval de Troye; qu'il fait frapper par Laocoon, et qu'il fait fendre avec des coins pour le bûcher sépulcral exécuté par ordre de la Sibylle. Ce *robur*, qu'on prend pour le bois le plus solide, est véritablement celui d'un chêne qui porte encore le nom de *Robur*, et de *Rouve* dans la langue romance, qui est le *Quercus robur* de Lamark; chêne que j'ai vu même en France, à tronc droit et très-haut, d'environ un pied et demi de diamètre, à écorce d'un gris blanchâtre, à petites feuilles sinueuses, d'un vert encore blanchâtre, et à petits glands, à cupules grenues et blanchâtres, dont le bois est extrêmement dur, et paraît être l'*Aria* de Théophraste, dont J. Bauhin a donné la figure sous le nom de *Robur* également; chêne dont les traducteurs commentateurs de Virgile ont cru se dispenser de faire mention, et qu'on aurait dû trouver au moins dans une *Flore de Virgile*.

ROS. Virg.

Cum ros in tenera pecori gratissimus herba est.
Eglog. VIII, 15.

Vix humiles apibus casias, roremque ministrat.
Georg. II, 213.

D'où l'on voit assez clairement que Virgile, sous le nom de *Ros*, désigne non-seulement la rosée qui couvre les herbes très-agréables aux bestiaux, mais une plante dont ces mêmes bestiaux font usage, faute de meilleures; ce qui s'accorde avec cet autre vers des *Fastes* d'Ovide, qui dit, en parlant des plantes que broutent les animaux :

Pars thyma, pars rorem, pars meliloton amant.

Dioscoride paraît être le premier qui nous ait appris que les Romains nommaient *Rosmarinum* la plante à odeur d'encens et coronaire, qu'il nomme *Libanotis*, et qui se trouve être le romarin, *Rosmarinus officinalis* de Linné; plante labiée en arbrisseau, à feuilles étroites, d'un vert blanchâtre, et qui a comme une odeur d'encens, qu'on trouve, suivant Virgile, dans les terrains maigres, avec le *Casia* de ce poëte. (*Voyez* l'Introduction, pag. xiv et suivantes.)

ROSA, ROSARIUM, ROSETUM. Virg.

Primus vere rosam............carpere.......
Georg. IV, 134.

...............aut mixta rubent ubi lilia multa
Alba rosa..
Æn. XII, 69.

Puniceis humilis quantum saliunca rosetis.
Eglog. V, 17.

...............Biferique (canerem) rosaria Pæsti.
Georg. IV, 119.

Il suit de tous ces passages sur la rose et les rosiers, et

lieux plantés de roses, qu'il est vraisemblable que le philosophe de Tarente cultivait, cueillait, le premier, la rose du printemps ou des Alpes, *Rosa alpina* Lin., rose sans épines, d'une odeur suave ou très-douce, à feuilles ailées avec impaire, d'un beau vert, et ordinairement simple, d'un beau coloris rose; que les roses d'un beau rouge, ou rosiers, qu'il met en comparaison avec le saliunca, sont les roses ordinaires ou à cent feuilles, *Rosa centifolia* Lin., et que celles de *Pæstum*, qui produisaient leurs fleurs deux fois l'année, pouvaient être le *Rosa semperflorens*, comme celle de Bengale.

On sait que le *Rosa* des Latins est le *Rodon* des Grecs.

RUBUS. Virg.

Pascuntur.................................
Horrentesque rubos, et amantes ardua dumos.
Georg. III, 314.

Mella fluant illi: ferat et rubus asper amomum.
Eglog. III, 89.

Parmi les choses que les chèvres aiment, Virgile, comme on voit, leur fait brouter les ronces, les buissons, et dans un autre endroit il souhaite à Pollion que le miel coule pour lui, que les ronces portent l'*amomum*. On sait que le Rubus des Latins est le *Batos* des Grecs.

RUSCUS. Virg.

Horridior rusco...........................
Eglog. VII, 42.

.............Nec non etiam aspera rusci
Vimina.................................
Georg. II, 413.

On voit que le Ruscus est horrible et fournit des liens

rudes ; ce qui appartient assez clairement au grand houx, *Ilex aquifolium* de Linné, qui a des feuilles épineuses qui le rendent horrible, et dont les baguettes, longues et flexibles, servent à lier la vigne, chez Columelle comme chez Virgile. Dans la suite, ce nom a été appliqué à une autre plante, même par les botanistes et sur la foi de Pline, ensuite de Ruel, traducteur de Dioscoride, qui lui fait dire ce qu'il n'a pas dit; c'est-à-dire que les Latins donnaient au *myrsine agria* des Grecs, qui est le petit houx, le nom de *Ruscus : Latinis ruscum appellatur;* cè qui n'est point dans le texte. Cette infidélité de la part de Ruel, copiée et répétée ensuite par Matthiole, l'a été par tous les botanistes, de manière qu'il n'est pas étonnant que l'auteur de la *Flore de Virgile* donne pour synonyme du *Ruscus* de Virgile le *Centromyrrine* de Théophraste, au lieu de son *agria,* qui est le nom du houx. D'ailleurs le petit houx n'est pas horrible à voir, bien loin de là. Ce petit arbrisseau est très-agréable à la vue, sur-tout lorsqu'il porte ses baies rouges; il sert même alors de bouquet, et il n'a point des baguettes flexibles propres à lier la vigne. Du reste, Pline ne dit pas qu'on appelle le petit houx *Ruscus* ou *Ruscum;* il dit que c'est Maron qui donne ce nom à l'*oxymyrsine*, et qu'on s'en sert pour faire des balais, et dans un autre endroit, que le *Ruscus* n'est pas commun en Italie, au lieu que l'*aquifolium* (mis pour *agrifolium*, et l'un et l'autre assez mauvais) est commun en Italie.

D'où il suit que d'habiles interprètes de Dioscoride, tels que Ruel et Matthiole, ont donné lieu à une erreur qui est parvenue jusqu'à Linné, qui donne le nom de *Ruscus* au petit houx, ou houx-frelon.

S.

SALICTUM, SALIX. VIRG.

..........................VICINO AB LIMITE SEPES
HYBLÆIS APIBUS FLOREM DEPASTA SALICTI.
EGLOC. I, 54.

.........ET GLAUCA CANENTIA FRONDE SALICTA.
GEORG. II, 13.

Salictum par syncope, pour *Salicetum* ou lieu planté de saules;

LENTA SALIX QUANTUM PALLENTI CEDIT OLIVÆ,
....
................TANTUM..................
EGLOG. V, 16.

...........PASCUNTUR (APES) ET ARBUTA PASSIM
ET GLAUCAS SALICES, CASIAMQUE VIRIDEM.......
GEORG. IV, 181.

Il est fort difficile de déterminer l'espèce de saule dont Virgile veut parler, à moins d'y reconnaître le saule glauque, *Salix glauca* Lin., qu'on trouve aux Pyrénées, et le *Salix helix* Lin., qui vient dans les haies, et que l'auteur fait pâturer aux abeilles; on peut croire encore qu'en général les saules dont Virgile fait mention sont bas, puisqu'il dit que le saule le cède à l'olivier ou à l'olive, prenant ici la partie pour le tout, puisque l'olivier est un arbre peu élevé.

On sait que le SALIX des Latins est l'*Itea* des Grecs.

SALIUNCA. Virg.

Lenta salix quantum pallenti cedit olivæ,
Puniceis humilis quantum saliunca rosetis,
. . . . Tantum. . . . .
Eglog. V, 16.

Saliunca, par syncope de *salix uncata*, comme pour dire saule à crochets; nom donné à une plante très-basse, et bien inférieure pour la hauteur à celle des rosiers, auxquels Virgile la compare ou la met en opposition, et qui, d'après les raisons données dans l'Introduction, pages viii, ix, x, et la figure, *Pl. II*, *fig.* 3, ne laissent presque aucun doute sur cette plante, qu'on croit être le *Lavandula stœchas* de Linné, *Saliungha s. Spicanard* des Italiens.

SANDYX. Virg.

Sponte sua sandyx pascentes vestiet agnos.
Eglog. IV, 45.

Pline, en lisant ce vers qu'il cite, s'est persuadé que Virgile avait eu l'intention de parler d'une plante, puisque c'est en paissant que le Sandyx colorera la toison des agneaux. Ce passage a partagé l'opinion de plusieurs savans. Parmi les anciens, Hesichius, Gratius et Vopiscus, cités par Turnèbe, R. Étienne, et parmi les modernes Beckmann, penchent pour l'opinion que c'est une plante qui, selon Gratius, croît dans la Libye, avec le suc de laquelle on teint les plumes des oiseaux d'une couleur pourpre, suivant Vopiscus. Il y a le *Sandyx* des Indes, autre plante qui a la même propriété de teindre en rouge; enfin, suivant Beckmann, c'est la racine de garance: il

aurait pu proposer la racine d'orcanette, qui peut produire le même effet, puisque son effet est de teindre les os en rouge, comme celle de garance; mais il faut avouer qu'on n'a rien de certain à cet égard. Ceux qui croient avec Pline que le *Sandyx* de Virgile est une composition, la préparent, d'après lui, avec l'ocre, le sandarac des anciens, la terre rouge; Dioscoride donne un autre procédé, dans lequel il fait entrer le *minium*, ou oxide de plomb des chimistes.

Dans le cas où l'on admettrait l'opinion en faveur d'une plante propre à produire une belle couleur rouge, nous ne voyons que le *Lichen roccella* de Linné qui soit capable de produire cet effet; plante qu'on trouve sur la côte d'Afrique, aux îles Canaries, à celle de Crète ou Candie, qui produit une belle couleur pourpre foncé, mais qui, par l'addition de l'urine ou d'un alcali et de la chaux, se change en belle couleur écarlate : et il est possible que le *Sandyx* de Virgile soit cette plante, qu'on trouve même en Auvergne, que les Grecs nommaient *Phycos spontion cretos;* et c'était même le *Phycos* par excellence des Grecs.

SCILLA. Virg.

Scillamque, helleborosque, graves nigrumque bitumen.
Georg. III, 451.

La plante dont parle ici Virgile, sous le nom de Scilla des Grecs et des Romains, est une plante bulbeuse, qui vient sur le bord de la mer, dont les vertus ont été célébrées par toute l'antiquité, par Hippocrate, sur-tout par Pythagore, et est le principal ingrédient de la thériaque d'Andromaque. Elle a joui d'une réputation qui se

soutient encore. Il paraît que ce n'est qu'à l'extérieur que son oignon était employé pour les maladies des bestiaux avec l'ellébore noir et le bitume de même couleur : c'est comme un très-gros oignon rouge, qu'on réduit en poudre après l'avoir fait sécher, et qu'on mêle avec la poudre de l'ellébore et le bitume, qu'on applique sur les endroits malades. C'est une plante d'un effet très-énergique, même intérieurement ; c'est le *Scilla maritima* de Linné.

SERPYLLUM. Virg.

> Hæc circum casiæ virides, et olentia late
> Serpylla..............................
> Georg. IV, 30.
>
> Allia serpyllumque, herbas contundit olentes.
> Eglog. II, 11.

Le Serpolet, comme on sait, est une petite plante aromatique, très-agréable, à petites feuilles, et à fleurs rouges, qui tire son nom de l'*Erpyllos* des Grecs, ou du *serpere* des Latins, parce qu'elle rampe et ne s'élève point. Elle est d'une odeur très-agréable, et très-propre à produire de bon miel ; elle n'a pas besoin de culture dans aucun climat. Virgile la recommande autour des ruches, avec le *Casia*. On la voit en fleur dans le bouquet dont on a donné la figure, *Pl. I*, pour le lier et tenir la place d'herbes d'odeur suave, en suivant le conseil donné par Virgile, *atque aliis intexens suavibus herbis* ; et l'on n'en voit pas qui soit plus propre à cet effet que le serpolet, qui est une espèce de thym de Linné, qui le nomme *Thymus serpyllum*, mais dont il y a une variété à odeur de citron, qui est peut-être celle dont Virgile a voulu faire mention.

SILER. Virg.

Sponte sua veniunt, camposque et flumina late
Et curva tenent, ut molle siler, lentæque genistæ.
Georg. II, 11.

Le Siler de Virgile est une des plantes qui ont été, selon nous, le plus mal interprétées, les uns l'ayant prise pour la bourdaine, *Rhamnus frangula* Lin., qui n'est pas molle; les autres, tels que Césalpin, pour le fusain, *Evonymus europæus* Lin.; d'autres, tels que Sprengel, pour le saule-marceau, *Salix caprea* Lin., qui n'est pas mou non plus ni flexible, quoique saule; enfin, sans en avoir déterminé le genre, on en a fait un nom générique sous lequel on a mis des ombellées, telles que le *Siler montanum*, *creticum* de G. Bauhin, qui sont des *Laserpitium* de Linné, et l'auteur de la *Flore de Virgile* pour l'*Helice* des Grecs, qui n'existe pas, voulant dire une espèce de saule, ou l'osier, *Salix vitellina* Lin., à moins que ce ne soit, dit-il, le *salix caprea*.

Mais pour arriver à la découverte de cette plante, ou à ce qu'il y a de plus probable, il me semble qu'il ne doit pas être question de deviner au hasard et sans réflexion. Pline, qui nous a donné les premières notions sur cette plante, nous dit, liv. xvi, ch. xv, que le *siler* vient dans les endroits aqueux, comme les saules, le peuplier, etc., et ch. xxi, que la faculté de conserver ses feuilles lui lui est attribuée; mais, liv. xxiv, ch. x, que cet arbrisseau fournit aux gens de la campagne une baguette que les serpens craignent beaucoup, et propre à les chasser. D'abord, ce portrait ne peut convenir ni aux plantes qu'on vient d'énoncer, ni au saule-marceau, qui ne vient

point dans les endroits aqueux. Croire que c'est un autre saule, c'est s'en rapprocher; mais les saules ne sont pas mous, perdent tous constamment leurs feuilles, sont tous désignés et reconnus pour saules, n'offrent pas une baguette bien propre à chasser les serpens. On sait qu'il existe dans les lieux aqueux un arbrisseau mou, flexible, qui est, pour ainsi dire, tout en baguettes, dont le nom même français renferme l'idée ou le rapport de Pline, qui est la Canneberge, comme pour dire *canne à berger*, qui est le *Vaccinium oxycoccos* de Linné, aujourd'hui *Schollera oxycoccos*; plante qu'on trouve en Italie et même en France, dans les lieux humides ou submergés, et qui sert en effet de baguette ployante aux bergers, soit par ses tiges, soit par sa racine horizontale. Elle conserve ses feuilles, et n'a rien de commun ni avec les saules, ni avec les autres plantes dont on a parlé. Lobel, et Dodonée, page 770, ont donné la figure de la Canneberge, sous le nom de *Vaccinia palustria*. C'est le *Vitis idæa palustris* de G. Bauhin, le *Schollera oxycoccos* de Linné, douzième édition.

SORBUS. Virg.

Ipsi in defossis specubus, secura sub alta
Otia agunt terra; congestaque robora, totaque
Advolvere focis ulmos, ignique dedere.
Hic, noctem ludo ducunt, et pocula læti
Fermento, atque acidis imitantur vitea sorbis.
Talis hyperboreo septem subjecta trioni,
Gens effrena virum Riphæo tunditur Euro;
Et pecudum fulvis velantur corpora setis.

Georg. III, 376-384.

Vers que M. Delille rend par ceux-ci :

8.

C'est là que ces mortels près de leurs noirs foyers,
Où brûlant des ormeaux et des chênes entiers,
Aussi grossiers que l'ours qui fournit leur parure,
Dans un morne loisir coulent leur vie obscure,
Passent au jeu les nuits, et bravant les hivers,
Boivent un jus piquant, nectar de leurs déserts.

Il est possible que le portrait qu'on ferait aujourd'hui des Scythes, c'est-à-dire d'une partie des peuples de la Tartarie, de l'Ukraine et des déserts du Nord, ne fût pas mieux tracé ni plus conforme à la vérité que celui qu'a fait Virgile de cet ancien peuple, puisqu'on y observe encore tout ce qu'il dit sur leurs mœurs, leurs habitudes, comme celles de loger dans des souterrains; de brûler des troncs d'arbres entiers; de passer les nuits à jouer; d'être exposés au vent d'Orient ou Eurus, qui souffle des montagnes du Kamtchatka sur toute la partie septentrionale et occidentale de la Russie; de se vêtir de peaux d'ours, et de faire des boissons fermentées, qui leur tiennent lieu de vin, avec un levain semblable à la levure de bière et le fruit acide du cormier, *Sorbus domestica* de Linné, qu'on y trouve, ainsi que le sorbier de Gothlande, *Sorbus hybrida* de Linné, arbres des pays froids; ce qui s'accorde encore avec ce que disaient les anciens: *Sorbus amat frigida.* Du reste, on peut voir la figure du cormier ordinaire chez Clusius, page 10, sous le nom de *Sorbus legitima,* et celle du sorbier de Gothlande, dans la *Flore danoise* d'Oeder, tab. 311, sous le nom de *Sorbus hybrida.* Leurs fruits âpres et acides sont susceptibles d'une fermentation vineuse, sur-tout étant aidée par un levain tel que la levure de bière.

SPINUS. Virg.

........................In versum distulit ulmos,
Eduramque pyrum, et spinos jam pruna ferentes.
Georg. IV, 144.

Parmi les occupations que Virgile donne au philosophe de Tarente, on le voit mettre en ordre les ormes, les poiriers, et le Spinus portant déjà des prunes; ce qui ne paraît convenir qu'au prunier épineux ou prunelier, *Prunus spinosa* de Linné, sur lequel on greffe souvent les bonnes espèces de prunes : ce prunier sauvage ou épineux ne porte pas d'autre nom chez les Grecs que celui d'*Agriococcimelea*

Indépendamment du prunier de Damas, qui était la meilleure espèce, les anciens avaient encore le prunier putier, dont parle Théophraste, qui est le *Prunus padus* de Linné, sur lequel ils greffaient, ainsi que sur le *prunus spinosa*, les bonnes espèces.

T.

TÆDA. Virg.

Hic focus, et tædæ pingues.................
Eglog. VII, 49.

.................Tædas sylva alta ministrat.
Pascunturque ignes nocturni, et lumina fundunt.
Georg. II, 432.

Sic effata, facem juveni conjecit, et atro
Lumine fumantes fixit sub pectore tædas.
Æn. VII, 456.

Ardentes tædas alii ad fastigia jactant.
Æn. IX, 568.

On voit, par ces passages, que le Tæda (nom d'ailleurs

de la résine qui transsude des pins) est un arbre des hautes forêts, qui fournit des torches ou des flambeaux pour la nuit, et qu'on s'en servait pour mettre le feu au faîte des édifices; ce qui n'appartient point à tous les arbres résineux, mais à une espèce de pin, sur laquelle Pline est assez positif, lorsqu'il dit, liv. XVI, ch. X, que la sixième espèce de pin est le *tæda* proprement dit, très-abondant en suc résineux, qui est plus liquide que celui du pin, qui donne une belle lumière destinée aux sacrifices. Mais quelle est cette espèce que Virgile reproche aux agriculteurs de ne pas cultiver? Les observations modernes ont appris que c'est un pin très-résineux, qu'on appelle *Torche-pin* ou *Pin-suif*, que les Italiens nomment *Mugo* ou *Mugho*, petit pin assez mal fait et mal étagé, à deux feuilles réunies, qu'on trouve sur l'Apennin, en Italie, et même du côté de Briançon, dans le haut Dauphiné, où le peuple l'appelle *Pin-suif*, et dont on fait toujours usage dans la nuit; c'est un pin des plus hautes montagnes.

Linné, sous le nom de *Pinus tæda*, a désigné un pin de Virginie, qui n'est point celui de France et d'Italie, dont il est question. Aiton l'a signalé sous le nom de *Pinus resinosa;* mais les botanistes plus modernes l'ont fait connaître sous la dénomination de *Pinus mugho*. Matthiole paraît avoir donné la meilleure figure de ce pin sous le nom de *Pinus sylvestris mugo*, qui est meilleure même que celle qu'en donne Duhamel, n°. 6, quoique bonne aussi.

TAXUS. Virg.

...............Piceæ tantum taxique nocentes.
Georg. II, 257.

Bacchus amat colles, aquilonem et frigora taxi.
Georg. II, 113.

Sic tua Cyrneas fugiant examina taxos.
Bucol. IX, 30.

On voit, par ces passages, que Virgile redoutait beaucoup la présence de l'if, soit pour les hommes, soit pour les abeilles; appréhension qui n'est que trop fondée, quoiqu'on ait cherché à diminuer les dangers de sa proximité : mais il n'est pas moins vrai que la mort de Cativulcus est rapportée aux effets de cet arbre par Jules César. Pline soutenait que les ifs d'Espagne étaient encore plus vénéneux que les autres. M. Percy soutient, dans des mémoires *ad hoc*, l'innocuité de cet arbre, et prétend qu'une faible vertu purgative, dont le médecin pourrait même tirer parti, est tout ce qu'il y a à redouter de cet arbre dont on craint tant les effets, puisque son ombre même peut causer la mort, suivant Dioscoride, qui trompe bien rarement. Il convient que ses baies purgent les hommes, que les oiseaux qui en mangent deviennent noirs. Mais personne n'a résolu la question d'une manière plus satisfaisante que Théophraste, qui dit, liv. III, ch. X, que lorsque les chevaux mangent de ses feuilles, ils meurent; que les animaux ruminans n'en sont pas affectés sensiblement, et que le fruit, qui est doux, est mangé impunément par certains hommes.

Linné marque cet arbre sous le nom de *Taxus baccata*: c'est le *Milos* de Théophraste, le *Smylax* et non le *Smilax* de Dioscoride.

Virgile lui donne l'épithète de *Cyrnæa*, pour dire de Corse, du nom de *Cyrne*, un ancien roi de cette île.

TEREBINTHUS. Virg.

........................Vel quale per artem
Inclusum buxo, aut Oricia terebintho
Lucet ebur..................................

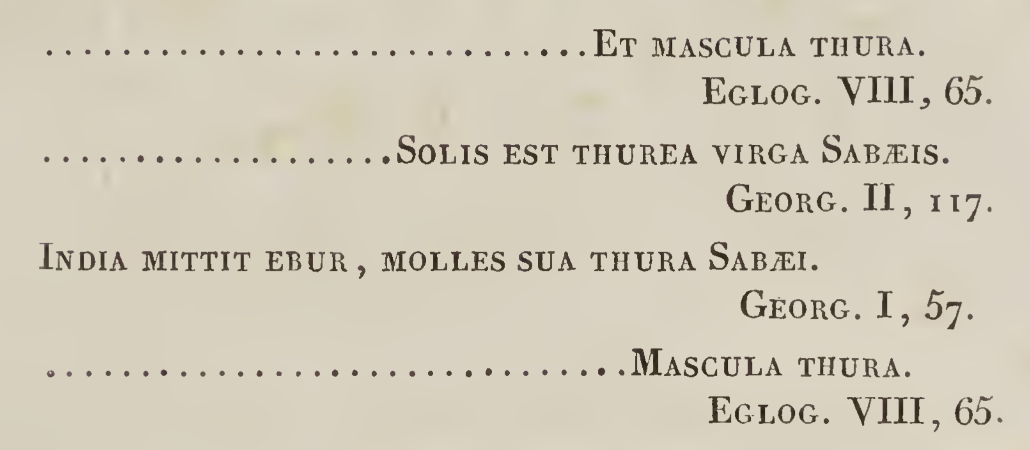
Æn. X, 135.

Dans un combat où Virgile fait paraître le jeune Ascagne, l'objet des soins très-justes de Vénus, *Veneris justissima cura Ascanius*, le poëte le compare, parmi les combattans, à un diamant qui reluit, monté en or, qui pare son cou ou sa tête, ou à un bel ivoire monté sur buis ou sur le bois luisant du térébinthe d'Oricie. Ce bois de térébinthe est d'un noir brillant, qui se rapproche de l'ébène et qui a beaucoup d'éclat: celui d'Oricie, ville d'Épire ou de Macédoine, était le plus estimé. Bélon, qui avait parcouru les pays du térébinthe, très-fréquent sur la route d'Alep à Antioche, nous dit qu'il n'y a rien de si beau et de si délicieux que son fruit, de la grosseur d'une noisette et d'une belle couleur verte bleue, dont les Perses se sont long-temps nourris avant l'usage du pain. Suivant Théophraste, le bois du térébinthe de Syrie est aussi noir que celui d'ébène: on en fait des coupes, des tasses, des manches de couteau, de poignard, etc. On le travaille au tour, et c'est même de ce si fréquent usage de le tourner, que dérive le nom de *térébinthe*, du verbe *tereo*, je tourne, et pour chose tournée ou faite au tour.

Cet arbre ne s'élève pas bien haut; il a ses feuilles ailées, avec impaire. Dodonée et autres en ont donné des figures exactes; Linné en a fait une espèce de pistachier,

Pistacia terebinthus : c'est, comme on sait, le *Terebinthos* ou *Terminthos* des Grecs.

THUS, THUREA VIRGA. Virg.


..............................Et mascula thura.
Eglog. VIII, 65.

....................Solis est thurea virga Sabæis.
Georg. II, 117.

India mittit ebur, molles sua thura Sabæi.
Georg. I, 57.

..............................Mascula thura.
Eglog. VIII, 65.

Deux ou trois passages qui annoncent que les Sabéens, peuple de l'Arabie heureuse, possèdent seuls l'arbre de l'encens, sur la nature ou caractère botanique duquel on n'est pas plus avancé qu'on l'était du temps de Théophraste et de Dioscoride, et sur lequel Théophraste a encore donné les meilleures notions, dont il résulte qu'il a des feuilles ou folioles de laurier, qu'il ressemble au térébinthe, et qu'il est vraisemblable que c'est un *Pistacia* de Linné. Il résulte encore du livre de Dioscoride que l'écorce de l'arbre brûle sans fumée, ainsi que l'encens ; le seul signe auquel on puisse reconnaître le véritable encens, qui paraît une résine pure : c'est le *Libanos* ou *Libanotis* des Grecs. L'auteur de la *Flore de Virgile* lui donne pour synonyme le cèdre odorant, *Juniperus lycia* Lin., au hasard et sans fondement.

THYMBRA. Virg.

......Et graviter spirantis copia thymbræ
Floreat....................................
Georg. IV, 31.

C'est une des plantes que Virgile conseille de cultiver

et de placer autour des ruches des abeilles. C'est une intéressante labiée, très-odorante, à fleurs verticillées, qu'on appelle le *Thym de Crète*, dont Linné a fait une espèce de sarriette, et qu'il nomme *Satureia thymbra*, très-différent d'ailleurs du genre Thymbra. Clusius en a donné la figure sous le nom de *Thymbra legitima*.

Le nom de *Thymbra* est grec et latin, et n'est pas susceptible de changement. Cette plante est originaire de Candie et de Tripoli de Syrie. On l'élève difficilement en France.

THYMUS et THYMUM. Virg.

Fervet opus, redolentque thymo fragrantia mella..
Georg. IV, 169.

Dumque thymo pascentur apes..............
Eglog. V, 77.

At fessæ multa referunt se nocte minores,
Crura thymo plenæ..............................
Georg. IV, 180.

Cecropiumque thymum, et grave olentia centaurea.
Georg. IV, 270.

D'où l'on voit que Virgile fait mention du thym ordinaire, de celui sans doute qu'on cultive, dont on fait des bordures, qu'on trouve abondamment en Italie, même en France, aux environs de Narbonne, qui est le *Thymus vulgaris* de Linné, et d'un autre thym de Grèce, qu'on trouve sur-tout sur le mont Hymète, efficace dans les maladies des abeilles, ainsi que les centaurées à odeur forte; et il est reconnu que ce *Thymon* des Grecs est une espèce de *Sarriette* de Linné, plante aromatique, mais d'un arome très-doux, à petites feuilles et à plusieurs épis ovales, que Dioscoride compare à de petites têtes, qui est le *Satureia capitata* de Linné, qui servait d'assai-

sonnement chez les Grecs, comme la sarriette des jardins relève chez nous le goût des fèves. Clusius a donné la figure de ce thym de Grèce sous le nom de *Thymum legitimum.* En effet, c'était là le thym ou *Thymon* de toute la Grèce, qui connaissait à peine le nôtre, quoique Théophraste en ait assez parlé, sous le nom de *Sisymbrion*, odorant et ligneux dans toutes ses parties; nom que donne si plaisamment Aristophane à une actrice de son temps, qui était toute parfumée depuis les pieds jusqu'à la tête. L'auteur de la *Flore de Virgile* a oublié dans sa *Synonymie* le thym de Narbonne, celui dont parle notre poëte, pour nous entretenir du *Thymon* des Grecs.

TILIA, Virg.

Cæditur et tilia ante jugo levis............
Georg. I, 173.

.........................Pascuntur et arbuta passim
....
Et pinguem tiliam, et ferrugineos hyacinthos.
Georg. IV, 181.

Virgile savait très-bien que le joug des bœufs qu'on mettait à la charrue était fait d'un bois léger, tel que celui du tilleul et de l'érable à joug, et que les abeilles pâturent sur la feuille du tilleul, qui est un peu mielleuse et de saveur douce; et c'est ce qu'il nous fait entendre.

Le *Tilia* des Latins est le *Philyra* des Grecs, dont l'étymologie est si obscure, et qu'on croit être la syncope de *philyrra*, comme pour dire qui aime à couler, de *reo*, ou à être déchiré, à cause de l'usage qu'on faisait de son écorce, qu'on détachait pour servir de tablettes, sur lesquelles on écrivait avant de se servir du *papyrus*; plante bien différente du *Phillyrea* des Grecs, ou notre

filaria, qui a été pris par les traducteurs de Dioscoride pour le tilleul, excepté par Matthiole, qui en a fait connaître la différence, mais qui n'a pas connu lui-même le vrai *phillyrea*, trompé, comme les autres, par le traducteur des Grecs, Gaza, et par Ruel, qui l'ont pris pour le *phylira*. Ce *Phillyrea* des Grecs a été si peu connu en général, qu'on ne le trouve pas même dans les meilleurs dictionnaires. Linné en a conservé le nom sans altération pour le même genre de plantes.

TRIBULUS. Virg.

........................Subit aspera sylva,
Lappæque, tribulique..............
Georg. I, 152.

Il survient, par négligence, une forêt de lampourdes (*Voyez* l'article Lappa) et de tribules. Ce tribule est une plante assez commune en Italie, porte un fruit tout hérissé d'épines, composé de cinq ou de six capsules réunies, armées de pointes, qui hérissent tout le haut de la plante, assez haute pour déchirer les bêtes à laine, et dont Virgile conseille de débarrasser les champs. Théophraste, à raison de ses fruits hérissés, en distinguait deux espèces, le tribule terrestre, qui est celui dont parle Virgile, ou *Tribulus terrestris* Lin., sur lequel il n'y a pas le moindre doute, et le tribule aquatique, dont la capsule est armée de pointes également, qui est la châtaigne d'eau, *Trapa natans* Lin., mais dont Virgile, avec raison, ne parle pas.

Ce tribule terrestre, *Tribolos* des Grecs, n'a éprouvé aucun changement ni dans son nom ni dans son acception; il me semble qu'il était fort inutile, comme fait un

commentateur de Virgile, d'aller chercher la Genèse et le *Dardad* des Arabes, pour se perdre dans le *Fagonia arabica* de Linné.

TRITICUM. VIRG.

AT SI TRITICEAM IN MESSEM ROBUSTAQUE FARRA
EXERCEBIS HUMUM..............

GEORG. I, 219.

Ce passage sur les blés qu'on cultivait du temps de Virgile, sert à prouver que les anciens Romains distinguaient l'épeautre, *robusta farra* (voyez FAR), du froment, ou TRITICUM, *messis triticea*, qu'ils commençaient à employer; car l'épeautre fut, suivant Pline, le premier grain dont ils firent usage, et qu'ils nommaient encore *Semen*; c'est le *Zea* ou *Zeia* des Grecs. Quant au *Triticum* des Latins, on sait que c'est le *Pyros* des mêmes Grecs.

V.

VACCINIUM. VIRG.

ALBA LIGUSTRA CADUNT, VACCINIA NIGRA LEGUNTUR.

EGLOG. II, 18.

ET NIGRÆ VIOLÆ SUNT, ET VACCINIA NIGRA.

EGLOG. X, 39.

On a déjà pu voir dans l'*Introduction*, pag. XVI et suiv., les raisons qui portent à croire que le VACCINIUM de Virgile n'est pas le *Vaccinium* de Pline, ou le myrtille. On a pu voir encore, à l'article LIGUSTRUM, celles qui peuvent

convaincre que ce *Ligustrum* des Latins n'est pas la même plante que le *Cypros* des Grecs, contre l'assertion de Pline, mais le *Lawsonia inermis* Lin.; enfin que le *Vaccinium* de Virgile, plante printanière, ne pouvait pas se trouver dans un bouquet avec le myrtille à fleur blanche et à fruit bleu, productions d'été et d'automne. L'auteur de la *Flore de Virgile* donne une synonymie où ces plantes marchent ensemble, et sont les mêmes que l'*Yacinthos melas*, non des Grecs, mais de l'auteur; car aucun Grec n'a fait mention d'une jacinthe noire, ni de l'airelle ou myrtille. D'où il suit que cet auteur a fait du grec, et a commenté Pline, au lieu de Virgile.

VERBENA. Virg.

Velati lino et verbena tempora vincti.
Æn. XII, 120.

Verbenasque adole pingues, et mascula thura.
Eglog. VIII, 65.

Lilia verbenasque premens, vescumque papaver.
Georg. IV, 131.

La plante herbacée d'Europe, aux effets de laquelle l'antiquité a attaché le plus d'importance, est, sans contredit, la verveine. Les Grecs lui donnaient le titre d'herbe sacrée, *ierobotane*, parce qu'elle était employée aux amulettes et aux expiations, et vulgairement le nom de *Peristereon*, ainsi qu'à l'aigremoine, parce qu'ils croyaient avoir observé que les colombes se ramassaient autour de cette plante, dédiée à Vénus. Symbole de la bonne foi chez les anciens Romains, elle était portée par les sacrificateurs, par les Envoyés, soit dans les sacrifices, soit pour traiter de la paix, de la guerre. Ils en étaient toujours

pourvus : les premiers, comme on sait, vêtus de robes de lin, le front et les tempes ceints de verveine, et qu'on nommait alors *verbenati*, procédaient aux sacrifices. On en balayait les autels des Dieux. Nos druïdes la cueillaient la nuit, mystérieusement et de la main gauche, et lui attribuaient la vertu de guérir presque tous les maux, surtout ceux du sang : voilà pourquoi on la nommait encore herbe du sang, *Herba sanguinalis*. Son application sur la peau, toujours suivie d'une humeur de transpiration rousse, presque couleur de sang, justifiait cette dénomination. Enfin, on la brûlait avec l'encens dans les sacrifices. Rien n'égalait le respect et l'admiration qu'on avait pour cette plante, qui n'est pas sans vertu ni sans effet. Appliquée à l'extérieur, c'est un rubéfiant, un léger sinapisme, qui a toujours son effet irritant ; à l'intérieur, son effet est encore plus sensible, et en lavement, elle fait celui d'un puissant antilaiteux, en caillant le lait qui peut exister et le faisant rendre ; et ce n'est point une plante indifférente, dont l'emploi n'est pas assez suivi : aussi Virgile la fait-il cultiver avec les lis dans le jardin du vieillard de Tarente : c'est le *Verbena officinalis* de Linné.

VIBURNUM. Virg.

> Verum hæc tantum alias inter caput extulit urbes,
> Quantum lenta solent inter viburna cupressi.
>
> Eglog. I, 26.

Il est assez difficile de déterminer quelle est ou plutôt quelles sont les plantes que Virgile a voulu désigner sous le nom de Viburnum ou de *Viburna lenta*, qui paraît dérivé de *vincire*, lier, et semble aussi générique que

vimen, *virgultum*, et désigne, suivant Strabon, contemporain de Virgile, tous les arbrisseaux bas propres à lier; ce qui est applicable à un très-grand nombre, parmi lesquels celui qui est plus particulièrement désigné est la *Viorne* des Français, traduction ou translation de *viburnum* dans notre langue; vieux nom qui se soutient encore, qui est celui de la clématite ou vigne blanche, *Clematis vitalba* de Linné, qu'on appelle *Viorne* généralement, comme le dit Bélon, arbrisseau grimpant et très-propre à lier. En supposant qu'on veuille particulariser le nom de *Viburnum*, c'est sans doute l'arbrisseau qui lui convient le mieux; mais il a plu aux botanistes de donner ensuite le nom de *Viburnum* à un genre de plantes bien différent, sous lequel on a désigné spécialement le *Viburnum lantana* Lin., pris pour le *Viburnum* de Virgile, en disant, ce qui est controuvé, que cet arbrisseau, qu'on appelle la *Mansienne*, était propre à lier, tandis que de tous les arbrisseaux qu'on a pris pour le *Viburnum* de Virgile, c'est le moins propre à cet effet, étant ligneux et cassant. Le nom de *Viorne* est devenu si fréquent, qu'on l'applique aujourd'hui non-seulement au *Viburnum lantana* Lin., mais à deux clématites, dont l'une est d'Amérique, *Clematis viorna* L., sans qu'aucune, peut-être, de ces viornes soit le *Viburnum* de Virgile, mais dont la plus vraisemblable, s'il y en a une, paraît être la clématite brûlante, *Clematis vitalba* Lin., ou l'ancienne viorne.

VICIA. Virg.

Si vero viciamque seres, vilemque faselum.
Georg. I, 227.

Virgile témoigne, par ce seul vers, le peu de cas qu'il y a à faire de la vesce ou vosce, l'*Aphaca* des Grecs, dont le nom latin a été grécisé par Galien, qui la nomme *Bikion ;* c'est le *Vicia sativa* de Linné, plante légumineuse, facile à connaître, plus haute que la lentille, à feuilles ailées, sans impaire, et terminées par une vrille qui tient lieu de l'impaire, mais variant beaucoup, pour la grandeur et la forme même : dans des variétés, les unes, ovales ou obovales, comme mordues ; dans d'autres, étroites, à fleurs en épi purpurines, et à graine noire ou blanche, de la grandeur d'une baie de sureau, et dont le nom grec annonce qu'on n'en mange pas, et, en effet, ce légume est réservé pour les bestiaux et la volaille.

Il est malheureux que l'auteur de la *Flore de Virgile*, dont la synonymie est exacte, à l'exception du *Cyamos* d'Homère, ait voulu commenter l'article du *Vicia,* et jeter du doute sur sa propre synonymie et sur la valeur des noms grecs, tels que l'*Aphacos*, qui n'existe pas, et qu'il prend pour celui de la lentille, qui est *Phacos,* ainsi que l'*Aphaca* ou *Lathyrus aphaca* de Lin., qui est une gesse, qu'il prend pour un *vicia ;* tandis que les gesses sont si faciles à distinguer par leur feuillage seul, de deux feuilles réunies ou conjugées dans presque toutes les espèces, et par leur très-longue gousse, terminée par une pointe.

VIOLA. Virg.

Pro molli viola, pro purpureo narcisso.
Eglog. V, 38.

Et nigræ violæ sunt, et vaccinia nigra.
Eglog. X, 39.

Pallentes violas et summa papavera carpens.
Eglog. II, 48.

On croit avoir prouvé dans l'*Introduction*, page v et suivantes, que les Latins donnaient presque autant d'extension à leur mot Viola, que les Grecs à leur *Ion;* que lorsqu'il était question de la violette odorante ordinaire, elle était accompagnée de l'épithète *nigra;* mais que lorsque le mot *pallens* était employé, il y avait lieu de croire que ces violettes pâles ou de couleur pâle étaient des fleurs analogues à la violette ordinaire par l'aspect et sur-tout par l'usage d'en faire des bouquets, et qu'on n'en trouvait pas de plus analogue à la violette, et de plus propre à orner un bouquet que quelque espèce de primevère, sur-tout le *Primula acaulis* des botanistes, dont le ton de couleur est pâle, et qui croît naturellement dans les champs et dans les endroits frais, et telle qu'elle est représentée dans le bouquet (Voyez *Pl. I*[re]); qu'ainsi on pouvait conjecturer, avec quelque probabilité, que le *Viola nigra* de Virgile est le *Viola odorata* de Linné ou l'*Ion* des Grecs, et que le *Viola pallens* de Virgile pouvait être le *Primula acaulis* des botanistes, plantes herbacées, communes en Italie comme en France, et très-propres à orner un bouquet.

On demande pardon à l'auteur de la *Flore de Virgile* si les trois ou quatre synonymies qu'il donne sur le *Viola* et *Violarium* de Virgile ne nous paraissent s'ac-

corder ni avec la vérité, ni même avec la vraisemblance.

D'abord, dans la première, page 176, le το ιον το μελαν de Théophraste, qu'il faut distinguer du *melanion* du même auteur, n'est pas la violette ordinaire, puisque c'est une plante bulbeuse ; ce qui peut appartenir à l'*Hyacinthus orientalis*, à fleur bleue, mais ne peut marcher avec la violette ordinaire.

La deuxième synonymie, page 177, paraît encore plus étrange que la première, de donner au *Viola pallens* de Virgile pour synonyme, et en doute, le *Viola palustris* de Linné, qui croît dans les marais du nord de l'Europe, ou le *viola montana* du même, qui croît sur les montagnes des Alpes, de Laponie, d'Autriche, etc., et l'auteur ajoute que l'on n'a pas besoin de supposer des *cheiranthus* et des *leucoium* avec M. Sprengel, remarque fort juste.

La troisième synonymie est un mélange, sous le titre de *Violæ genus omne*, de *Leucoion* des Grecs ou *Leucoium* de Linné, de *Viola* de Linné et d'espèces de *Cheiranthus* du même.

La quatrième, sur le *Violarium* de Virgile,

..........Irriguumque bibent violaria fontem.
Georg. IV, 32,

offre pour synonyme l'*Ionia* des Grecs; mais l'*Ionia* du principal auteur grec ou de Théophraste ne signifie pas un lieu planté de violettes, mais un genre de plante à fleur blanche, *ionia leuce*, l'autre noire, *ionia melaina*, dont l'espèce blanche dure trois ans lorsqu'elle est bien soignée; ce qui appartient à l'œillet *Caryophyllus* T.

Il résulte de cet examen du *Viola* qu'on ne fait nulle attention à la lecture de Théophraste, et que l'auteur

de la *Flore de Virgile* n'est pas fort heureux dans la rencontre des plantes dont Virgile fait mention; que tout est négligé, jusqu'aux synonymies et lettres, où l'on voit presque par-tout l'*upsilon* mis à la place du *nu v*, de façon qu'au lieu d'*ion*, on lit *iou;* au lieu de *leucoion*, on lit *leucoiou;* ailleurs, au lieu de *rodon*, on lit *rodou*, et toutes ces fautes sans errata : ce qui est doublement fâcheux, car d'ailleurs la partie typographique est bien soignée.

VISCUM. Virg.

QUALE SOLET SYLVIS BRUMALI FRIGORE VISCUM
FRONDE VIRERE NOVA, QUOD NON SUA SEMINAT ARBOS.
ÆN. VI, 205.

TUM LAQUEIS CAPTARE FERAS, ET FALLERE VISCO
INVENTUM...............................
GEORG. I, 139.

On trouve ici la comparaison du rameau d'or avec le gui de chêne, qui renouvelle ses feuilles, et dont l'arbre qui le porte ne le renouvelle pas par ses semences. Ailleurs, en parlant des inventions de l'homme, il cite l'effet de la glu tirée du gui pour prendre les oiseaux, donnant l'arbrisseau pour la glu même. Il n'est pas étonnant qu'une plante parasite, telle que le gui, ait donné lieu à l'imagination de l'homme désireux de trouver quelque chose de merveilleux dans cet intéressant arbrisseau. De là, d'un côté, le respect religieux de la part des druïdes, qui le cueillaient avec une serpette d'or lorsqu'on le trouvait sur le chêne; de là, le soupçon de ses vertus, l'instrument qui servait à des opérations magiques; tout se réduit enfin à l'invention de la glu, à une

prétendue vertu de ses baies dans l'épilepsie, et à sa qualité nutritive pour engraisser les bestiaux.

Cette plante, qu'on croit se renouveler des semences de ses baies, que rendent les oiseaux qui en ont mangé, et qui prennent racine, et dont les pommiers sont couverts en Normandie, et rares sur les chênes, est le *Viscum album* des botanistes, l'*Ixia* et l'*Ixos* des Grecs. Il y a un vieux dicton sur sa reproduction, qu'on attribue sur-tout aux grives, qui en sont friandes, qui dit : *Turdi mortem caccant*, ce qui pourrait être vrai.

VITIS. Virg.

............Et lentæ texunt umbracula vites.
Egloc. IX, 42.

Sunt Thasiæ vites, sunt et Mareotides albæ.
Georg. II, 91.

Sunt etiam Ammineæ vites, firmissima vina.
Georg. II, 97.

Non eadem arboribus pendet vindemia nostris,
Quam Methymneo carpit de palmite Lesbos.
Georg. II, 89.

En voilà assez pour faire voir que, du temps de Virgile, on laissait croître la vigne au pied des arbres, dont les plus propres à la recevoir étaient l'orme et le peuplier ; que le meilleur vin qui en résultait, après celui de Falerne, était celui que fournissaient les vignes d'Amminée, et celles de Methymna, dans l'île de Lesbos. Mais il paraît que l'Italie, quoique fort riche en vignes, ne l'a jamais été autant que peut l'être la Grèce, son pays natal. Le type primitif paraît être la vigne sauvage, dont les rejets ou provins, couchés accidentellement et recouverts de terre, la multipliaient aussitôt que les pepins de ses grappes. Là, améliorée par la culture et la

nature du terrain, la vigne offrit bientôt le spectacle de ses variétés et de ses hybrides à l'infini, formés du temps de la floraison; variétés qui se sont soutenues et ont produit cette diversité de vins dont l'histoire et l'observation fournissent la preuve, et dont les effets sur le corps humain sont si variés, dépendant sur-tout du climat, au point que des ceps de vigne produisant les plus mauvais vins, peuvent produire, transplantés ailleurs, les plus grands vins. Celui de Constance ou du cap de Bonne-Espérance, qui passe pour le meilleur, vient originairement de ceps de Picardie.

Théophraste nous dit qu'il y a des vins dans la Grèce qui produisent la folie, et d'autres qui la guérissent. Il y a des vignes qui fleurissent deux fois l'an, et une autre qui fleurit trois fois l'année, que Pline nomme la *Vigne folle, Vitis insana*. Depuis que les Phocéens apportèrent l'olivier et la vigne à Marseille, qu'ils fondèrent, et surtout depuis que l'empereur Probus permit et encouragea la culture de la vigne en France, on y compte au moins cent variétés bien distinctes, dont les raisins les meilleurs à manger sont ceux de Marseille et de Montpellier, ou notre chasselas de Fontainebleau, raisin blanc, qui roussit en maturité, à grains ronds; délicieux à manger et bienfaisant; qui ne doit ses bonnes qualités qu'à un terrain sablonneux, mêlé de terre calcaire, où se forme le grès cristallisé. C'est une chose remarquable en France, que toute la côte de Normandie soit impropre à la culture du raisin.

La vigne, *Vitis vinifera* de Linné, est l'*Ampelos* des Grecs, *Ampelos oinophoros* de Dioscoride; on ne connaît en France que deux espèces distinctes de vigne, la *Vitis vinifera* et le *Vitis laciniosa* Lin., ou vigne de la Ciotat.

U.

ULMUS. Virg.

..............................Quo sidere terram
Vertere, Mæcenas, ulmisque adjungere vites.
Georg. I, 1.

..........Et curvi formam accipit ulmus aratri.
Georg. I, 170.

..............................Densissima sylva,
Ut cerasis, ulmisque..........................
Georg. II, 17 :

passages qui prouvent que l'Ulmus des Latins est un arbre très-connu d'eux, qui servait principalement à recevoir la vigne, laquelle grimpe quelquefois jusqu'au faîte; que son bois servait à la construction de la charrue, à laquelle il servait de timon et de manche; qu'il a des rejetons nombreux comme le cerisier, qui partent de sa racine, et qu'on a vu les cochons manger des glands sous l'orme greffé de chêne.

Cet Ulmus est l'orme ou ormeau, le *Ptelea* des Grecs, qui en distinguaient deux espèces, celui des montagnes et celui des plaines, qui n'en diffèrent que par le bois, qui prend en général, dans tous les arbres, plus de force ou de rudesse, et même une couleur différente sur les montagnes, quoique la même espèce que dans les plaines; observation très-juste, applicable à tous les arbres qui croissent également en plaines comme sur les montagnes, qu'on doit à l'illustre Théophraste, qui a démontré cette vérité, sur-tout sur l'érable de montagnes ou des plaines : d'où naissait la distinction, si fréquente chez les anciens, en mâles et en femelles, donnant souvent

aux mâles plus de rudesse, plus de dureté et moins de beauté qu'aux femelles. Les botanistes sur-tout, dans le système sexuel, ne tirent leur distinction que de la nature de la fructification, ne donnant le nom de femelles qu'aux individus ou aux parties qui portent le fruit, et cette considération dernière, ou plutôt la justesse de la dénomination, s'accorde souvent avec la première chez Théophraste, qui l'avait reconnue dans le palmier, l'ortie, le cornouiller, etc.

L'orme fructifie difficilement. Sur cent individus, à peine y en a-t-il un ou deux qui portent du fruit, que Pline appelle *Samara*. On ignore à quoi tient cette circonstance; car sa fleur est hermaphrodite dans le langage du système sexuel. Le nom de *Ptelea* a été donné par Linné à un autre genre de plantes dont le fruit membraneux ressemble au *Samara* de Pline; ce qui a donné lieu à une dénomination ridicule, usitée chez quelques jardiniers, qui nomment ce *ptelea* l'*Orme de Samarie.*

ULVA. Virg.

Interea pubi indomitæ (juvencis) non gramina tantum,
Nec vescas salicum frondes, ulvamque palustrem,
Sed frumenta manu carpes sata..............
Georg. III, 174.

Limosoque lacu per noctem obscurus in ulva
delitui......................................
Æn. II, 135.

Tandem trans fluvium incolumes vatemque virumque
Informi limo glaucaque exponit in ulva.
Æn. VI, 415.

Propter aquæ rivum viridi procumbit in ulva.
Perdita.......
Eglog. VIII, 87.

D'où l'on voit que Virgile donne le nom d'Ulva à une

plante des marais; qu'il conseille de donner aux génisses non-seulement des plantes graminées, mais le froment en herbe, sans leur faire brouter le feuillage du saule ni l'*Ulva* des marais. L'on voit encore que Sinon se cacha, la nuit, dans l'*ulva*, et que Caron, le nautonnier des Enfers, jeta dans le limon et dans l'*ulva* glauque et la Sibylle et le héros, à l'autre bord du Styx, après les avoir passés l'un et l'autre dans sa barque. On connaît encore ce vieil adage : *Alga venit pelago, sed nascitur ulva palustri.*

On sait de plus que les traducteurs et commentateurs de Virgile, en général, avouent ne pas connaître cette plante, et la prennent pour une plante quelconque des marais.

S'il était permis d'interpréter un poëte par un autre, on pourrait joindre à ces passages ce que dit Ovide, dans ses *Métamorphoses* et dans ses *Tristes*, sur l'*ulva*, auquel il donne les épithètes de *sterilis*, de *lævis*, de *fluminea*, de *limosa* et de *viridis*, disant : *Viridi ulva tectus Rhenus.* Ce qui annonce que l'*Ulva* de ces poëtes est une plante des marais ou des bords des rivières, dont les bêtes à cornes se nourrissent quelquefois, mais qu'on évite d'en donner aux génisses, ainsi que des feuilles de saule; qu'elle est verte ou glauque, unie, stérile (ce qui, dans le sens des anciens, est toute plante qui ne porte pas un fruit mangeable), et ce qui jusque-là pourrait convenir à la Naïade, à une algue marine, à un *potamogeton*, au roseau ordinaire même, si les bestiaux s'en nourrissaient : ces plantes ont d'ailleurs leurs noms, tel que celui d'*Arundo*, pour le roseau ordinaire.

Mais en excluant celles-ci, on arrive à des *carex* qui avaient encore leurs noms, tel que le *carex*, *riparia*,

pseudo-cyperus, qui sont assez grands pour s'y cacher, au *sparganium erectum;* mais ces plantes, à feuilles triangulaires, qui couperaient même la langue des bestiaux s'ils en mangeaient, ne méritent pas l'épithète de *lœvis*, et ne sont pas broutées en général par les bestiaux. On arrive enfin au *Typha* de Dioscoride, qui remplit toutes les conditions; qui a des feuilles unies; qui est stérile dans le sens des anciens; qui est le *Phleos* aquatique de Théophraste; que les Italiens nomment encore *Oulva.*

L'auteur de la *Flore de Virgile* donne une synonymie des plantes sur l'*ulva*, où tout est arrangé pour le mieux, pour prouver que cet *ulva* est le *Festuca fluitans* de Linné, mettant en tête le *Typha* de Dioscoride pour le *Tiphe* de Théophraste (source d'erreurs), puisque ce *Tiphe* de Théophraste désigne deux plantes bien différentes : 1°. une graminée terrestre, qui est la petite épeautre, *Triticum monococcum* Lin.; 2°. une autre aquatique, qui est sans feuilles, ou *Scirpus lacustris* de Linné. On trouve encore, dans la même synonymie, un *Agrostis potamios* de Dioscoride, qui n'existe pas ainsi nommé; l'auteur grec, à l'endroit cité, ne parle que du chiendent ordinaire, *Triticum repens* Lin.; vient après l'*Ulva ovium* de Caton; enfin le *Festuca fluitans* de Linné, graminée aquatique, d'un pied de haut environ, qui ne ressemble nullement au portrait donné de l'*Ulva* par Virgile : cette divagation des auteurs modernes n'ayant tenu qu'à l'ignorance de la valeur du *tiphe* de Théophraste et du *typha* de Dioscoride, qui est évidemment l'*Ulva* de Virgile, ou l'*Oulva* des Italiens, ou Masse d'eau.

PL. II.



Amellus Virgil.



Cerinthæ ignobile gramen Virgil.



Saliunca Virgil.

Tourcaty Sculp.

FAUNE DE VIRGILE.

DEUXIÈME PARTIE.

INSECTES ET REPTILES DONT IL EST FAIT MENTION CHEZ CE POETE, ET QUI ONT BESOIN DE QUELQUE ÉCLAIRCISSEMENT.

L'INTÉRÊT qu'on a de connaître certains insectes et reptiles vénéneux qui peuvent nuire aux hommes et aux animaux sur-tout utiles, tels que les bestiaux, les abeilles, est encore plus important peut-être que la connaissance des plantes. Virgile, qui sait joindre par-tout l'utile à l'agréable, l'instruction aux charmes de la poésie, fait mention de plusieurs insectes, tels que les BOURDONS, peuple inutile dans les ruches à miel ; de plusieurs reptiles, tels que le STELLION, qui s'en nourrit ; de la GUÈPE-FRELON, ennemie des abeilles ; de l'ASILE ou ŒSTRE des Grecs, ennemi des bestiaux ; de l'HYDRE, serpent vénéneux ; des TEIGNES des ruches ; d'une BLATTE ; de l'ARAIGNÉE, qui leur tend ses filets, etc. Il s'agit de savoir quels sont ces animaux d'une manière positive, et sous quels noms Virgile en a fait mention.

A.

ANGUIS CALABRIÆ. VIRG.

EST ETIAM ILLE MALUS CALABRIS IN SALTIBUS ANGUIS,
SQUAMMEA CONVOLVENS SUBLATO PECTORE TERGA,

Atque notis longam maculosus grandibus alvum :
Qui, dum amnes ulli rumpuntur fontibus, et dum
Vere madent udo terræ ac pluvialibus Austris,
Stagna colit; ripisque habitans, hic piscibus atram
Improbus ingluviem, ranisque loquacibus explet.
Postquam exhausta palus, terræque ardore dehiscunt,
Exsilit in siccum, et flammantia lumina torquens
Sævit agris, asperque siti, atque exterritus æstu.
Ne mihi tum molles sub dio carpere somnos,
Neu dorso nemoris libeat jacuisse per herbas;
Cum positis novus exsuviis, nitidusque juventa,
Volvitur, aut catulos tectis, aut ova relinquens,
Arduus ad solem, et linguis micat ore trisulcis.

Georg. III, 425-439.

Vers rendus par l'abbé Delille :

Plus terrible cent fois, ce serpent écailleux,
Qui rampe fièrement à replis tortueux :
Tout son ventre est couvert d'écailles jaunissantes.
On le voit au printemps et près des eaux stagnantes;
Et là, satisfaisant ses appétits gloutons,
Il dévore grenouille, et reptile et poissons.
L'été fend-il les champs, tarit-il les fontaines ?
Furieux, il s'élance, il erre dans les plaines,
Et ne pouvant calmer ni sa soif ni sa faim,
Il siffle, épouvanté de la chaleur qu'il craint;
Et les yeux enflammés, et la gueule béante,
De sa queue, à grand bruit, bat la terre brûlante.
Me préservent les Dieux d'aller dans les forêts
Goûter le doux sommeil, ou respirer le frais,
Lorsqu'oubliant ses œufs, ou cachant sa famille,
Ce monstre, glorieux de l'éclat dont il brille,
Sous sa nouvelle peau, jeune, agile et vermeil,
Darde une triple langue, et s'étale au soleil.

D'après ce que vient de dire Virgile sur cet *anguis* aquatique; d'après ce qu'il a dit ailleurs de la couleuvre, *coluber, pestis acerba boum*, et de la vipère, *mala tactu vipera*, il paraît que ce serpent n'est ni une couleuvre, ni la vipère dans le sens de Virgile, par la raison que cet auteur, instruit, et accoutumé à distinguer les objets,

n'a pas confondu ces reptiles, en parlant de chacun d'eux en particulier.

Ainsi, on est déjà disposé à croire que celui-ci est un serpent aquatique, peut-être particulier à la Calabre, et en rapprochant ses habitudes de celles de l'*Ydros* ou *Ydra* des Grecs, qui répond à l'*Enhydris* de Pline, il y a tout lieu de croire que c'est le même reptile dont le poëte parle ailleurs, comme on le verra en parlant d'Eurydice fuyant les poursuites d'Aristée. Mais avant cette discussion, il faut savoir à quoi s'en tenir sur les effets de la morsure de l'*Ydros* des Grecs.

Ce serpent que les anciens, tels que Nicandre, Dioscoride, Aetius, regardaient comme fort dangereux par sa morsure, bientôt suivie d'un ulcère livide, répandant beaucoup de sanie noire, semblable à celle des ulcères phagédéniques, était un des plus redoutables qu'on connût. Il habite, l'hiver et le printemps, les marais, les étangs; il est couvert de taches brunes. Nicandre le compare à l'aspic de Cléopâtre pour la forme et la grandeur; mais il a le cou moins large, plus effilé que l'aspic. On observe aujourd'hui un serpent dans la Calabre, qui est rougeâtre, ou couleur de cire d'Espagne rouge, avec des taches brunes, presque noires, à queue obtuse, ainsi que la tête, qu'on voit dans la Galerie de Florence; serpent très-remarquable, de deux à trois pieds de longueur, à crochets vénéneux, et qu'on appelle *Vipère des marais*, dont on voit la figure, *Pl. III*, *fig.* 16, qui paraît assez conforme à la description de l'*Anguis Calabriæ*, de Virgile. (*Voyez* HYDRUS.)

ASILUS. Virg. ŒSTRON des Grecs.

De tous les insectes qui font la guerre aux bestiaux, il n'y en a pas qui leur soit plus nuisible que la mouche-asile. Voici ce qu'en dit Virgile :

Est lucos Silari circa, ilicibusque virentem.
Plurimus Alburnum volitans, cui nomen asilo
Romanum est, oestron Graii vertere vocantes :
Asper, acerba sonans, quo tota exterrita sylvis
Diffugiunt armenta ; furit mugitibus æther
Concussus, sylvæque, et sicci ripa Tanagri.
Hoc quondam monstro horribiles exercuit iras
Inachiæ Juno pestem meditata juvencæ.
Nunc quoque (nam mediis fervoribus acrior instat)
Arcebis gravido pecori, armentaque pasces.
Sole recens orto, aut noctem ducentibus astris.

Georg. III, 146-156.

L'abbé Delille rend ainsi ces vers :

Dans l'antique Étrurie, aux rives du Salo,
Existe un bois affreux sur le mont Alburno,
Mont que peint en vert sombre une forêt d'yeuses,
Portant dans le lointain leurs ombres ténébreuses :
Là se trouve l'asile, insecte qu'autrefois
Junon envers Io déchaîna dans les bois.
Aux bourdonnemens sourds de son aile bruyante,
Tout un troupeau s'enfuit, mugissant d'épouvante :
De leurs cris furieux le Tanagre frémit;
Les bois en sont émus, l'éther en retentit.
C'est au milieu du jour, dans la chaleur brûlante
Qu'il poursuit, en fureur, sa victime innocente.
Pour la soustraire aux coups de cet insecte affreux,
Attends que le soleil ait dardé tous ses feux.
Fais donc paître la mère au soir ou dès l'aurore,
Lorsque de son hymen les fruits sont près d'éclore.

Ce tableau des ravages que produit l'œstre, est d'autant plus exact, qu'il est puisé dans la nature. Ce genre d'insectes a deux ailes transparentes ; deux antennes

courtes, semblables à des soies naissant d'un tubercule ou bouton; trois points qui forment sa bouche; trois petits yeux lisses, et un aiguillon à son derrière, composé de cinq pointes, faisant l'effet d'une tarière, au moyen de laquelle il perce le cuir des animaux pour y déposer ses œufs. Ce genre comprend neuf ou dix espèces, dont la principale est celle vraisemblablement dont il est question ici, qu'on appelle l'*OEstre des bœufs*, *œstrus bovinus*, à corcelet et ventre noirs, à ailes sans tache, à derrière blanc, avec une pointe fauve. C'est cet œstre qui pond ses œufs sur le dos des bœufs, des cerfs, et d'autres bêtes : ce sont ces œufs ainsi pondus qui, se convertissant en vers ou larves, forment des bosses ou tumeurs qui incommodent beaucoup les bestiaux. Les naturalistes le désignent sous le nom d'*OEstrus bovis*, dont Réaumur, tome IV, pl. 38, fig. 38; Frisch, Sulz, Schœffer et Degéer ont donné la figure.

L'œstre diffère du taon en ce que ce dernier est beaucoup plus gros, a deux dents latérales crochues, très-fortes, avec lesquelles il pince et met en sang les animaux, sur lesquels il se jette sans bruit, sans bourdonnement. Son séjour ordinaire est dans les forêts; sa saison est l'été; sa couleur est grise dessus ou au corcelet, jaunâtre au ventre; ses ailes transparentes et longues; sa grosseur est celle d'un bourdon. C'est avec ses dents crochues qu'il fait sortir le sang qu'il suce avec sa trompe, au lieu que l'œstre est comme une grosse mouche, qui bourdonne et épouvante les bestiaux. Sa couleur est d'un gris brun; son derrière est armé comme d'une tarière, avec laquelle il perce le cuir des animaux pour y déposer ses œufs, et toujours sur le dos. (*Voyez* sa figure, pl. 3, fig. 14, et celle de sa larve, fig. 15, retirée du dos

d'un bœuf.) C'est de cet insecte que Virgile a voulu parler, et non du taon, ou *tabanus*, avec lequel on le confond.

B.

BLATTA, TINEA, ARANEA. VIRG.

..............LUCIFUGIS CONGESTA CUBILIA BLATTIS.
GEORG. IV, 243.

AUT DURUM TINEÆ GENUS, AUT INVISA MINERVÆ
IN FORIBUS LAXOS SUSPENDIT ARANEA CASSES.
GEORG. IV, 246.

On peut s'en rapporter à Virgile pour connaître les vrais ennemis des abeilles; et sans avoir recours, comme on a fait, aux cloportes, dont le poëte ne parle point, et qui ne font aucun mal ni au miel ni aux abeilles, on peut trouver leurs ennemis, sous les noms de BLATTA, TINEA, ARANEA.

Et d'abord, par le mot *blatta*, rendu par cloporte par quelques traducteurs, il est facile de prouver que ce n'est point un cloporte, *Oniscus asellus* de Linné, insecte aptère ou sans ailes, que tout le monde connaît, qu'on trouve sous les pierres, dans les endroits humides, jamais dans les ruches à miel, et incapable d'attaquer les abeilles, qui avec leur aiguillon en viendraient bientôt à bout, pouvant mettre à mort des insectes plus gros que lui, tels que les faux-bourdons.

Il est bien plus vraisemblable que Virgile a fait mention d'une blatte : si ce n'est pas de la blatte ordinaire, *Blatta orientalis* Lin., c'est sans doute la blatte d'Italie.

Blatta marginata Lin., petite blatte noire, à élytres ou ailes bordées de blanc, qu'on n'a pu se procurer, et à la place de laquelle on a cru devoir faire connaître un autre insecte également ennemi des abeilles, qui est le Clairon bleu, à bandes rouges, *Attelabus apiarius* des insectologistes, insecte beau à voir : ses bandes transversales rouges sur un fond bleu le font aisément remarquer. Il est oblong, de quatre ou cinq lignes de longueur sur deux de large. Sa larve est toute rouge, a six pattes : on ne la trouve que dans les ruches ordinaires et dans les nids des abeilles maçonnes. (*Voyez* sa figure, *Pl. III.*)

Quant à la teigne ou Tinea, dont Virgile fait mention comme d'un autre grand ennemi des abeilles, on en connaît deux espèces, que Swammerdam et Réaumur ont fait connaître, sur-tout la grande ou blanche, qui est une des plus fortes espèces du genre *Tinea* de Fabricius, ayant environ demi-pouce de longueur sur trois ou quatre lignes de largeur. Elle est toute blanche ou blanchâtre, avec des ailes grises ou blanchâtres; c'est celle que Swammerdam appelle le *Loup des ruches*, et dont il donne la figure dans son *Biblia nat.*, *tab.* 26 : les naturalistes modernes l'ont désignée sous le nom de *Phalæna* ou *Tinea mellonella.* Sa larve se fait une galerie à travers les alvéoles, où elle se nourrit de miel tout à son aise, couverte des débris de cire et n'étant pas vue. J'ai vu des ruches perdues par cet insecte, dont les excrémens corrompent tout.

L'autre, ou la petite espèce de teigne, est également blanchâtre ou de la même couleur que la grande. Swammerdam a donné la figure également de celle-ci, avec sa larve à seize pattes. On croit qu'elle dévore principalement la cire, et c'est peut-être la raison pourquoi les

insectologistes lui donnent le nom de *Phalæna* ou *Tinea cerella.* (*Voyez* la figure de l'une et de l'autre, *Pl. III.*)

Ces deux espèces de teigne font des coques ovales, dans lesquelles elles s'enferment l'hiver, pour en sortir, au printemps, en insecte parfait. Alors, après la copulation, la femelle s'introduit, de nuit sans doute, dans la ruche, y pond ses œufs, qui y deviennent vers ou larves, qui dévorent la cire et le miel.

Il paraît qu'il n'y a qu'un moyen d'en délivrer les ruches, c'est de détruire les coques ou chrysalides partout où on en trouve. On en voit de semblables à des cocons de vers à soie blanche, aux piliers des ruches, dans les encoignures, sur des troncs d'arbres voisins; et lorsque le papillon sort au printemps, on peut le détruire la nuit, avec une forte lumière, où il se brûle.

Quant à l'Aranea, qui tend ses filets aux abeilles, c'est une espèce particulière d'araignée, qu'on appelle *Apivora*, de la division de celles qui ont huit yeux, quatre en ligne droite et quatre en demi-cercle. Elle est couleur de rouille de fer, de trois lignes environ de grosseur. Le bas-ventre est aminci à sa base et arrondi à l'extrémité; lorsqu'il y a de la scabieuse près des ruches, elle y tend sa toile, et se cache sous la fleur de cette plante. Scopoli, qui l'a observée dans la Carniole, lui donne le nom d'*Apivora* et d'*Aranea Cleynii.* Nous ne connaissons aucune figure de cette araignée; lorsqu'on l'aperçoit aux environs des ruches, il ne faut pas lui faire grâce.

C.

CHELYDRUS. VIRG.

ET TOPHUS SCABER, ET NIGRIS EXESA CHELYDRIS
CRETA.................................

GEORG. II, 214.

DISCE ET ODORATAM STABULIS ACCENDERE CEDRUM,
GALBANEOQUE AGITARE GRAVES NIDORE CHELYDROS.

GEORG. III, 414.

On voit par là que le CHELYDRUS est un animal noir, qui ronge la craie, et qu'on fait fuir des étables avec la fumée du cèdre et du galbanum qu'on y brûle, et cela, après avoir parlé de la vipère qu'on tue, et de la couleuvre. Mais quel est ce *Chelydrus*, ou *Chelydros* des Grecs, dont Nicandre a fait mention sans description, et que Scaliger prend pour le même que le *chersydros* ou l'hydre, mais que Lucain distingue et donne pour un serpent de Lydie; enfin que le P. de la Rue, dans ses notes sur Virgile, dit, d'après Pline, dont il cite le liv. XII, chap. 25, que c'est une espèce de serpent, tandis que Pline n'en a point fait mention? Dans cette incertitude et cette variété d'opinions, on est réduit au texte. Ce texte porte que c'est un animal noir, qui ronge la terre; mais il n'y a point en Europe de serpent noir et qui ronge la terre. Virgile savait trop bien ce qu'il disait. Ce n'est donc pas un serpent, et d'ailleurs l'étymologie du mot annonce ce que cela peut être. Son nom, formé de *chelis* et de *ydor*, comme pour dire tortue aquatique, désigne assez clairement que c'est une tortue d'eau. En effet, il y a en Italie, en Provence, une petite tortue noire, qu'on appelle *Tortue d'eau douce*, qui fait des trous

sous terre pour s'y nicher; ce qui répond parfaitement à ce que dit Virgile. (*Voyez* la figure de la tortue d'eau douce, *Pl. III.*)

CRABRO. Virg.

AUT ASPER CRABRO IMPARIBUS SE IMMISCUIT ARMIS.
GEORG. IV, 245.

Ce que dit Virgile des ennemis des abeilles est de toute vérité, et dont un des plus redoutables est le CRABRO ou guêpe-frelon, espèce de guêpe qui a un pouce de longueur, la tête fauve, le corcelet noir, les anneaux du ventre noirs et jaunes, insecte très-vorace qui dévore les abeilles. C'est le *Vespa crabro* de Linné, dont Frisch, Swammerdam et Réaumur ont donné la figure, celui-ci, tome VI de son *Traité des insectes*, pl. 13, fig. 1. Cet insecte a de fortes mâchoires et un aiguillon très-fort à l'anus, le corps lisse, comme toutes les guêpes; il est différent du frelon ou *Crabro* de Geoffroy, qui est une espèce de *Tenthredo* de Linné. (*Voyez* la Guêpe-frelon, *Pl. III.*)

F.

FUCUS. Virg.

..............................AUT AGMINE FACTO,
IGNAVUM FUCOS PECUS A PRÆSEPIBUS ARCENT.
GEORG. IV, 167.

IMMUNISQUE SEDENS ALIENA AD PABULA FUCUS.
GEORG. IV, 244.

Il est possible que ce FUCUS ait été mal interprété, et pour un autre insecte que pour une abeille; tandis qu'on voit évidemment que Virgile veut parler d'un insecte

habitant la même ruche, et qu'on appelle *faux-bourdon*, ou abeille mâle, plus velu du corcelet, et un peu plus gros que l'abeille ouvrière, ou de sexe neutre. Comme ces bourdons ou faux-bourdons ne travaillent pas, et ne servent qu'à la propagation de l'espèce, Virgile les traite d'*ignavum pecus*, ou de parasites, qui se nourrissent à la table des autres ; ce qui appartient en effet aux faux-bourdons, qui, lorsqu'ils sont trop nombreux ou inutiles dans une ruche, en sont chassés souvent et quelquefois mis à mort par les abeilles ouvrières. Réaumur, dans son *Traité des insectes*, tome v, pl. 22, fig. 1, a donné la figure de cet insecte, qui diffère de la reine et des abeilles ouvrières, sur-tout par les anneaux de ses antennes, au nombre de onze, tandis que les autres en ont quinze. Il est moins allongé de corps que la reine, et peut avoir sept à huit lignes de longueur sur trois lignes de largeur : c'est l'*Apis mellifica* (*fucus*) de Linné. (*Voyez* figure des abeilles, *Pl. III*, fig. 1, 2, 3, 4, le 3 et le 4 vus par-dessous.)

H.

HYDRUS. Virg.

ILLA QUIDEM, DUM TE FUGERET PER FLUMINA PRÆCEPS,
IMMANEM ANTE PEDES HYDRUM MORITURA PUELLA
SERVANTEM RIPAS ALTA NON VIDIT IN HERBA.

GEORG. IV, 457.

Rendus par Delille :

Un jour, tu poursuivais sa fidèle Eurydice,
Eurydice fuyait, hélas ! et ne vit pas
Une hydre que les fleurs recélaient sous ses pas :
La mort ferma ses yeux. . . . . . .

C'est cette si cruelle aventure d'Eurydice, réelle ou imaginaire, mais très-vraisemblable, qui donne lieu à ce bel épisode de *Pastor Aristæus, fugiens Peneia Tempe*, etc., dans lequel on voit Orphée, inconsolable de la perte d'Eurydice, la chercher jusque dans les Enfers, après avoir touché, suivant les poëtes, par ses chants les divinités infernales, et ému jusqu'aux arbres par les sons plaintifs et harmonieux de sa lyre. On ne peut rien lire de si intéressant que cet épisode : il en résulte que tous les malheurs d'Orphée et d'Aristée n'eurent d'autre source que le venin de l'hydre.

Mais qu'est-ce que c'est que cette hydre dont les anciens et les modernes ne cessent de nous entretenir? Suivant les premiers, c'est un serpent vénéneux, qui habite les eaux, et dont le nom dérive de *ydor*, *aqua*. Est-ce le *Natrix* des Latins, de Priscius, Lucain et Cicéron, qui répand son venin en nageant, très-différent du *Coluber natrix* de Linné, qui est la couleuvre à collier, sans venin? Ce n'est pas non plus l'*Hydra* de ce naturaliste, terme générique des polypes; ce n'est point encore l'*Hydrus* ou *Coluber hydrus* de Pallas, serpent de la mer Caspienne, dont vraisemblablement les anciens peuples du midi de l'Europe n'avaient nulle connaissance, et qui d'ailleurs est un serpent non vénéneux. Qu'est-ce donc que cette hydre des anciens, serpent aquatique ou des marais, à morsure mortelle?

On ne voit aucun serpent qui s'y rapporte mieux que l'*Anguis Calabriæ* de Virgile, et l'*Enhydris* de Pline, ou Vipère des marais de la Calabre. (Voyez *Pl. III.*)

D'ailleurs, ce qui sert à confirmer cette conjecture, c'est le passage d'Élien, qui dit, dans son *Traité des animaux*, L. VIII, ch. 13, que, dans l'île de Corfou, sur

la mer Adriatique, en face de la Calabre, il s'y engendre des hydres, serpens aquatiques vénéneux, qui se retournent contre leurs agresseurs lorsqu'ils sont frappés : ce qui ne paraît convenir qu'au serpent de la Calabre, dont on donne la figure.

S.

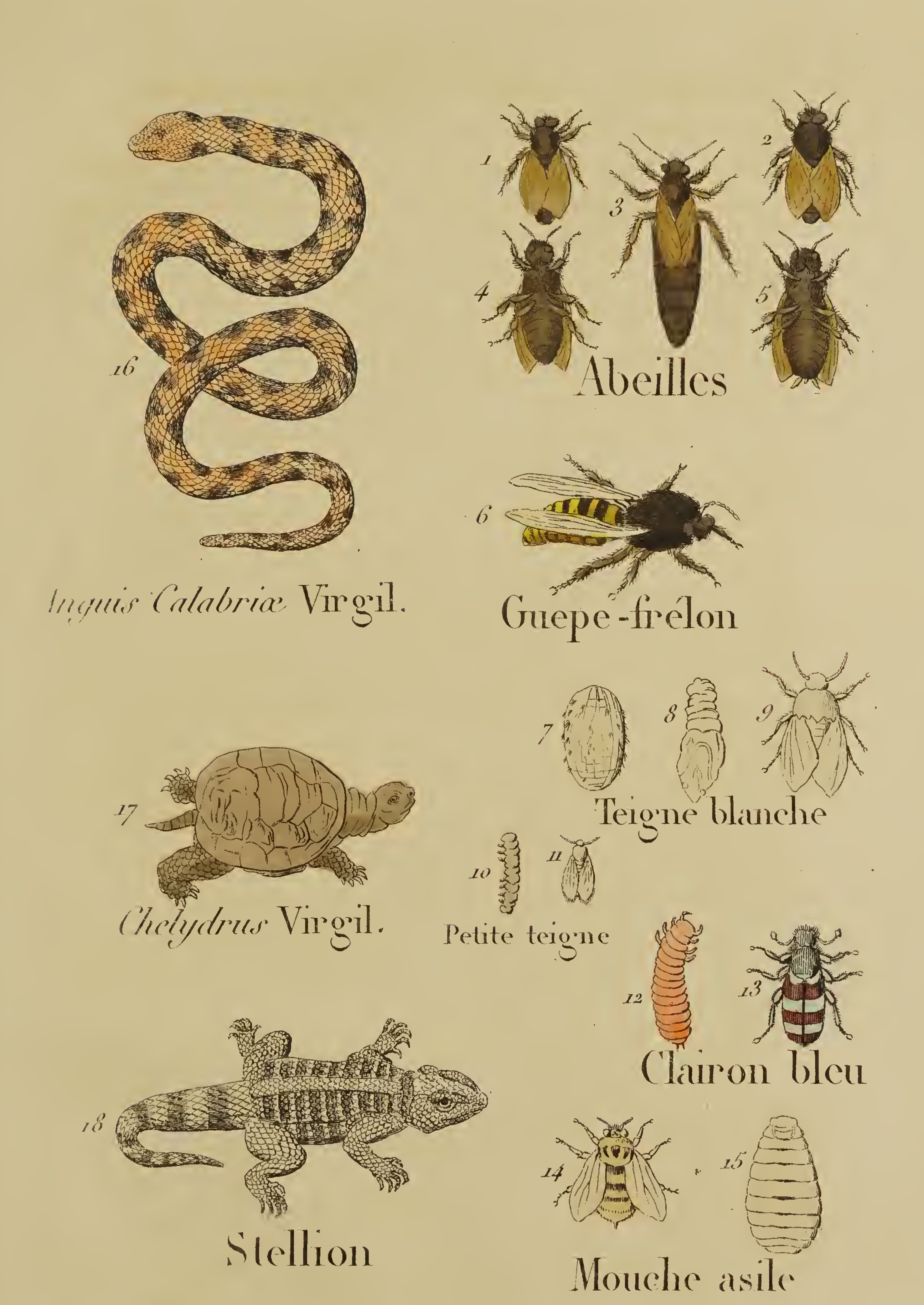
STELLIO. VIRG.

...............SÆPE FAVOS IGNOTUS ADEDIT
STELLIO...................................

GEORG. IV, 242.

Petit lézard mélangé de blanc, de gris, de noir, tuberculeux, qui ressemble un peu au crapaud par la tête, assez commun en Italie, sur-tout dans la Calabre, où on l'appelle *Tarentole.* On a attribué à ses excrémens, qu'on appelle *Crocodiles,* des vertus extraordinaires. Il est très-commun en Égypte ; il s'insinue quelquefois dans les ruches, où il se nourrit de miel. Ses tubercules sont comme étoilés, d'où vient son nom de STELLION. Séba en a donné la figure; mais celle qu'en donne Tournefort, dans son *Voyage du Levant*, tome 1, page 313, sous le nom de lézard, appelé *kokordilos*, est encore meilleure. (*Voyez* le Stellion, *Pl. III.*)

FIN.


1
2
3
4
5
Abeilles
6
Guepe-frélon
7
8
9
Teigne blanche
10
11
Petite teigne
12
13
Clairon bleu
14
15
Mouche asile
16
Anguis Calabriæ Virgil.
17
Chelydrus Virgil.
18
Stellion

INDEX

DES NOMS LATINS ET DES NOMS GRECS EN LETTRES LATINES ET SIMILAIRES.

TABLE

DES NOMS FRANÇAIS DES PLANTES, DES INSECTES, ETC.

A

B

C

D

E

ERRATA.

Page 47, Pachou, ... *lisez* Pachos.
Page 141, Œstron des Grecs, *lisez* Œstros.